

# Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer, ... ([Reprod.]

La Mothe Le Vayer, François de (1588-1672). Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer,... ([Reprod.]). 1756-1759.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:reutilisationcommerciale@bnf.fr).

Z. 2193.  
A-13.



2066

OEUVRES  
DE FRANÇOIS  
DE LA MOTHE  
LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.  
Nouvelle Edition revuë & augmentée.

*Tome VII. Partie I.*



*avec Privilèges.*

---

imprimé à Pforten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

---

MDCCCLVIII.



## AVERTISSEMENT.

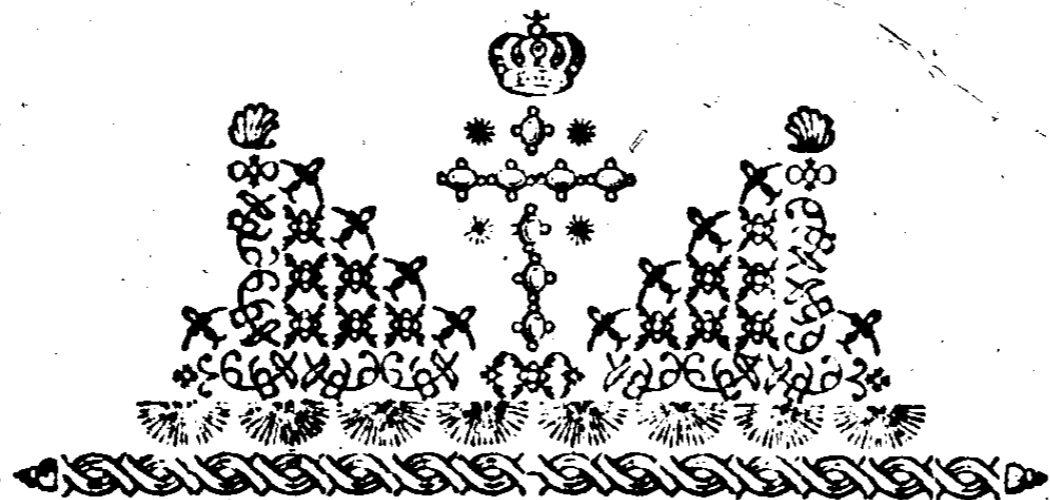
**N**ous finissons enfin de remplir nôtre engagement, en donnant dans ce dernier Tome, la suite des Lettres de nôtre Auteur. Comme elles sont dans le même genre que les précédentes, nous ne pouvons que nous en rapporter aux Remarques que nous avons insérées dans la première Partie de ces Compositions, où souvent la matière, quoiqu'élevée, n'altère en rien la simplicité, ou même la naïveté du Style épistolaire.

Comme toutes ces Lettres, loin d'être des fictions ou des productions du caprice d'Auteur, ont été réellement écrites à diverses personnes, il pourroit se trouver des Critiques qui demanderoient, pourquoi l'on n'y voit pas les noms de ces personnes, ce qui ne laisseroit pas de repandre un certain jour sur ces mêmes Lettres. A cette difficulté il nous suffit de répondre, d'après

## AVERTISSEMENT.

*L'Auteur même, que s'il eût mis à la tête de chacune de ses Lettres les noms des personnes distinguées ou par leur rang, ou par leur mérite, auxquelles elles étoient adressées, il n'auroit pas manqué, de façon ou d'autre, d'en naitre tôt ou tard quelque germe de jalousie, puisqu'il n'étoit pas praticable qu'il eût pu les louer ou en proportion, ou au gré de chacun; Et comme une replique dans ce goût de la part de l'Auteur se trouve des plus peremptoires, nous nous gardons d'y rien ajoûter. Nous nous flattons au reste, que tout lecteur impartial nous saura quelque gré des soins que nous nous sommes donnés pour rendre cette Edition des Oeuvres du célèbre La Mothe le Vayer autant correcte qu'ont pu le permettre les circonstances du tems.*





D E

LA RETRAITE DE LA COUR.

LETTRE XCIV.

*MONSIEUR,*

**J**É vous avoué, que la Philoſophie  
cause quelquefois des emportemens  
d'esprit, & des bouleverſemens de  
cervelle, qui font faire d'étranges équipées.  
Ses Néophytes ſur tout y ſont ſujets, qui n'ont  
pas encore l'eſtomac aſſez fort, pour digérer  
les maximes, dont les fumées leur troublent  
l'imagination, & les rendent ſemblables à ces  
jeunes oiſons, à qui la tête tourne après avoir  
mangé de la Ciguë. Mais que vous aiés ſu-

jet là dessus de condamner cette retraite de la Cour, & ce retour dans la vie Philosophique & privée de vôtre ami, qui cherche le port après avoir éprouvé la tempête, c'est ce que je ne puis vous accorder. Quoi? il ne sera jamais permis de quitter un chemin dangereux & qui déplaît, pour suivre un sentier agréable, parce qu'une infinité de personnes, qui s'étoient engagées dans le premier, y continuent leur route, s'opiniâtrant à n'en point sortir? Il n'y aura plus de moyen de se mettre en liberté, après avoir éprouvé la rigueur de la servitude, & de dire *Crates Cratetem manumittit*, à cause qu'il y a de certains changemens qui témoignent quelque légereté? Et sans parler des Diocletiens, ni des Alphonfes, il sera licite à une Reine spirituelle, à une Heroïne du Nort, d'abandonner un Sceptre & de renoncer à une Couronne pour contenter plus commodément ses curiosités studieuses, au même tems, qu'on condamnera d'inconstance celui, qui se veut dépêtrer de je ne sai quels attachemens de Cour, & s'éloigner de la Sicile comme Platon, pour se jeter dans le repos de l'Académie? Car de dire, comme vous faites, qu'on peut philosopher par tout, & qu'il n'y a point de lieu, où un esprit bien-fait ne trouve son repos,



& ne puisse établir une espece de solitude ; c'est prononcer quelque chose de véritable, mais ce n'est rien avancer contre l'action que vous reprenés. Bien qu'on puisse par abstraction d'esprit converser solitairement avec soi même dans le fort d'une presse, & au milieu des plus grandes assemblées ; si est-il vrai pourtant, que cet entretien interieur est bien plus commode & plus avantageux aux ames, qui s'y plaisent, dans un lieu de repos & qui ne reçoit point de distraction. Voulez-vous savoir quels sont les plus grands Philosophes, que j'aie reconnus à la Cour, & où se terminent leurs plus fortes résolutions ? Souvenés-vous de ces anciens *Elpistiques*, qui mettoient le souverain bien dans l'Esperance, sans laquelle la vie leur sembloit intolerable, vous en prendrés par là une idée la plus juste que vous sauriés concevoir. En effet ce sont ces *Prétendentes* des Espagnols, ces Antipelagiens de Cour ; qui attendent tout de la Grace, dont se forme le plus considérable des corps, qui la composent, & de qui vous apprendrés à mettre la dernière félicité dans une chimere de l'avenir, ou de biens futurs, qu'ils ne se lassent jamais d'esperer. S'ils philosophent bien ou mal, je m'en rapporte au proverbe de Salomon, *Spes quæ differtur, affligit*

Plutar. 4.  
Symf.  
qu. 4.

*animam* ; & à ce raisonnement de Seneque, qu'une chose absente ne peut pas faire un bien, qui pour être véritable doit être présent, *quis nescit hoc ipso non esse bonum id quod futurum est, quia futurum est.* Cependant vous ne pouvez souffrir qu'on ait abandonné une si périlleuse demeure, ni qu'on ait renoncé à de si mauvaises maximes. En vérité je vous croiois plus éloigné ou de l'erreur, ou de l'injustice.

Epist. 10.

Vôtre ami, dites-vous, n'étoit pas encore dans un âge, qui l'obligeât de quitter, avec le service de la Cour, les avantages, qu'il s'en pouvoit promettre. Vous eussiez donc voulu, qu'il eût attendu la dernière heure de sa vie, pour commencer à vivre sans vous souvenir du mot de Laberius,

*Nil turpius quam vivere incipiens senex.*

Quintil.  
decl.

Ne savés-vous pas bien, que ce declin est si prompt; qu'à peine donne-t-il le loisir de se reconnoître, *non decedit suprema vita, sed corrui*, l'ombre de la mort nous surprenant alors tout à coup, comme celle des longues nuits couvre d'obscurité presque en un instant ceux, qui vivent sous l'un ou sous l'autre Pole, puisque nous sommes à présent assurés, qu'ils ne sont pas entièrement dépourvûs d'habitans. En vérité c'est le plus

honteux reproché, qu'on puisse faire à un homme de la sorte, de dire de lui, *senescit*, & *se nescit*; comme c'est au contraire le témoignage d'une vertu consommée; de quitter l'action avec quelque reste de vigueur, & avant qu'elle nous abandonne, *optimus virtutis finis est antequam deficiat, desinere*. Si nous avons le privilège des Serpens, & des poissons Pagures, qui quittent, dit Elie<sup>Sen. l. 1. controv.</sup>, les premiers avec leur peau, les seconds avec leurs écailles, toutes les incommodités<sup>Lib. 9. de an. c. 43.</sup> de la vieillesse, je vous avouë, que j'é consentirois peut-être à cette continuation obstinée de servitude, que vous imposez à vos amis. Mais quoi, la Nature ne nous a pas fait tant de grace, s'il y en a dans la continuation d'une misère, & cette Venus *Ambologere* nous manque, qui retardoit, si nous en croions Pausanias, la caducité des Lacedémoniens. <sup>Lib. 5.</sup>

*Soles occidere & redire possunt,  
Nobis cum semel occidit brevis lux,  
Nox est perpetua una dormienda.* <sup>Catull.</sup>

Quittés donc cette dureté trop austère, & qui, sous une apparence de bonne volonté, a plus de rigueur que les loix mêmes faites pour la contrainte de nôtre liberté. <sup>Lex à Sen. l. 1. quinquagesimo anno militem non cogit, à sexa- controv.</sup>

*gestimo Senatore[m] non citat; difficilius homines  
à se otium impetrant quam a lege.*

Mais avoués-le franchement, vous vous êtes laissé emporter cette fois à l'opinion populaire, & le jugement indiscret de la multitude vous a empêché de vous servir du vôtre à la décharge de votre ami. C'est ainsi que les préventions sont puissantes sur les esprits mêmes les plus éclairés, & qui d'ailleurs ont le plus d'inclination pour la belle Philosophie. La seule considération du recouvrement de la liberté, ne devoit elle pas être suffisante pour vous faire approuver son action? Car quelques douceurs qu'on ressent quelquefois dans sa perte, ce ne sont que des amertumes à un esprit généreux, rien ne la pouvant récompenser. Les Egyptiens avoient beau rendre mille honneurs à leur Apis, le crever de bonne chere, & lui renouveler même ses voluptés par de nouvelles noces, il ne laissoit pas de leur témoigner avec mille gambades, que la privation de sa liberté lui étoit insupportable. Et pour moi je soucrirois toujours à ce que dit le Loup famelique de l'Apologue au Chien d'attache, qui regorgeoit d'embonpoint,

*Plutar. in  
Ag. 821.*

*Phaedrus  
lib. 3.*

*Regnare nolo, liber ut non sim mihi.*

Vous me répondrés peutêtre, si vous êtes

en humeur de defendre le sentiment du vulgaire, que l'un étoit un veau, & que le second n'étoit non plus qu'une bête. Mais revenés un peu à vous, & considérés si une vie passée dans la plus profonde tranquillité des livres, ne devoit pas vous faire plaindre celui, dont nous parlons, sur tout dans l'arriere saison, où il se trouve parmi les dures chaines & les pesantes contraintes de la Cour;

*Heu quam miserum est servire discere, ubi sis doctus dominarier!*

pour lui appliquer encore ce mot de Laberius qui lui convient si bien.

Afin de vous remettre un peu dans le train d'une Philosophie, que vous préférés autrefois, tant pour le divertissement, que pour l'usage, à toute autre; je veux vous communiquer ce que mes dernières lectures m'ont fait remarquer en faveur de la suspension d'esprit, qui nous devoit tous empêcher de condanner témérairement & trop à la hâte, ce qu'une infinité d'autres personnes fort sensées approuvent, par un raisonnement, qu'ils pensent valoir bien le nôtre. Repassant depuis peu sur l'Histoire de Massée, je pris plaisir à voir ce qu'il rapporte des Japonois, pour prouver, que par une certaine façon de parler ils peuvent être nommés nos *Lib. 12.*

Antipodes moraux. Ils vont tous, dit-il, tête nuë hommes & femmes, & au lieu, que nous saluons ceux, que nous voulons honorer en nous découvrant la tête, ils mettent à même fin le pied hors de leurs sandales par respect. Nous nous levons pour recevoir nos amis avec civilité; eux, se tiennent assis pour cela, ce qu'ils appellent s'humilier, Le noir leur est, comme à beaucoup d'autres peuples, une couleur de rejouissance; le blanc au contraire leur sert au deuil, lors qu'il veulent témoigner, qu'ils sont dans l'affliction. Aussi mettent ils la beauté de leurs dents à être fort noires, prenant plus de soin de se les rendre telles par artifice que les plus curieux d'entre nous n'en ont pour les avoir blanches. Leur Odorat fuit presque généralement tout ce qui plait au nôtre, & c'est peutêtre ce qui est cause, qu'au lieu que nos médecines sont si puantes & si ameres, les leurs paroissent très agréables, & sentent, comme il l'assure, fort bon. Leur Goût n'est pas moins différent du nôtre à l'égard des viandes & du breuvage, ne bûvant jamais que chaud, ce qu'on dit qui les exemte de la Goutte, & de la Gravelle. Pour ce qui est de l'Ouïe, il assure, que nous ne pourrions pas souffrir leurs musiques, & que

nous prendrions pour des dissonances , ce qui compose leurs plus agréables symphonies. La plupart de leurs actions ne diffèrent pas moins des nôtres , ce qui témoigne un principe de raisonnement fort contraire à celui dont nous nous servons. Ils montent à cheval prenant son côté droit , tout au rebours de nous , qui presque toujours choisissons le gauche. Nous nous faisons souvent tirer du sang , ou par nécessité , ou par précaution ; eux croient cela si fort contre nature qu'ils ne le pratiquent jamais. Nous ne présentons guères aux malades que des aliments bien cuits , & peu salés ; leur méthode est de les leur donner crus , avec choix des plus acres , & des plus salés. Les poulets & autres volatiles de facile digestion sont aussi la plus ordinaire nourriture de nos infirmes ; ils prescrivent aux leurs l'usage des poissons , des huitres , & des autres coquillages. Enfin il semble , que Dieu & la Nature se soient plus à rendre cette partie du monde , qu'habitent les Japonois , si différente en toutes choses de la nôtre , que comme Maffée avoit déjà remarqué un peu auparavant ; les Plantes mêmes y sont d'un tempérament si éloigné de celui des Européennes , qu'on y voit un arbre anonyme , ou pour le

moins qu'il ne nomme point à qui la pluie est mortelle, & que la moindre humidité fait dessecher; le seul remede pour l'empêcher de perir étant d'exposer sa racine au Soleil, & l'ayant ainsi dessechée de l'enterrer dans une nouvelle fosse pleine de gravier bien sec, ou même de l'escorcer du fer, ce qui le fait reverdir.

Sans mentir ce sont de merveilleuses antitheses & qui font, que la raison des hommes, dont plusieurs croient l'uniformité, reçoit par leur antipathie, & par leur différente constitution de grandes diversités. Voici d'autres observations, qui tendent à même fin, & qui pour être prises ailleurs, ou pour être fondées sur d'autres autorités, ne prouvent pas moins que les remarques de Maffée, la variété & l'instabilité du raisonnement humain. Les Chinois voisins des Japonois ne se trouvent jamais, quand ils font festin à leurs amis, au banquet qu'ils leur ont préparé. Les Tartares, qui les confinent, portent à la vérité le cimenterre au côté gauche comme nous l'épée, mais la pointe en est devant, & la poignée derriere le dos, de sorte qu'ils le tirent du fourreau en passant la main droite par derriere. Ces deux Nations se font souvent des guerres

*Martini.*

*XIV. 113.*



DE LA RETRAITE DE LA COUR. 11

mortelles pour leurs cheveux , que les Tartares veulent contraindre les Chinois de couper. La plus grande de toutes les infamies chez les Turcs , & qui surpasse celle du fouët, c'est de couper à quelqu'un la croupière de son cheval. Leurs Fauconniers portent ordinairement l'oiseau sur le poing droit, contre la coùtume des nôtres. Et les mêmes Turcs , dit Hornius , conviennent en cela avec les Americains , que pour bien témoigner leur joie à la venue de quelque ami, ils se tirent du sang de plusieurs parties de leur corps. Ces derniers ne se moquent-ils pas de nos promenades , aussi bien que les Moscovites & assez d'autres , comme de la plus haute sottise, que l'homme puisse faire, ce qui est fort outrageux au Péripatetisme ? Et n'improuvent-ils pas nôtre façon de ramer, & de montrer le dos au lieu où nous voulons aborder , aiant quant à eux le nés toujours tourné vers le devant de leurs Pirogues ou vaisseaux ? Nous attribuons avec justice le malheur de Juifs , & leur persécution universelle , à celle dont ils ont usé envers nôtre Seigneur. Un Religieux Carme dans son Itinéraire Oriental observe, qu'ils rejettent avec blasphème cela sur lui , parce qu'étant de leur Nation il a osé se dire Dieu. Le même

*L. 3. c. 15.  
de orig.  
gent. 1.  
mer.*

*L. 6. c. 8.*

me vous fera voir, comme les Caffres d'Afrique montent sur un arbre leurs peres, quand ils sont vieux, qu'ils font tomber après en le secouant pour les devorer, avec cette raillerie, que ce sont des fruits mûrs, qu'il est tems de manger. Le Jesuite Jarric rapporte à peu près la même chose des habitans de l'Isle du More, qui est des Moluques, & où quelqu'un voulant faire bonne chere à ses amis emprunte souvent le pere de son voisin pour le leur faire manger; à la charge de l'accommoder du sien à la pareille. En vérité la Sceptique est excellente à nous faire remarquer les inconcevables bizarreries de l'esprit humain, pour ne nous y fier jamais, & pour tenir toutes nos certitudes du Ciel.

*I. 1. Hist.  
c. 4.*

Cependant quoique vous soies très instruit de tous les moins de son Epoque, je veux dire de toutes les regles, dont elle se sert, pour établir sa suspension d'esprit, vous ne laissés pas de prononcer definitivement contre vôte ami sans l'ouïr, & par un préjugé populaire, qui l'obligeoit à ne pas renoncer comme il a fait à de si grands avantages, qu'il se pouvoit promettre de la Cour. Je n'ai plus que deux mots à vous dire là dessus: L'un, que Petrarque met Lactance Firmien entre ceux, que la pauvreté a pû incommo-

*Lib. 2. de  
remed.*

der, nonobstant qu'il eût été précepteur de Crispus fils de Constantin. L'autre, que toute contrainte donne de l'affliction en quelque lieu qu'on se trouve, selon le vers d'Eve-nus, que nous aurions perdu, si Aristote n'avoit pris la peine de le sauver du naufrage, que les autres ont fait,

Πάν γὰρ ἀναγκαῖον πρῶγμι' ἀν' ἰαπὸν ἔφυ,  
*Omnis enim necessaria res, tristis est.*

Mais desirés-vous connoître jusqu'où cette maxime s'étend? Si les plus belles études, où l'esprit s'entretient si doucement, ne sont accompagnées de toute liberté, elles l'affligent plus, qu'elles ne le recréent. C'est sur cela qu'est fondé le jugement, que fait Apulée d'Arion & d'Orphée, qu'il appelle misérables, nonobstant la gloire du dernier, d'avoir rendu sensibles à sa voix jusqu'aux bois & aux rochers, & malgré celle du premier de s'être vu porté par des Dauphins, qui le sauverent du naufrage, charmés par la melodie de ses chansons. Sa raison est, que l'un & l'autre n'emploierent que par nécessité l'excellence de leur chant, & dans une contrainte, qui n'est jamais exemte de quelque sorte de mortification, *ambo miserrimi cantores, quia non sponte ad laudem, sed necessario ad sa-*

*lutem nitebantur.* Vous savés bien sans moi faire l'application de cette mythologie, & sans qu'il soit besoin, que je rende pour cela cette lettre plus longue.



DE

## LA FIDELITE' ROMAINE.

L E T T R E X C V .

M O N S I E U R ,

**I**l ne fut jamais que la raison d'Etat, qui est celle de l'interêt, ne l'emportât sur toute sorte d'autres considerations. Les Nations en général ont sans doute convenu de ce principe politique, & s'il y a eu quelque différence entre elles à cet égard, ce n'a été que selon le plus & le moins. S'il ne vaut mieux dire, que la diversité de leur procedure n'a paru, qu'autant qu'il y en a eu quelques unes, qui ont sçû mieux couvrir leur jeu que les autres, & que les plus adroites ont employé

plus d'art à déguiser l'injustice de leurs actions intéressées. Cependant les Romains ont voulu prendre cet avantage, d'avoir été de tous les peuples de la terre les plus fideles, & les plus religieux observateurs de l'équité. C'est ce qui fit dire à Pompée, & depuis à Trajan, que l'Empire Romain n'étoit limité, que par la Justice; les mers, les fleuves, & les montagnes étant autrement de trop foibles bornes, pour arrêter son étendue. Et c'est ce qui a fait écrire si hardiment à Aulugelle, que le peuple de Rome n'avoit cultivé aucune vertu à l'égal de la Foi, *L. ult. c. 1.* *omnium virtutum maxime fidem coluit populus Romanus, tam privatim quam publice, sic clarissimos viros hostibus tradiderunt, &c.* Sans mentir, leur Histoire est pleine de beaucoup d'exemples, qui peuvent faire voir, qu'ils n'ont pas toujours manqué de respect pour une Divinité, que Caton disoit avoir eu sa place dans le Capitole auprès de Jupiter, afin de témoigner par là son importance; & que l'on fait, qui étoit sacrée même entre les Pirates. Mais ils n'ont pu s'empêcher de prononcer par la bouche de leurs principaux Historiens, quoiqu'avec invective contre les autres Nations, la maxime qui étoit en cela le fondement de toute leur Politique. La Foi, dit Tite-Live, *Dec 3. l. 1.*

soigneusement gardée en des choses de peu d'importance, se prépare les voies, & est le moien le plus propre, qu'on puisse tenir, pour tromper après très utilement aux choses de la plus haute importance : *fraus fidem in parvis sibi præstruit, ut cum operæ pretium sit cum mercede magna fallat.* Et parce qu'il me souvient d'avoir déjà rapporté ce passage dans l'Opuscule du Mensonge, que vous avés vu, je m'abstiendrai de toute autre redite, vous suppliant seulement de vous souvenir des tours de souplesse, que j'y ai représentés, & que ceux, dont nous parlons, ont souvent employés, pour interpréter à leur avantage, ce qu'ils avoient frauduleusement promis dans leurs Traités. Vous verrez simplement ici les exemples, que ma mémoire me pourra fournir, pour prouver le peu de cas, qu'ont fait les Romains de garder leur foi, autant de fois, qu'il a été question d'aggrandir leur Empire.

*Dion. Ha.  
lic. lib. 4.*

Laissons à part le meurtre de Remus ; le ravissement des Sabines ; la calomnie de Tarquin contre Turnus Herdonius, dont il corrompit les serviteurs, qui cachèrent des armes parmi son bagage ; & tout ce qui peut montrer, que l'injustice & l'infidélité ont jetté les premiers fondemens de la Monarchie Romaine.

Et

Et parce que ni les Carthaginois, ni les Gaulois, ni les Macedoniens, ni les Perses, qui nous pouvoient le mieux instruire là dessus, ne nous ont rien laissé par écrit; l'Histoire Punique de Philinus nous manquant, qui démentoit, dit Polybe, la Latine, & qui justifioit par tout le bon droit de Carthage; contentons nous de ce que les Romains mêmes, ou ceux, qui les ont le plus favorisés, ont été contrains d'avouër, & commençons par Salluste, qui a le premier rang entre eux. Dans ce peu qui nous reste de lui, la lettre de Mithridate, pour porter Arsace à prendre son parti, n'est pas peu considérable. Il lui fait voir par une infinité d'exemples, comme la seule ambition de dominer, jointe à une extrême avarice, donne lieu à toutes les guerres des Romains: Il lui montre par l'exemple de Perses, dernier Roi de Macedoine, comme ils se moquent de toute religion, & sur tout de la foi donnée, l'ayant fait tuer endormi, à cause qu'ils lui avoient promis de ne lui faire aucun mal de son vivant, sur ce ridicule prétexte, que le sommeil est quelque chose de moien entre la mort & la vie, *apud Samothracas Deos acceptum in fidem, callidi & repertores perfidie, quia pacto vitam dederant, in somnis occidere*: Et pour conclusion

il l'assure qu'ils ne cesseront jamais d'opprimer toutes les Nations, sans leur garder aucune parole, lors qu'ils croiront pouvoir s'enrichir de leurs dépouilles: *Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis spolia maxuma sunt, audendo, & fallendo, & bella ex bellis ferendo.* Et certes, ce Roi du Pont, aussi bien que Porlèna, qui l'étoit de Toscane, & tous ceux, qui ont eu affaire à eux, reconnurent bien par la voie des assassins, jusqu'où s'étendoit la justice & la fidélité Latine. Car on ne peut pas dire, que cela se fit par des particuliers, sans que les Romains l'approuvassent, puisque nous lisons dans Tite Live, & dans Denis d'Halicarnasse, que Mutius Codrus, depuis surnommé Scevola, communiqua son assassinat, avant que de le tenter, à leur Senat, qui le trouva bon; & qu'au lieu d'être puni à son retour, il en fut recompensé. A la vérité Flaminius reçût du blâme, si nous en croions Appien Alexandrin, d'avoir fait empoisonner Annibal par Prusias, sans l'ordre du même Senat; mais ce fut, dit-il, parce que ce Général n'étoit plus à craindre après la destruction de Carthage; nous apprenant ailleurs, qu'il fut longtems contraint de changer tous les jours d'habit & de perruque, paroissant tantôt

*Dion. Caf.  
sius l. 35.*

*Lib. 2. dec.  
l. 5.*

*de bellis  
Syr.*

*de bellis  
Ann.*



vieil & tantôt jeune, non pas, comme il a-  
 joute, pour se rendre admirable, mais sans  
 doute pour éviter les assassins, qu'il savoit lui  
 être préparés. Car tous moiens étoient bons  
 & legitimes aux Romains, quand il étoit  
 question, de se défaire d'un ennemi tant soit  
 peu redoutable, puisque le même Auteur *de bellis*  
 nous assure, qu'ils firent assassiner Viriatus *Hisp.*  
 pendant qu'il dormoit, aiant corrompu ceux,  
 qui étoient à lui, & qui furent les exécuteurs  
 d'une si détestable action. Ils se delivrèrent  
 de la même façon de Sertorius, qui se défioit *id. l. 1. de*  
 si peu de Perpenna son meurtrier, qu'il le nom- *bell. civ.*  
 moit entre ses heritiers par le testament,  
 trouvé parmi ses papiers après sa mort.  
 Ceux, qui tomboient entre leurs mains, se  
 pouvoient si peu fier aux paroles de bon trai-  
 tement, que jusqu'aux femmes elles étoient  
 contraintes de se faire mourir elles-mêmes,  
 ou par le fer, comme Cleopatre, ou par le  
 poison, comme cette déplorable Sophonisbe.  
 Ptolomée, Roi de Cypre, leur allié apprenant,  
 que par la seule considération de ses richesses,  
 l'on avoit confisqué à Rome son Roiaume,  
 s'empoisonna de même, connoissant bien,  
 qu'il n'y avoit point de quartier pour lui à  
 espérer, & néanmoins ce fut Portius Cato,  
 tenu pour le plus vertueux & le plus homme

de bien de cette ville, qui remplit le fisc de la République d'un trésor si injustement acquis; ce qu'on peut voir en termes exprès dans le petit Florus, qui est contraint de l'avouer. *Divitiarum Ptolemæi tanta erat fama, nec falso, ut victor gentium populus, & dare regna consuetus, P. Clodio Tribuno duce, socii vivique regis confiscationem mandaverit. Et ille quidem ad rei famam veneno fata præcepit &c.* Rufus Festus le confirme aussi nettement dans son Histoire abrégée: *Cato Cypriæ opes Romam navibus avexit: ita jus ejus insulæ avarius magis quam justius sumus adsequuti.* L'isle de Crete ou Candie n'avoit pas été conquise un peu auparavant par un meilleur motif, *Creticum bellum*, comme porte le texte du même Florus, *si vera volumus noscere, nos fecimus sola vincendi nobilem insulam cupiditate.* C'est être aussi ennemi de la vérité, qu'ignorant de l'antiquité, dit Velleius Paterculus, d'imputer aux Athéniens la destruction de leur ville, faite par Sylla, vû, que de tout tems la foi Attique passoit parmi les Romains pour une foi inviolable, les Athéniens ne leur aiant jamais manqué de fidélité. Aussi peut-on voir dans Pausanias, dans Suidas, & dans Eustathius, comme un témoin Athénien étoit pris proverbialement

pour un témoin incorruptible, à cause de cette même fidélité. César fit une querelle d'Alleman aux Allemans mêmes, par l'aveu de Dion Cassius, quand il fit sommer Ariovistus leur Prince, & ami des Romains, de le venir trouver, se doutant bien, qu'un si superbe commandement ne pouvant être souffert par un Seigneur du courage de celui-là, il y auroit lieu de se brouiller & d'en venir aux mains. C'est pourquoi Suetone a remarqué dans la vie de ce premier Empereur, que Caton opina souvent dans le Senat, qu'on le devoit livrer aux Allemans, comme celui, qui leur avoit injustement fait la guerre. C'étoit un sentiment d'équité, qui n'avoit garde d'être suivi, & auquel aussi Caton ne se portoit, que par une animosité particulière. Quant à nos Gaules, dont enfin César se rendit le maître, si nous avons des commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingetorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux de César, il ne faut point douter, que les premiers ne se trouvassent fort contraires à ceux-ci, & que la simplicité de nos vieux Gaulois ne s'y vit manifestement contrainte de céder plutôt à la finesse qu'à la valeur des Romains. Tant y a que par le propre texte de César l'on pratiqua

l. 38.

*Polyb.  
exc. leg.  
c. 118.*

*Jos. Ant.  
Jud. l. 14.  
c. 8.*

*Acosta.*

contre eux ce qui l'a souvent été ailleurs, en les divisant, & assistant le plus foible partie, afin de les subjuguier tous deux. Ainsi pour opprimer mieux les Carthaginois ils prirent la défense de Masinissa, & donnèrent toujours le tort à ceux-là dans tous les différens qu'ils avoient contre cet Africain, bien que ce fût contre toute justice. Ainsi Pompée se prévalut des animosités qu'il trouva entre Hircanus & Aristobulus, pour subjuguier la Judée. Et ainsi Pausanias fait voir dans son septième livre, comme ces mêmes Romains séparèrent les Achaïens, auparavant unis en un corps, & ne ruïnèrent les Grecs que par les querelles qu'ils excitèrent artificieusement entre eux. Depuis peu les Espagnols sous François Piçarre conquièrent de même le Pérou, en secourant l'un des deux freres, qui se dispuoient le Roiaume; comme sous Ferdinand Cortez ils se rendirent maitres de celui du Mexique, par l'alliance de ceux de Tlascala, voisins & ennemis mortels des Mexicains. Mais quoique dans les premiers exemples il paroisse peu de cette fidelité Romaine tant vantée, si n'ont-ils rien qui lui soit formellement contraire, comme le traitement, que les Romains ont fait à ceux, qui se sont fiés en eux, les rendant arbitres de

leurs différens. Tite-Live reconnoit, que <sup>l. 3. d. 1.</sup> les Ariciniens & les Ardeates s'étant soumis à leur jugement, dans la contestation, où ils étoient touchant la propriété de quelques terres, le peuple Romain par son arbitrage les en frustra tous deux, & se les adjugea si impudemment, que le Senat fit mine d'en être fâché, & d'en avoir honte. Cicéron rappor- <sup>l. 1. de off.</sup> te un trait pareil de L. Fabius Labeo, lors qu'il fut pris pour arbitre entre ceux de Nole & de Naples sur un pareil différend, attribuant aux Romains ce qui étoit en dispute, bien qu'ils n'y eussent jamais rien prétendu. Certes ce fut une tromperie effrontée plutôt qu'un jugement, comme l'avoué ce grand Orateur, *decidere hoc quidem non judicare est.* C'est sans doute d'eux qu'Edouïard Premier Roi d'Angleterre avoit appris cette belle Jurisprudence, quand établi juge entre Robert Brusse & Jean Baliol, qui se rapportèrent à lui de leurs droits sur l'Ecosse, il ne voulut prononcer qu'en faveur de celui qui le reconnoitroit pour supérieur; ce qui a servi depuis de fondement aux Anglois pour prétendre une injuste domination sur les Ecois. Pour revenir aux Romains, Polybe tout leur grand ami qu'il est, ne laisse pas de faire voir tant par l'exemple d'Attalus frere d'Eumenes

*Exc. Leg.* Roi de Pergame, que par celui des Ptolomées, comme portant toujours les cadets contre les aînés, ils n'ont jamais cessé d'exciter de la division dans toutes les familles des Rois leurs voisins, afin de les perdre. Ils arrêterent Demetrius fils du Roi de Syrie Seleucus contre toute justice, ne devant plus servir d'ôtage sous le regne de son frere Antiochus; après la mort duquel même ils le retinrent encore, jusqu'à ce que, usant du conseil de Polybe, il se sauva d'Italie, sous le prétexte d'une chasse, qui lui donna le moien de s'embarquer à Ostie. Ce ne fut donc pas sans sujet, que le Roi de Macedoine Philippe fit cette généreuse repartie au Consul Quintius, qu'encore qu'il ne craignit rien que les Dieux immortels, il s'empêcheroit bien pourtant de se fier aux Romains, ou selon les termes de Tite-Live, *neminem equidem timeo præter Deos immortales, non omnium autem credo fidei.* Car quand ils ont quelquefois fait parade de justice & de fidélité, ça été & pour gagner créance, comme nous l'avons déjà dit, & parce qu'alors l'infidélité ne pouvoit pas leur être utile. Ils ne présentèrent la liberté aux Cappadociens, l'ayant ôtée déjà à tant d'autres Nations, qu'en haine de Mithridate, & pour lui faire outrage,

*c. 93. &  
c. 113.*

*Id. c. 107.  
& 114.*

*Dec. 4.  
lib. 2.*

comme il le dit lui-même dans Justin. Ca-L. 38. c. 5.  
 ton dans ce sentiment declara que les Macedoniens étoient libres, ne pouvant pas les asservir en ce tems-là; & depuis l'Empereur Hadrien disoit avoir suivi son exemple, quand il abandonna tout ce qui étoit au delà du Tigris & de l'Euphrate, *Hadrianus omnia trans Euphratem ac Tigrim reliquit, exemplo, ut dicebat, Catonis, qui Macedonas liberos pronuntiavit quia teneri non poterant*, ce que Spartien n'a pu dissimuler. Mais quand de telles considérations cessoient, & que l'occasion se présentoit de bien faire ses affaires, les Romains ne manquoient jamais de raisons colorées ou de prétextes, pour prendre les armes, & pour opprimer les plus foibles. Comme venus d'une Louve, *Luporum animos inexplebiles sanguinis atque imperii habuerè*, s'il étoit permis d'user des termes odieux de Michridate, qui se voient dans l'Abbréviateur de Troge Pompée. Le seul exemple de la guerre d'Esclavonie, ajouté aux précédens, le montre évidemment. Ils prirent, dit Polybe, pour un sujet specieux d'attaquer les Esclavons, l'injure faite à leurs Ambassadeurs, bien qu'en effet ce fut par maxime d'Etat, & que la véritable cause de cette expédition vint du dessein d'exercer leurs soldats, &

d'employer leur milice. N'étoit-ce pas avec la même pensée qu'ils envoient d'autres Ambassadeurs aux Etoliens leur denoncer, qu'ils cessent d'opprimer par garnisons les Acarnaniens, qui seuls autrefois n'avoient point donné de secours aux Grecs contre les Troiens auteurs de l'origine Romaine; Cela ne se peut lire dans Justin sans avoir envie de rire.

*Pausan.*  
*l. 8.*

*Dio: Chr:*  
*or: de lu-*  
*cred.*

Or ne croiés pas, que je vous aie fait toutes ces remarques, pour convaincre les Romains d'une infidélité qui leur fût particulière. Je sai bien, que toutes les Nations en ont usé, & qu'il n'y a point eu d'Etats puissans, qui n'aient souvent employé les mêmes maximes qu'eux, pour arriver à leur grandeur. Philippe pere d'Alexandre le Grand n'observa jamais aucune parole, ni aucun traité, quand il crût, que le manquement de foi lui pouvoit être utile. Et ce Spartiate est loüé d'avoir reparti à ceux, qui lui offroient telle assurance, qu'il voudroit de leur amitié, *unam esse fidem, ut si nocere velint, non possint, omnem aliam stultam esse & infirmam*, qu'en vain ils lui faisoient cette proposition, ne se pouvant confier qu'en l'état, où il les vouloit voir de ne lui pouvoir nuire. Mais je ne puis souffrir, que les Romains imputent aux autres comme un grand crime,



ce qu'ils ont pratiqué plus hardiment que personne; ni qu'ils fassent des proverbes de la Foi Greque, de la Punique, & de la Gauloise, injurieux à des Nations, qui l'ont plus religieusement observée qu'eux, selon leurs propres histoires. Horace n'a-t-il pas dit,

*Invenior Parthis mendacior,*

*I. 2. Ep. 1.*

quoique le mensonge n'ait jamais été si abominé, ni si sévèrement puni qu'en Perse; Et ne peut-on pas soutenir que l'invective de Cicéron dans une de ses Oraisons contre le peu de fidélité & de religion des Gaulois, est la chose du monde la plus impudente, & la moins supportable? si l'on n'a égard à la qualité d'Orateur, & à la nécessité d'employer comme Avocat toute sorte de moyens pour M. l'onteius sa partie, contre ceux de nôtre Nation, qui étoient ses accusateurs. Car quoique l'irreligion, dont il nous charge, & l'athéisme même, soient fort detestables, le parjure ou le faux serment, qu'il nous impute, l'est en un sens encore davantage, puisque l'athée ne croit pas offenser Dieu n'en reconnoissant point; là, où celui, qui prend le Ciel à témoin fausement, & le nom de Dieu en vain, se moque de l'un & de l'autre, & leur fait injure autant qu'il est en sa puissance. C'est pour

cela que les Payens obligeoient sur tout les jeunes gens, qui vouloient jurer par le grand Hercule, qu'on dit n'avoir jamais fait qu'un seul serment en sa vie, de fortir de la maison auparavant, afin de leur donner le tems, d'examiner leur conscience, & de penser à eux sur une action si importante, qui se passoit à la vuë du Ciel *sub dio*. Si est-ce que leur Théologie profane portoit, que leurs Dieux mêmes se parjuroient quelquefois; mais à la vérité, quand ils avoient faussé leur grand serment sur le Styx, Hésiode assure en sa Théogonie qu'ils étoient un an sans boire Nectar, ni manger Ambrosie, outre que de neuf autres années après, ils n'étoient admis au Conseil public, ni aux banquets de l'Olympe.

Il est constant, que toutes les Religions, & par conséquent toutes les Nations, ont condamné l'infidélité & le parjure; quoiqu'on puisse dire d'ailleurs, qu'il n'y eût jamais de Souveraineté, soit Populaire, soit Aristocratique, soit Monarchique, qui ne se soit souvent éloignée des loix de la probité & de la sincérité, quand il a été question de l'intérêt d'Etat, de sa conservation, ou de son accroissement. L'on peut même soutenir, que comme la domination Romaine a été la plus

étendue de toutes celles, qui sont venues à nôtre connoissance, aussi n'y en a-t-il point eu, qui se soit donné plus de licence qu'elle à cet égard, par l'oppression injuste de tous ses voisins; de même qu'on peut assurer, que le plus gros Brochet est sans doute celui, qui a le plus dévoré de menus poissons. Les Romains non plus que les Spartiates ne reconnoissoient rien injuste de ce qui étoit utile à leur aggrandissement. Les obligations, qu'ils avoient à Masinissa Roi de Numidie, auteur de la défaite d'Annibal, de la prise de Syphax, & de la destruction de Carthage, ne les empêcha pas de faire une guerre si mortelle à son petit fils, que la mémoire de l'aieul ne put jamais obtenir d'eux la grace d'exempter celui-ci d'être traîné en prison, & mené honteusement en triomphe. Quiconque étoit foible auprès d'eux, tôt ou tard avoit tort, s'il ne se soumettoit à leur puissance, comme six Rois le firent en leur donnant leurs Etats, qu'ils pouvoient garder. Et ils disoient que le meilleur de tous les augures étoit de combattre pour son pais, de même qu'ils tenoient, que tout ce qui se faisoit contre la République, se faisoit contre les auspices, selon le mot de Fabius Maximus dans Cicéron. Mais que leur peut-on imputer

*Flutar. in  
Agcsil. &  
Pausanias  
lib. 4.*

*cap. 7. de  
Senect.*

là dessus, qui ne leur soit presque commun avec tout ce qu'il y a eu de Souverains dans le monde. La grandeur d'un Prince, à le bien prendre, qu'est-ce autre chose que la ruine ou la diminution de ceux, qui le confinent? Et sa force peut-elle être comprise autrement, que par la foiblesse des autres? En vérité, de même qu'on ne reproche point à un Aigle ou à un Lion leurs rapines, ni cette fierté, qu'ils exercent sur toute sorte de proie; les conquêtes des plus puissans Monarques, ni celles des autres Etats, ne les ont jamais diffamés, humainement parlant, & leurs plus injustes invasions ont toujours servi de matiere à leur renommée aussi bien qu'à leurs victoires. Et puis ne tient-on pas qu'une usurpation se convertit aisément en juste propriété, par l'agrément des peuples, qui ne manque guères; comme une femme ravie devient legitime par son consentement posterieur? C'est ce qui a fait prononcer à

Lib. 4. de  
Civ. Dei  
cap. 4.

Saint Augustin ce mot hardi, *remota justitia quid sunt regna, nisi magna latrocinia; quia Et ipsa latrocinia quid sunt nisi parva regna?*

Cependant n'est ce pas chercher dans le Christianisme même une Republique de Platon, que d'y vouloir trouver des Souverainetés, qui ne se laissent jamais aller aux maximes

d'Etat, que pratiquoient les Romains, & avant eux les Grecs, les Perles, & les Macédoniens. Les plus religieuses font celles, qui font mine de haïr le parjure, & l'infidélité, quoiqu'elles soient bien aises d'en profiter. Elles font toutes comme les Lacédémoniens, qui condamnèrent bien leur Capitaine Phebidas d'avoir occupé la forteresse Cadmée contre le traité, qu'ils avoient fait avec les Thebains, mais qui la retinrent néanmoins fans la vouloir rendre. Les Romains dirent aux assassins de Viriatus, qui demandoient leur recompense promise, qu'ils haïssent trop les traitres pour leur rien donner, jouïssant cependant du fruit de la trahison. Ils tuèrent presque toute la garnison des Brutiens, qui leur livra Tarente, pour faire paroître la même aversion, selon qu'on le peut voir dans Tite-Live, *ad proditionis famam, ut vi Dec. 3. l. 7. potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* Et nôtre grand Clovis paia en cuivre doré ceux, qui lui livrèrent Ragna-Greg. Tu-caire Roi de Cambrai, leur protestant, quand ron. lib. 2. ils se plainèrent du faux aloi, qu'il les obli-cap. 42.geoit fort de les laisser vivre après une si vilaine action, dont pourtant il étoit bien aise de recueillir le profit. Vous savés bien, qu'il seroit aisé de joindre assez d'autres exem-

ples à ceux-ci, mais il s'en pourroit trouver d'odieux, & puisque je vous ai suffisamment prouvé, ce me semble, que les Romains ont eu tort de s'attribuer, en diffamant les autres Nations, une fidélité & une prud'homme qu'ils n'ont point eue, j'aime mieux finir ici par la raillerie de Renier,

*Les Grands, les Vignes, les Amans,  
Trompent toujours de leurs sermens.*

Souvenés-vous aussi de ce que maintenoit Pilus dans les livres de la République de Cicéron, qu'elle ne pouvoit être bien regie sans beaucoup d'injustice; ce que justifie le mot commun, *summum jus sepe summa injuria*. Et voies un endroit singulier pour ceci dans le second livre de Denis d'Halicarnasse, où il se plaint de ce que les Romains n'avoient nul égard à la consecration des Dieux Terminaux faite par Numa, nonobstant laquelle ils ne pouvoient mettre de bornes ni de termes à leur domination. Si ne fut-elle jamais si étendue, qu'ils se le sont imaginé, se nommant les Seigneurs de toute la terre, dont ils n'ont jamais possédé la trentième partie au compte de Bodin.

*D. Aug. 2.  
de civ. Dei.  
cap. 21.*

*L. 1. Reip.*

*Orbem jam totum victor Romanus habebat.*

dit le Satyrique: ce qu'il faut conjoindre aux termes altiers, dont Cicéron abuse dans sa troisième

troisième Catilinaire, où il soutient que le Ciel seul donne des limites à l'Empire Romain, *fines imperii vestri, Quirites, non terræ sed cæli regionibus terminantur.* C'est être grand Orateur & très mauvais Géographe.



DE

## LA MALADIE DU ROI.

L E T T R E X C V I .

M O N S I E U R ,

**E**n me demandant des nouvelles du rétablissement de la santé du Roi, vous me voulés engager dans des questions Galéniques, où je ne desire point entrer: me contentant de vous dire, que tout ce qui s'écrit au desavantage de la Médecine par ceux, qui ont pris à tâche de la décrier, se refute, ou du moins est fort balancé par une infinité d'éloges, que d'autres lui donnent. Car vous pouvés vous souvenir comme cet Orateur Romain la préfere à toutes les autres applica-

tions de nôtre esprit, qui ne sont, ni si généralement nécessaires, ni si absolument utiles, comme elle. *Sit Philosophia res summa, ad paucos pertinet. Sit eloquentia res admirabilis, non pluribus prodest, quam nocet. Sola est Medicina, qua opus est omnibus.* Et à l'égard du passage de Pline, dont vous parlés, qui semble assurer, que les Romains furent six cens ans depuis la fondation de leur ville sans se servir de Médécins, il peut être maintenu faux par ce que témoigne Denis d'Halicarnasse d'une peste arrivée à Rome trois cens ans seulement après que Romulus l'eût fondée, qui fut si grande, que tous les esclaves, & bien la moitié des citoyens y moururent, les Médécins ni les amis secourables, ne pouvant suffire à l'assistance de tant de malades, *nec medicis sufficientibus, nec domesticorum atque amicorum ministeriis.* La ville de Rome n'étoit donc pas sans Médécins dès ce tems-là.

Mais défaites-vous de la mauvaise opinion, que vous avés prise de l'air de Fontainebleau, qui n'a rien de malfaisant comme vous le présupposés, sur tout en cette saison de l'Automne & après les grandes chaleurs, les sablons, ni les rochers ne pouvant pas le gêner par de mauvaises exhalaisons, non



plus que les eaux très pures par de dangereuses vapeurs. La malignité de ses brouillars est une chose tout à fait imaginaire. Je suis même de l'opinion du Pere Mathurin, qui nous a donné l'histoire de cette Roiale maison; que le chaud de l'Eté y est si agréablement temperé par la fraicheur de tant de fontaines, & par le couvert de tant d'arbres, qu'on ne peut alors élire une demeure ou plus saine, ou plus plaisante. Et certes, Apollon, qui est le Soleil, & son fils Esculape, qui est l'Air, si nous en croions un certain Sidonien dans Pausanias, favorisant ce lieu comme ils font, il ne sauroit être mal sain, comme vous vous l'êtes figuré, puisque ce sont les Dieux de la Médecine, c'est à dire les auteurs principaux de nôtre santé, quand ils sont tels que nous venons de le présupposer.

Vous êtes d'opinion qu'on ne devoit paier les Médecins qu'après leurs cures, & selon qu'elles leurs auroient bien succédé; afin de les rendre plus soigneux par là, & plus attentifs à la guérison de leurs malades. En *l. 2. relat.* vérité Belon a écrit, que cela se pratiquoit *6. 26.* de son tems en Syrie, où les Médecins fournissoient de plus les drogues nécessaires, bien qu'ils n'en fussent paies qu'après avoir

surmonté l'infirmité de leurs patients. Cretophle Borri, si l'on peut citer cet Auteur, nonobstant ses impostures, a dit le même de la Cochinchine. Et le Pere Alexandre de Rhodes nous le vient de confirmer, ajoutant qu'au même lieu un jeune homme est plus haut taxé pour sa guérison, qu'un vieillard, parce que le premier se doit servir plus long tems de sa santé que l'autre. Mais prenez garde si ce procedé est accompagné d'assez de justice pour être imité, & si l'équité peut souffrir, qu'un homme donne son tems, ses soins, & sa peine, non seulement sans salaire, mais même avec la perte de son bien. Considérés d'ailleurs les inconveniens d'une telle coûtume. Qui sera le Médécin, qui voudra s'ingérer dans une entreprise, qu'il ne croira pas lui devoir réussir? ou s'il y est contraint par les loix du país, & de sa profession, qui ne hazarde tout pour sortir promptement d'une affaire si ruineuse, que lui paroît la cure d'une longue maladie, dont le mauvais succès lui doit être tellement préjudiciable? Certainement il y a quelque chose de dur, & de périlleux, dans une telle pratique.

Le témoignage du P. de Rhodes me remet en mémoire ce que j'ai fort considéré dans sa

2. par de  
ses voia.  
c. 31.

Rélation touchant le pouls des malades, & quelques autres particularités, qui s'observent par les Médecins de cette même Province ou Roiaume de Cochinchine. Il remarque, qu'ils sont & Médecins & Apoticaire, comme ils étoient autrefois par tout, & que leurs médecines ne sont ni si cheres, ni si fâcheuses à prendre que les nôtres. Il assure, qu'ils ne purgent point aux fièvres intermittentes, se contentant de donner des médicamens, qui corrigent le temperament des humeurs sans évacuation extraordinaire. Il dit, que de certaines familles sont en possession d'enseigner cet art de pere en fils, aiant des livres secrets pour cela, qu'ils conservent fort soigneusement sans les communiquer. Et il nous apprend, qu'ils divisent le pouls en trois parties, dont la premiere répond à la tête, la seconde à l'estomac, & la troisième au ventre, touchant pour cela toujours avec trois doigts ce même pouls. Nos livres vous pouvoient avoir enseigné, qu'on a distingué parmi nous vingt especes de pouls simples, qui se peuvent mêler les uns avec les autres; & beaucoup d'autres choses dont l'Ecole s'entretient sur ce sujet. Mais peut-être n'aviés-vous jamais oui parler de cette division ternaire, pratiquée avec trois doigts

pour prendre indication de ces trois parties du corps humain; laquelle à la vérité je ne voudrois pas vous cautionner pour irréprochable anatomiquement parlant. Tant y a que Herrera avec assez d'autres confirment presque tout cela en parlant de la Médecine des Chinois. Il dit que ceux qui l'exercent parmi eux, ne considèrent guères les excréments des malades, s'arrêtant au mouvement du pouls, dont ils reconnoissent soixante & dix agitations différentes; qu'ils le tâtent en plusieurs endroits; & que saignant fort peu, leurs drogues & breuvages sont quasi toujours pour exciter la sueur, parce qu'ils n'emploient les remèdes purgatifs qu'à l'extrémité. Joignés à cela ce que j'ai lû dans la seconde partie de l'Histoire des Incas, qu'au Perou au lieu d'observer le pouls au poignet, ils le tâtoient au haut du nez assez près des sourcils, comme ils le pratiquèrent sur leur Roi Atahuallpa, quand il fut malade. Je sai bien que cela choque fort Hippocrate & Galien; mais si la pratique en est véritable & heureuse, pourquoi reglerons-nous le sens des autres par le nôtre, & leurs connoissances par celles, que nous avons prises jusqu'ici; Il est constant, que le Lechin Bassi, ou premier Médecin du Grand Seigneur, n'exami-

ne jamais le pouls des Sultanes, qu'elles n'aient le visage couvert, & le bras enveloppé d'un crespé délié: Qui est le Médecin qui voudroit parmi nous pratiquer une si scrupuleuse cérémonie? Et qui pourroit se vanter d'avoir assez de discernement pour y bien réussir en s'y soumettant? Il ne faut point douter, qu'on n'ait été autrefois plus exact, que l'on n'est à observer le battement des artères, puisque Pline nous a laissé par écrit, qu'Herophile fut si curieux & si admirable en *l. 11. c. 37.* ce point, qu'on n'abandonna sa doctrine qu'à cause de sa trop grande subtilité. Mais pour revenir au P. de Rhodes, il ajoûte, que ces Médecins Orientaux n'auroient nul credit, si d'abord sur ce mouvement du pouls ils ne devinoient d'eux mêmes tous les accidens survenus au malade, ce qu'il ressent pour lors, & ce qui lui doit arriver ensuite.

*Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura  
sequentur,* *Virg. 4. Georg.*

pour nous servir ici de ce vers comme a fait Macrobe en semblable occasion, expliquant *l. 1. Satur.* les termes d'Hippocrate, qui exige de son *l. 20.* Médecin cette espee de divination. Avoüons que cela supposé pour constant, nôtre Médecine est fort éloignée de la perfection de celle du Levant.

N'est-ce point, que dans cette profession, de même qu'en la plupart des autres, l'opinion de tout savoir fait, que nous ne savons pas assez, parce que présumant, que nous n'ignorons rien, quand nous sommes arrivés à la connoissance de nos peres, nous ne cherchons plus au delà, comme si la Nature avoit les mêmes bornes, que nous donnons à nôtre esprit, & comme si l'action de celui-ci contrainte & limitée de la sorte, terminoit tous les effets de cette même Nature. Voilà ce qui expose la Médecine, *quæ una Artium Imperatoribus quoque imperat*, aux atteintes de ceux, qui ont voulu déclamer contre elle. Pline après l'avoir si haut élevée par ce bel éloge, reproche ailleurs à ses professeurs, qu'ils se jouent impudemment de nos vies dont ils trafiquent, *animasque nostras negotiantur*; ceux d'entre eux, qui parlent le mieux, le plus commodément, ou le plus agréablement, se rendant aussi-tôt les arbitres de nos Destinées, *ut quisque inter istos loquendo polleat, imperatorem illico vitæ nostræ necisque fieri*. Ce n'est pas néanmoins qu'ils n'exerçassent de son tems leur métier en Grec, comme aujourd'hui parmi nous en Latin, & même en Arabe dans leurs ordonnances, *autoritas*, dit-il, *non est aliter quam*

l. 24. c. 1.  
& l. 29. c. 1.

*Græce rem tractantibus*; les malades du corps aiant pour la plûpart cette infirmité spirituelle, de se promettre davantage, des choses, qu'ils n'entendent pas, *minus credunt quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt.* Enfin il leur impute, qu'ils font tout leur apprentissage à nos dépens, *discunt periculis nostris, & experimenta per mortem agunt*; ce qui doit passer pour de pures invectives contre une science, qui prend son origine du Ciel dans la Sainte Ecriture, & dont les professeurs doivent être honorés par des préceptes pris du même lieu. Mais il seroit à souhaiter, si je ne me trompe, qu'ils ne se prescrivissent pas des termes, soit dans leur théorie, soit dans leur pratique ordinaire, si peu analogues à la Nature, je veux dire qui n'ont pas assez de rapport à tous ses effets. Ils ne se verroient pas réduits, comme ils sont souvent, à la nécessité d'accuser nos Destinées, & de prendre le Ciel à garand du mauvais succès de leurs cures; ce que Quintilien appelle fort bien, *angustias sive artis sive mendacis humane, ad invidiam referre Fatorum.* Et néanmoins il n'y a rien de plus préjudiciable à leur profession, qui devient de nulle considération par là, comme ne donnant que de vaines esperances, selon l'induction de ce

même Orateur, *Fato vivimus, languemus, convalescimus, morimur. Medicina quid præstas, nisi ut juxta te nemo desperet?*

Pour en parler franchement, la plupart d'eux promettent trop, & tiennent trop peu. Car si la Médecine n'est rien selon Platon & Galien même, qu'un art de conjecture, *σχολαστικὴ τέχνη* & si cette conjecture ne peut être prise pour autre chose, que pour une connoissance imparfaite, & moienne entre le savoir & l'ignorer; pourquoi ne temperent-ils pas tous leurs dogmes d'un grain de Sceptique, & pourquoi ne substituent-ils pas des doutes ingenus & raisonnables, en la place de tant d'assertions trompeuses, & de tant d'axiomes contestés dans leurs propres Ecoles. Quant à moi, je pense que l'Epoque y peut être admise sans leur faire de préjudice; & l'estime que je fais de la modeste retenue de cette secte, me fait croire aisément, que le Médecin Uranius Ephetique ou Pyrrhonien, comme le décrit Agathias, n'étoit point si ignorant, qu'il le représente, vû surtout le grand état, que fit de lui Cosroës Roi de Perse, qui ne manquoit pas vraisemblablement d'excellens Médecins. L'on pourroit donc soupçonner, que ceux de son métier le décrièrent, comme il arrive toujours, quand



quelqu'un se sépare d'une cabale puissante. Enfin je vous puis dire confidentiellement, que la suspension d'esprit, dont je ne m'écarte que mal volontiers, ne m'a pas été tout à fait inutile dans la conduite de ce peu, que j'ai de santé.

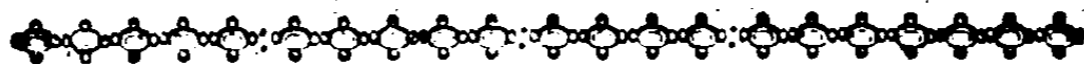
*Nec loquor hæc, quia sit major prudentia* Cicid. 1. d.  
*nobis.* Pantoc. 1.

*Sed sum quam medico notior ipse mihi.*

Je laisse ce propos, sujet à diverses repar-  
ties, pour reprendre celui de la guérison du  
Roi, dont vous desirés être informé. Il re-  
cueillera du moins cet avantage de sa mala-  
die, que la santé ne lui sera plus un bien in-  
connu, & presque insipide, comme il est à Arist. 5.  
ceux, qui ne l'ont jamais perdu. De plus, physic. ult.  
vous savés, que comme le dérèglement  
d'une horloge n'est pas moins selon nature,  
que sa justesse & son bien-aller; les maladies  
ne sont pas moins physiques non plus, ni  
moins du cours ordinaire de cette même na-  
ture, que nos meilleures & plus robustes dis-  
positions. Je vous parlerois du profit spiri-  
tuel, qui se tire quelquefois des infirmités  
corporelles: *Nuper me cujusdam amici languor*  
*admonuit*, dit Pline le Jeune dans une de ses l. 7. ep. 26.  
épîtres, *optimos esse nos dum infirmi sumus*:  
Mais Sa Majesté a toujours l'ame dans une si

*l de fan.  
tucii.*

parfaite assiette, qu'on seroit fâché de lui en souhaiter la continuation par des voies si périlleuses. Ce qu'elle pourra remarquer dans le rétablissement de sa bonne disposition, c'est qu'elle n'est pas moins nécessaire à goûter toutes les autres satisfactions de la vie, comme dans un port assuré, que la tranquillité de l'air, & la bonace des mers, à la naissance des Alcions. Vous n'ignorez pas, que Plutarque, qui est un bon garand, s'est servi de cette comparaison.



DE

## LA MORT DES AMIS.

LETTRE XCVII.

MONSIEUR,

Je vous ai autrefois écrit la mort du P. Banzan, de M. de Chantecler, du P. Merlenne, de Messieurs Feramus, Naudé, Guyet, & quelques autres amis, si nous en avons eu d'aussi intimes que ceux-ci; je vous annonce

celle de M. Gallendi, qui vous touchera sans doute autant que son mérite étoit grand, & que vos inclinations ont toujours eu de rapport aux siennes. Il n'y a rien de plus fondé dans la Physique que d'aimer ce qui nous ressemble, parce que c'est en quelque façon s'aimer soi-même, ce qui est aussi naturel que la haine des contraires. La sympathie de Pythias avec Damon, de Scipion avec Lilius, part du même principe, qui met cette grande aversion entre Thersite & Ulysse ou Achille, dont Homere a fait la plus grande diffamation du premier. Quand je me représente l'étroite union de vos vies, & que pour parler comme Pindare, Orion n'est pas plus inséparable des Pleiades, que vous l'étiés de ce cher ami, autant de fois, que la fortune vous réunissoit tous deux en même lieu, je conçois aisément l'extrême déplaisir, que vous recevrés de sa perte. Les langueurs néanmoins, où je l'ai vû autant que la suite de la Cour me l'a pû permettre, & les infirmités de son arrièrefaison, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus nécessaire. Ne pensés pas que je me veuille jeter par-là dans ce lieu

L E T T R E XCVII.

commun, que la mort est préférable à la vie, comme Midas l'apprit du bon homme Silene; ni que je prétende vous justifier par là un sentiment tiré de Dion Chrysostome, *Orat. 23.* que les plus sages des hommes furent ceux, qui nâquirent en Colchos des dents de ce fameux Dragon, parce qu'ils s'entretuèrent tous le même jour de leur production. Mon intention est de vous dire simplement, qu'eu égard au point fâcheux où la mauvaise constitution de celui, dont je vous parle, l'avoit réduit, nous ne saurions regretter sa perte, sans envier en quelque façon sa félicité. S'affliger en semblable rencontre du trépas d'un ami, c'est être aussi injuste & ridicule que ceux qui se plaignent de la chute des feuilles d'Automne, à cause qu'elles leur ont été agréables l'Eté. *Quid lucidius Sole; & hic deficit,* dit Salomon dans son Ecclesiastique: Cependant nôtre Etre bien considéré n'est rien, & celui de ce bel astre semble regarder l'Eternité. Mais comme il n'y a point de termes assez chetifs pour exprimer le neant de la vie, je n'en trouve point d'assez relevés pour vous faire entendre avec combien de fermeté ce grand homme l'a quittée, ce que je sai bien, que vous apprendrés fort volontiers. *Pusilla res est hominis anima, sed*

*den. qu.*

*ingens res est contantus animæ* : c'est peu de chose à la vérité de perdre la vie, qui n'est rien, mais c'est beaucoup pourtant, vû nôtre foiblesse ordinaire, de la perdre avec tant de resolution. nar. l. 6.  
c. ult.

Permettés-moi de vous dire maintenant, que s'il y avoit lieu de contrôler nos Destinées, étant plus avancé dans l'âge, que n'étoit celui, qui nous vient de quitter, j'aurois apparemment plus de sujet que vous d'accuser le Sort, qui me reserve, vraisemblablement comme le plus coupable, à être exécuté selon la rigueur des loix le dernier. **Bon Dieu** à combien de disgraces est sujette une vie, qui s'avance insensiblement jusques dans la caducité!

*Hui quam multa penitenda incurrunt vi-Laberius  
venti diu!*

Mais acquiesçons doucement aux ordonnances du Ciel, & considérons vous & moi dans ce rencontre, que nos ferions tort à nôtre ami de le plaindre comme l'on fait ceux, qui descendent tout entiers dans le sepulcre, & qui ne laissent autre chose d'eux, que les os & la cendre de leurs cadavres. Certainement son nom si célèbre, ses ouvrages consacrés à l'immortalité, & sa renommée si glorieuse, demandent que nous le traitions d'une autre

façon. Je vous veux dire au sujet de ses excellentes compositions une chose, qui pour me toucher seul, ne laissera pas de faire connoître son équanimité par tout. Vous n'ignorez pas, qu'il m'a voulu nommer en divers lieux de ses écrits, & vous pouvez vous souvenir, que dans son commentaire sur le dixième livre de Diogene Laërce, qui contient la ~~vie d'Epicure~~, il combat la doctrine de ce Philosophe touchant la mortalité de l'ame humaine, comme il fait toujours ce qui est contraire aux bonnes mœurs & à la Religion. Là il parle dans la page 557. de huit raisons qui se peuvent tirer des livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de trente-trois que j'ai reduites en forme de Syllogismes dans mon Traité de l'Immortalité de l'ame. Mais parce qu'au lieu de trente trois il ne m'en attribua par inadvertance que vingt-trois, je lui dis un jour en riant, qu'il m'avoit soustrait dix argumens, dont j'avois grand sujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçût très bien le reproche, que je lui faisois dans cette figure; mais il m'assura néanmoins fort sérieusement, qu'à la première occasion, ou dans une réimpression de son livre, s'il s'en faisoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me  
prian,

priant d'excuser sa bévue. En vérité la bonté de son naturel & l'innocence de ses mœurs ne sont pas exprimables, & nous n'en saurions conserver ni un trop tendre ni trop exact souvenir.

La coutume de la plûpart des peuples d'Amerique est d'enterrer avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas, comme quelques-uns l'ont écrit, à dessein, qu'ils s'en servent en l'autre monde, mais afin qu'il ne reste rien d'eux, qui puisse donner la moindre pensée aux vivans de la perte qu'ils ont faite. Il n'est pas même permis de nommer un defunt parmi les Sauvages de nôtre nouvelle France, qui prennent à injure, qu'on les fasse par là souvenir de leur disgrâce, & qu'on renouvelle par ce moien leur douleur, accusant ceux, qui le font, selon leurs termes ordinaires, de n'avoir point d'esprit. Si le leur néanmoins avoit quelque teinture de la bonne Morale, ils sauroient, qu'on peut s'entretenir agréablement sur le sujet des amis, qui ne sont plus, qu'il n'y a rien de plus doux, que de se représenter leur conversation, & que pour nôtre propre satisfaction nous devons les enlêvelir, s'il faut ainsi dire, dans nôtre mémoire. L'absence, qui sépare ceux qui vivent, de ceux qui ne

vivent plus, n'a rien de pénible, comparée aux joies qui résultent d'un si charmant souvenir, outre qu'elle est pour un si petit espace de tems, qu'elle ne mérite presque pas d'être considérée. Les jeux funebres des anciens ne furent-ils pas institués là dessus? puisque les Isthmiques, les Olympiques, les Néméens, & les Pythiques, ne se célébroient qu'en commémoration des hommes de vertu, dont la fin étoit honorée par de telles réjouissances. En effet le tombeau est celui, qui nous met à couvert de toutes les disgraces de la vie; *inexpugnabilis arx sepulcrum est*: & pourquoi s'affliger de voir un ami dans un lieu de si grand repos? Si les larmes accompagnent quelquefois les obsèques de son corps, les contentemens, dont nous croions, que jouit son ame glorieuse, nous obligent ensuite à la joie. Mais c'est en dire trop à un homme comme vous, qui connoit mieux que personne les remèdes propres à toutes les indispositions de l'esprit. Un Rhéteur de Corinthe y afficha autrefois, qu'il distribuoit des médecines verbales contre toute sorte d'afflictions. Vous n'avez pas sa vanité, mais je suis assuré, que vous feriez mieux que lui ce qu'il promettoit.

Je veux ajouter ici un petit apostile, tou-

*Las pra.*

*Ex. l. 2.*

*o. ex*

*Clem. 1.*

*les.*

*Plutar. de*

*19. Rhet.*



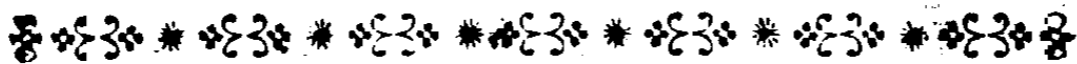
chant ce plaisant personnage, qui taxe de Pédanterie ceux, qui examinent les choses academiquement, ou sans rien décider, ce qu'il appelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a crû dire une grande injure de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raison de soutenir qu'il connoit mal le caractère du Pédan, peutêtre parce qu'il ne se connoit pas lui-même, comme étant une chose trop difficile. Il est certain, que celui, qui mérite ce titre, fait profession de ne douter de rien, & assure toutes choses voulant être crû, parce que aiant accoutumé de parler, soit à des enfans, soit à des personnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçu de contradiction. Mais il me semble, que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit son impertinence, qui ne peut faire tant de tort à personne qu'à lui-même. A la vérité sans s'être beaucoup chargé de Latin, comme vous dites, Montagne & Charon le devoient avoir mieux instruit. Car pour les livres du Cardinal Cusa de la docte ignorance, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui eussent appris, que la science humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne jusqu'à la connoissance de ses doutes par les raisons, qu'elle a de douter. Tant y a

qu'à son compte Socrate devoit être un franc Pédant, avec son Génie négatif & prohibitif seulement, dont ses disciples ont tant écrit, puisqu'il n'assuroit jamais rien, formant seulement des doutes ingénieux sur tout ce que les Dogmatiques de son tems avançaient avec le plus de resolution. Cette grande injure de Pédant regardoit fort encore ce pere commun de tous les Philosophes, autant de fois, qu'il proféroit son mot ordinaire, *hoc unum scio, quod nihil scio*. Moqués-vous, sans vous fâcher, de semblables bassesses d'esprit; & si une louable pieté vous fait pardonner aux plus coupables, *quia nesciunt quid faciunt*, usés d'une indulgence plus aisée envers ceux, qui ne savent ce qu'ils disent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un ouvrage, où l'Auteur aiant employé tous les bons mots, à peine ne trouvera-t-on une douzaine assez passables pour devoir être un peu considérés,

*Apparent vari nantes in gurgite vasto.*

Sans mentir, c'est une chose étrange, que des personnes de son talent, connu par les maximes, qu'il veut faire passer pour bonnes, aiment mieux dire des bagatelles de leur cru, que de bonnes choses après d'autres.

✽ ✽ ✽



## DU SOUVENIR.

## L E T T R E XCVIII.

*MONSIEUR,*

**N**ous apprenons de Seneque qu'Epicure se plaignoit hautement de l'ingratitude de ceux, qui ne repassoient jamais dans leur mémoire les plaisirs, dont ils avoient autrefois jouï, ce qu'ils devroient faire non seulement par reconnoissance d'une faveur reçüe, mais encore pour en recueillir une nouvelle & très solide volupté. Car selon ce Grec l'attente des contentemens futurs, donne trop d'inquietude, à cause de leur incertitude; & l'impatience de les voir arriver travaille souvent plus l'esprit, que leur possession ne le contente. Quand ils sont présens, outre qu'ils passent comme un éclair, & que le sentiment n'en peut être que momentanée, puisque le tems qu'on nomme présent, ne peut être conçu que comme un instant; on ne sauroit nier encore, que leur jouissance ne soit toujours accompagnée de quelque dégoût, &

qu'il ne sorte alors comme du milieu de la volupté je ne sai quelle espece de douleur, qui en est inséparable;

Lucres.

— *medio de fonte leporum*

*Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus  
argat.*

Il concludoit de là, qu'il n'y a que le souvenir des joies passées d'où nous aions le moien de tirer une entiere & véritable satisfaction, rien ne s'y pouvant plus opposer, puisqu'elle dépend absolument de nous, & que la Fortune même avec sa toute-puissance est incapable de la détruire. En effet cette aveugle Déesse nous ôte quelquefois de la main ce que nous tenions le plus assuré, & le plus affranchi de sa juridiction;

Horat.

*Multa cadunt inter calicem supremaque la-  
bra.*

Athenê.

Et c'est pour cela, qu'un de ces illustres Goulus ou Parasites disoit autrefois, qu'il ne connoissoit point d'autre souverain bien, que celui d'avoir dans la bouche quelque friand morceau, parce qu'il ne croioit pas qu'on pût le lui ôter, ni que rien le pût empêcher de l'avalcr.

Tout cela rend la pensée d'Epicure fort soutenable, à l'égard des plaisirs, qu'on est capable non seulement de renouveler, mais

aussi de purifier, & peut-être d'augmenter, par cette action de nôtre ame, qui nous représente les choses passées hors de tout trouble, & plus parfaites, que nous ne les avons autrefois ressenties. Je crois pourtant, qu'on pourroit porter encore plus loin la plainte de ce grand partisan de la volupté; puisque ce n'est pas en considération des seuls contentemens reçus, que la mémoire nous rend le bon office, dont nous venons de parler; & qu'à mon sens nous lui sommes beaucoup plus rédevables de faire changer de nature aux ennuis, que nous avons soufferts, par un souvenir, qui du moins nous chatouille, s'il ne nous oblige davantage, après en avoir ôté tout ce qu'ils ont eu autrefois de piquant. Car il n'est pas plus naturel à l'Abeille de convertir en douceur l'amertume du Thim, ni au feu de changer les cailloux en crystal de Muran, & en pierres précieuses, qu'à nôtre reminiscence, si l'on peut user de ce mot, de rendre nos plus grandes adversités agréables, par cette opération merveilleuse, que nous éprouvons tous les jours. Aussi est-ce des travaux endurés, & des souffrances, qui nous ont le plus affligés, que le Poëte a si hardiment prononcé,

*olun meminisse juvabit.*

D iiii

Virg.  
Æn.

Plus j'avance dans l'âge, plus je trouve de réalité dans cette doctrine : Et jamais je n'ai tant souhaité la mémoire d'un Jurisconsulte, ou d'un Heros de Roman, qu'aujourd'hui, que par le fréquent usage d'une revue générale de tout ce qui m'est arrivé depuis tant d'années, je me donne mille satisfactions inconcevables à l'égard de tous les accidens de ma vie de quelque nature qu'ils soient. Je sai bien, qu'il y a des personnes, qui en usent tout autrement, & qui ne font jamais de réflexion sur leurs actions précédentes, que pour se contrister, si elles ont eu quelque mauvais succès. C'est ce qui fit dire à un ancien, qui étoit de cette malheureuse humeur, qu'il mettoit sa mémoire entre les plus grands maux de la vie. Mais ce sentiment, qui est le plus ordinaire parmi le peuple, se trouve fort éloigné de celui des véritables Philosophes, qui ont accoutumé leur raison à se rendre maîtresse des choses passées, à tirer profit de tout, & à faire cette excellente transmutation, dont nous parlons, du mal en bien.

Si je confonds quelquefois les mots de mémoire, de reminiscence, & du souvenir, c'est que l'usage ordinaire le permet ainsi, qui a laissé aux Latins ceux de recordation, & de recorder, dont autrefois l'on se servoit,

aiant leur fondement sur l'ancienne opinion, que les principales operations de nôtre ame se passoient au cœur. Car nous disons encore selon cette doctrine, savoir par cœur, & reciter par cœur, ou de mémoire, ce que nous pouvons prononcer sans lire, & sans suggestion. Les Records des Sergens ont encore cette noble origine, mais qui s'accorde très mal avec la bonne Philosophie. Et certes, l'oubli d'un amant en quelque chose, qui regardoit sa maitresse, fut fort gentiment excusée, sur ce que la mémoire ne logeoit pas comme elle dans son cœur. Or cette mémoire étant une des plus importantes facultés de l'ame, se distingue du souvenir, qui est comme l'acte de la même puissance: Et le souvenir se confond avec la souvenance, comme n'étant qu'une même chose, rendue par une figure, qui se peut aussi bien nommer *Gallicisme*, que *Hellenisme*, ou *Grecisme*, puisqu'il nous est aussi naturel qu'aux Grecs d'employer l'infinitif avec l'article pour exprimer un substantif. Quant à la reminiscence, l. de meir. c. 1. & 2 Aristote la distingue si expressément de la mémoire, qu'il attribue cette dernière même aux animaux sans raison, réservant la reminiscence à l'homme seul, comme celle, qui se fait par une espee de discours ou de

sylogisme. C'est pourquoi il ajoute que les personnes d'un esprit pesant ont ordinairement plus de mémoire, & celles, qui l'ont prompt & éveillé plus de reminiscence: *Non iidem memoria præcellunt, & reminiscentia; sed magna ex parte qui tardo hebetique sunt ingenio, memoriosiores sunt; qui celeri ac docili, reminiscentiores.* D'où vient, que tant de gens s'accusent souvent de peu de mémoire, pour chercher leur avantage du côté du jugement. Notés aussi, que cette reminiscence d'Aristote est fort différente de celle de Platon, toute occupée à remettre l'esprit dans les connoissances, qu'il avoit avant que d'informer le corps, & que le premier a établi deux sortes de mémoire, l'une sensitive ou animale, selon notre précédent discours, & l'autre intellectuelle ou raisonnable, qui convient à la reminiscence, quoiqu'il les rende toutes deux dépendantes du temperament du cerveau. Mais l'on n'est pas obligé de parler toujours avec tant d'exactitude, ni d'employer si précisément les termes, dont nous usons, quand le langage commun en dispense, & qu'on fait profession de s'en servir indifféremment, comme je le fais ici.

Or pour rendre plus utile, & plus agréable tout ensemble, la souvenance des choses pas



fées, il faut connoître l'art d'en bien user, & savoir y proceder avec cet ordre, que les Sages ont nommé l'ame de l'Univers, & de tout ce qu'il contient. *Clement Alexandrin* tire même l'origine du mot Grec, qui signifie Dieu, de l'ordre excellent, de la belle position, & de l'admirable conduite dont il se sert en toutes choses, *Θεός παντα τὴν ἑσώω.* Certes il n'est pas des méditations Philosophiques, telles, qu'est celle dont nous parlons, comme de ces agréables rêveries d'amour, où l'on permet à l'esprit de suivre tout ce qui lui plait, le laissant aller sur sa foi, & lui accordant de faire des équipées jusques dans le vuide, sans en tirer jamais autre profit que celui d'un divertissement illusoire. La raison, qui nous doit obliger, au sujet que je traite, à mieux occuper nôtre faculté mémorative, & à pratiquer plus avantageusement cet entretien interieur, qui nous donne une si douce conversation avec nous mêmes, dont personne ne peut nous priver; c'est que selon l'observation d'Aristote nous ne saurions jamais nous bien prévaloir des choses, que nous avons conçues sans ordre, ni les tirer avec plaisir de nôtre mémoire, si elles y sont entrées, & si nous les y tenons placées avec confusion. C'est pourquoi, ajoute ce grand

*l. 1. Sec. 10.  
in fine.*

*ib. de  
mém. c.*

62 L E T T R E XCVIII.

tre de l'Ecole, les Mathématiques, qui ont leurs parties si bien réglées & avec tant de rapport entre elles, se conservent beaucoup mieux dans nôtre souvenir, que les autres sciences qui n'y entrent pas avec tant de méthode. Si nous voulons donc recueillir quelque fruit de nos actions passées, par des réflexions & des ~~vues~~ réitérées, dont Pythagore & ses disciples uoient si heureusement: Si nous désirons retirer, non seulement des plaisirs, qui nous ont été chers, mais encore de nos plus grandes adversités, les consolations, que la mémoire d'Epicure lui fournissoit: Il faut observer tout l'ordre, qui se peut pratiquer dans cette sorte de *homilies*, n'y bâtir jamais, comme l'on dit, de châteaux en Espagne, congédier toutes ces vaines chatouilleuses pensées, qui se détruisent les unes les autres, & conduire cet examen de conscience, s'il faut ainsi parler, de telle façon, que le tems, le lieu, la matière, ou les personnes, le reglent sans faillies & sans extravagance. Car, pour le dire encore un coup, il faut laisser aux charmantes rêveries d'un amant, ces égaremens d'esprit qui lui paroissent si tendres, puisque ceux, qui les décrivent le mieux, avouent, que la raison y est séduite, & son usage presque ~~entièrement suspendu.~~ La Philosophie est

trop impérieuse, & ne s'éloigne pas assez du terrestre, pour souffrir les interregnes d'une passion, sur la partie principale de notre ame. L'on a nommé Ephemérides Pythagoriques, les récapitulations journalières, dont ce grand ami de la retraite & du silence a donné les premiers leçons. Mais parce que ses conversations abstraites, dont nous parlons, s'étendent sur tout le cours de la vie, dont l'on se rend un agréable compte à soi-même, elles ont plus de rapport à une confession générale, (pour employer encore ce terme de religion) qu'à ce que la Morale de Seneque & de Pythagore a si vertueusement enseigné pour un usage quotidien.

J'avoue, que tout le monde n'est pas propre à s'entretenir agréablement de la sorte, & à se fournir à soi-même une compagnie préférable à mille autres, puisqu'elle ne manque jamais, & qu'il ne s'en trouve point, qui prenne si aisément notre humeur, en s'y accommodant, ni qui use de tant de complaisance qu'elle en a pour nous. Ceux, que n'éprouvent rien de plus ennemi, que leur propre génie, qui ne rencontrent en eux mêmes que de quoi se contrister, & qui ne se retirent jamais de la moindre solitude, qu'avec des chagrins, qui leur altèrent visible-

ment le corps & l'esprit, n'ont garde de trouver leur compte dans la pratique de ce que nous disons. Mais il n'en est pas de même des ames nées à la contemplation; & pour dire un mot sans vanité de ma propre inclination, je vous puis assurer avec cette franchise qui nous lie d'une si étroite amitié, que je ne pense pas m'être jamais retiré de ces promenades solitaires dont vous m'avez souvent fait des reproches, qu'avec beaucoup plus de gaieté que je n'en avois en les commençant; & que je n'ai point trouvé de plus grande consolation aux dégoûts inévitables de la vie, que dans les retraites interieures & profondes, où dégagé de la presse l'on a moien de soumettre à Dieu & à la raison les plus violentes passions. Or outre ce remede à toute sorte d'afflictions, que j'y ai toujours rencontré, vous y établissés bien plus solidement la satisfaction, où vous pouvés être des choses du monde & du traitement de la Fortune. Car c'est là que chacun peut infiniment contribuer à son bonheur, par une certaine méthode de multiplier les plaisirs, en donnant un prix extraordinaire aux moindres faveurs du Ciel. C'est encore au même lieu, où l'on se prépare contre les plus dangereuses embûches de cette même Fortune. Il est

iouvent de ses caresses, & de ses plus belles apparences, comme de celles d'une santé trompeuse. Le teint plus coloré qu'à l'ordinaire, & le visage meilleur que de coutume, sont quelquefois au dire des Médecins des présages d'une maladie prochaine, ce qu'en mon particulier j'ai souvent éprouvé. *Si plenior aliquis, & speciosior, & coloratior factus est, suspecta habere bona sua debet: quæ quia neque in eodem habitu subsistere, neque ultra progredi possunt, fere retro, quasi ruina quadam revolvuntur,* selon le texte de Cornelius l. 2. c. 2. Celsus, pris d'un des premiers aphorismes d'Hippocrate. Les favorables traitemens de la Fortune nous doivent être encore plus suspects, & nous faire toujours apprehender quelque un de ses grands revers, à quoi ne se trouvent jamais préparés ceux, qui ne considérant que le présent, sont aussi éloignés des pensées du futur, que des réflexions sur le passé, parce que leur humeur ou leur mauvaise institution les rend ennemis de la contemplation, qu'ils nomment une pure extravagance, ou l'effet d'une bizarre mélancholie.

Quoiqu'il en soit, l'on ne sauroit nier que l'habitude à converser avec soi-même par le souvenir du cours de nôtre vie, selon les biens & les maux, que nous y avons éprou-

vés; ne soit une des plus courtes voies pour arriver à la félicité, puisqu'il n'y a rien, qui nous approche davantage de la Divinité. En effet Aristote n'a jamais pensé plus dignement de Dieu, que quand il l'a mis dans une plénitude de toutes choses, qu'il trouve en lui-même & sans aucune dépendance d'ailleurs; ce qu'il a représenté par le seul mot de *autar-achie* qu'il lui attribue, & dont il fait le souverain bien. Or quel moyen avons-nous d'acquiescer, autant que nôtre humanité le souffre, cette indépendance d'autrui, & cette pleine suffisance, qui nous soit propre, si ce n'est par l'heureux souvenir dont nous parlons, qui dépend absolument de nous, & qui non content de nous mettre en possession de tous les biens de la vie, que nous y avons expérimentés, a même l'industrie de métamorphoser nos maux passés en de véritables satisfactions d'esprit? Nous avons déjà expliqué comme ces choses se font, & nous ne pouvons pas douter de leur succès après la sincère protestation d'Epicure à son cher Idomenée, qu'encore qu'il fût dans l'agonie d'une mort très douloureuse, comme étant causée par la suppression d'urine, & par l'inflammation de ses entrailles, il ne laissoit pas pourtant de se trouver dans une assiette d'ame très douce,

&

& dans une joie très accomplie, que lui donnoit l'agréable mémoire de tant de belles pensées où il s'étoit entretenu toute sa vie, & de ce nombre considérable de choses nouvelles, dont il avoit le premier enrichi la Philosophie. Si ce grand ami de la volupté a pu se consoler, & même se réjouir de la sorte, dans les ressentimens d'une nephretique, qui l'ôta de ce monde peu d'heures après, assurant, que le souvenir de ses actions, & de ses contemplations Philosophiques, compensoit avec plaisir toutes ses souffrances; que ne devons-nous point attendre de nos méditations raisonnables & bien réglées, dans un meilleur & moins déplorable état, comme celui où nous les pratiquons d'ordinaire;

En vérité il n'y a que l'épreuve seule, qui nous puisse apprendre, quelles sont les douceurs de repasser sur l'innocence de notre enfance; sur l'institution de notre jeunesse; sur le progrès de notre raison; sur la première application de nos soins aux actions de la vie civile; sur le contentement ou le dégoût que nous y avons trouvé; sur les notables & periodiques changemens qui nous sont arrivés, jusqu'à ce que nous soions parvenus dans un âge plus avancé; sur les coups de Fortune bons ou mauvais que nous avons

ressentis; sur les emportemens d'esprit que tout le monde souffre, & les déreglemens de nôtre volonté si difficiles à dompter; sur la condition, dans laquelle nôtre propre choix, ou celui de nos parens, nous a fait vivre; bref sur tout ce que nôtre imagination nous peut représenter, dans une vieillesse qui l'a encore assez vive, & la mémoire assez entiere, pour y faire toutes les reflexions possibles. Car tenés pour très constant, que tous ces articles différens sont autant de sources inépuisables de pensées; & de sentimens qui naissent en foule dans un esprit accoutumé au discours interieur, & à la méditation. Nôtre seule instruction, par exemple, ne nous doit elle pas fournir un entretien aussi utile qu'agréable, de tout ce que nous avons appris de ceux, qui ont eu la charge de nous élever, pour y remarquer non seulement ce que nous leur devons, comme a fait Marc Antonin au premier livre de sa propre vie, mais encore leurs fautes, & leur mauvaise conduite, qui cause de si dangereuses consequences? Ajoûtés à cela le fruit de vos études particulieres, si elles ont été assez heureuses pour inventer quelque chose, par un travail, qui vous soit propre, & par une application d'esprit, où vous n'aiés été primé



de personne. Sans mentir les transports de joie, qui naissent de là, sont inconcevables à ceux, qui n'en ont jamais été chatouillés & le moindre des chapitres, que nous avons touchés est capable séparément, de nous occuper l'ame avec douceur, autant de tems, que nous en pourrons accorder à cet exercice contemplatif.

Que si sortant de nôtre petit monde portatif, nous voulons avoir quelque attention à tout ce que le grand nous fera voir de considérable, soit par le souvenir de ce que nous y aurons observé, au cas que nous nous soions plûs aux voyages, soit que nous deferions aux relations des autres, qui ont voulu que le public profitât de leurs travaux; c'est où la seule mémoire nous produira tant de sujets d'admiration, que nôtre satisfaction ne pourra être troublée, si ce n'est par la trop grande multitude d'objets divertissans. Quel plaisir de juger des différentes *phases* de la Nature, & des divers visages, qu'elle prend dans toutes les parties du Monde, par des caprices, que la seule longueur ou variété du tems peut excuser! De comparer l'ancienne Egypte, lors qu'elle endoctrinoit la Grece, & qu'elle étoit l'Ecole commune des Pythagores, des Platons, & de tous ces renom-

més Sages, ou Philosophes; avec l'Égypte des derniers siècles, pleine d'ignorance & de barbarie! De considérer le même changement à l'égard de la vieille Grece, où cette superbe Corinthe n'a pas présentement vingt maisons, & où la savante & populeuse Athenes ne compte pas aujourd'hui trois à quatre mille chetifs habitans, n'y restant que quelques ruines du Lycée, & deux colonnes, qui marquent avec un tas de pierres, la place où fut autrefois l'Academie! Certes il est difficile d'observer ces choses, sans élever son ame au dessus de tout ce qui est périssable; comme l'on ne peut lire sans quelque indignation dans un voiage recent, qu'une vieille femme fait présentement son poulailier de l'étude de Demosthene. Cela nous porte ensuite à respecter & là, & dans tout ce que contient ce vaste Univers, la générale Destinée, qui ne peut être autre, que l'impénétrable volonté de Dieu. Aussi avoit-on surnommé aux lieux dont nous venons de parler le grand Jupiter *Méragete*, ou, *Conducteur des Parques*, comme celui, qui dispose de tout ce que nôtre seul défaut de lumiere, & la pure foiblesse de nôtre esprit a fait appeler Fatalité, Destin, ou Necessité éternelle, absoluë, & invincible.

*Du Loir.*

*Paifan.*  
l. 8.

Il y a deux choses à observer dans ces rêveries morales & studieuses, où nous exerçons notre souvenir, qui ne se peuvent omettre sans perdre le principal fruit de toutes nos méditations. La première, de recueillir soigneusement sur des tablettes ou autrement de certaines pensées, qui nous viennent quelquefois dans cette abstraction, si nous ne voulons pas les perdre, les jugeant dignes de quelque considération; parce qu'à peine & rarement se présentent-elles une seconde fois à notre imagination. Les Arabes ont un proverbe, qui porte, qu'à faute d'être soigneux d'avoir toujours sur soi ce qu'il faut pour une si importante recolte, l'on ne sauroit jamais posséder, ni se servir à propos d'un bon mot. Les termes dont ils usent portent dans leur traduction, *qui non habet in manica album, Sem. sap. non habet in corde verbum.* Et c'est ce qui obligea cet Hasan, dont ils prirent tant la doctrine, à donner un écu d'or d'un bout de plume, pour écrire promptement une sentence, qu'il craignoit d'oublier. Car tout le monde n'a pas le privilège de ces magistrats de Cnide, appellés par antiphrase *Annemones*, à cause de leur excellente mémoire. Et plusieurs même sont si infortunés en cette partie, qu'elles leur manque au besoin, comme au Loup

Cervier, s'il est vrai, que dans sa plus grande faim il perde le souvenir de sa proie, comme on l'a écrit, pour peu qu'en se retournant il la perde de vue. Tant y a, que les moins oublieux, & ceux que la Nature a le plus obligés en cela, ne laissent pas d'avoir souvent besoin de ce secours. La seconde chose, que je crois aussi fort nécessaire, sur tout à ceux de nôtre génie, c'est de finir toujours nos *homelies*, de quelque sorte qu'elles soient, par cette commune reflexion Sceptique, que toutes nos lumières ne sont que ténèbres, & nos plus fortes connoissances, que des titres certains de nôtre ignorance. Les vérités constantes n'ont nulle proportion avec la foible portée de nôtre esprit, & nos plus secrets entretiens ne manqueront jamais de nous faire appercevoir, s'ils sont accompagnés d'ingenuité, que si Democrite a eu raison de dire de son tems, que cette vérité, que tant de Philosophes cherchent, étoit cachée au fond d'un puits, l'Alléman a ajouté depuis de fort bonne grace dans une de ses proverbes, que par malheur encore la corde nécessaire pour descendre dans ce puits s'étoit rompuë.

L'excellente description que fait cette incomparable personne, (\*) qui est notre admiration commune, des belles réve-

(\*) Madalaine Scuderi.

ries d'un amant, & de les transports d'esprit où elle lui permet de prendre si agréablement l'essor, est en partie cause du sujet de cette lettre. Mais tenez pour assuré, que ce n'est pas légèrement ni sans y penser que je viens de la mettre hors de toute comparaison. J'ai vû tout ce que la Grece nous a laissé dans ce genre d'écrire qu'elle nommoit *Erotique*. Clitophon & Leucippé d'Achilles Statius, Iméné & Iménias d'Eustathius, Théagene & Chariclée d'Héliodore, Rhodanthe & Doficles de Théodore Prodrôme, aussi-bien que Daphnis & Chloé du Sophiste Longus, avec Théogène & Charide qu'on donne à un Athénagoras, ont été autrefois les divertissemens de ma jeunesse. Je me souviens même de l'extrait que nous a donné Photius dans sa Bibliothèque, tant des amours de Rhodanes & de Sinonis, décrites par Jamblique, que de celles de Dinias & de Dercyllide que rapportoit Antonius Diogenes; mais en vérité je ferois conscience de mettre tous ces ouvrages, quelque mérite qu'ils aient, à l'égal d'une Clélie, ou d'un Artamène. Ce n'est pas que les Grecs n'aient été des Peintres merveilleux à bien représenter les mœurs, & à tirer en perfection la figure des esprits, dont ils exposent toutes les passions d'une façon si naïve.

que jamais les Latins n'y ont pû arriver. Au si n'avons-nous rien de ceux-ci en ce stile sur cette matiere, qui approche de ce qu'o fait les autres. Après avoir rendu néanmoins aux premiers ce qui leur est légitimement dû je ne ferai pas difficulté d'ajouter, que les deux ouvrages de notre langue dont je vie de parler, ont non seulement les graces Grecques, qui regnent dans toute leur contexture, mais de plus une gentillesse & une pointe d'esprit, qui leur donne un avantage non pareil, sur tout dans ces entretiens miraculeux des histoires particulieres qu'on y voit. Enfin je suis persuadé, que ni les anciens Grecs ou Latins, ni les modernes Italiens Anglois, ou François, n'ont rien produit de ce particulier caractère, qui leur puisse être raisonnablement comparé. Mon intention n'est pas de préjudicier par là ou à la charmante Astrée d'Urfé; ou aux trois belles Arcades de Sennazare, de Sidney, & de Lope; ou à la célèbre Cassandre, si heureuse au choix de sa scène, & si remplie de beaux événements. n'ont plus qu'à quelques autres pièces de même nature, & qui sont aussi de très haut prix. Une chose ne perd rien de sa grandeur, pour en avoir quelqu'une au dessus de soi.

*Laberius. Non est pusillum si quid maximo est minus.*

Il n'y a point de *bien* qui n'ait son *mieux*, & quelque chose encore au delà ou de *superlatif*. La signification néanmoins de ce dernier terme, toute exquisite qu'elle est, n'ôte rien à celle des deux autres.



D E

LA SCIENCE QUI EST  
EN DIEU.

LETTRE XCIX.

MONSIEUR,

**B**ien que quelques-uns aient défini la Philosophie une science qui apprend à connoître Dieu, je tombe pourtant d'accord avec vous, que la gloire d'un Chrétien ne consiste pas tant à être bien fondé en raison, qu'à se tenir ferme & bien confirmé dans la Foi. *Memento Christiane, quod non voceris rationalis, sed fidelis*, dit pour cela Saint Augustin. Mais encore ne faut-il pas traiter si injurieu-

E v

sement cette même raison que d'autres ont fait, par un zèle peut-être inconsidéré; puisque la tenant de Dieu aussi bien que la vraie Religion, nous sommes obligés de les respecter tous deux comme filles du Ciel.

*l. de falsa  
Religione  
c. 1.*

C'est ce qui fait prononcer à Lactance Firmien cette belle sentence, que le sommaire de toute nôtre intelligence doit aboutir à ce point, de ne penser jamais, que la Religion soit contraire à la sagesse ou à la raison, ni qu'il y ait de véritable sagesse sans la Religion; *ut neque religio ulla sine sapientia suscipienda sit, neque ulla sine religione probanda sapientia.* Tant y a, que nôtre Philosophe n'a pas été tel, qu'on vous l'a dit dans cette conférence, dont vous voulés être informé, n'ayant pas si peu respecté les autels, qu'on lui puisse absolument imputer à crime tous les propos, qu'il tint avec une liberté, qui accompagne souvent ceux de sa profession. En effet, outre qu'il est reconnu pour ne manquer pas de zèle dans une véritable dévotion, l'on peut soutenir en sa faveur, que comme tout mensonge proferé ne rend pas un homme menteur, quand il croit dire la vérité, toute hérésie non plus ne fait pas hérétiques ceux, qui semblent y adhérer lors qu'ils pensent suivre de bons sentimens, n'y ayant que l'opiniâtreté contre



les vérités Catholiques, qui les puisse convaincre d'être tels. Je laisse donc à Messieurs de Sorbonne l'examen des pensées, dont il s'expliqua, pour en retrancher ce qu'ils jugeront de quelque préjudice à la Foi, & dans le seul dessein de contenter vôtre curiosité, je ferai cet effort sur ma mauvaise mémoire, de vous rapporter sommairement, mais avec le plus de fidélité, qu'il me sera possible, ce que j'en ai pu retenir.

Le thème sur lequel ses antagonistes & lui s'exercèrent le plus, fut celui de la science ou connoissance que Dieu a des choses; quoique tous s'accordassent en ce point qu'elle devoit être infinie, comme le sont tous les attributs de la divinité. Dieu voit tout, Dieu est tout esprit & tout Oreille, dit même la Poësie Payenne.

Οὐλος γὰρ ὄρα, οὐλω δὲ νοεῖ, οὐλος δὲ τ' ἰκούει.

*Totus namque videt, totus mens, totus & audit.*

Pausanias assure, que les Grecs ne donnèrent trois yeux à une statue de Jupiter que pour marquer sa connoissance de tout ce qui se passe dans son Roiaume & dans celui de ses deux freres, c'est à dire au Ciel, sur Terre, & aux Enfers; ce qui peut encore être rapporté

aux trois tems différens, le passé, le présent, & le futur, qui lui sont également connus. Et c'est pour cela que Mercure Trismegiste a nommé Dieu un cercle intelligible, ou une sphere d'intelligence, dont le centre étoit par tout, & la circonference en nul endroit, d'autant qu'elle n'a point de limites. Mais parce que la puissance de ce même Dieu, toute étendue qu'elle est, n'empêche pas que l'Ecole n'avouë qu'il y a des choses, qu'il ne peut pas faire, comme par exemple du passé le futur, *siquidem potentia ad præteritum etiam Deo denegatur*: nôtre Philosophe soutint, qu'on pouvoit maintenir sans impieté, qu'il se trouvoit de même beaucoup de choses, qui n'étoient point soumises à la connoissance de Dieu; telles que sont les actions, qui peuvent être ou n'être pas, comme dépendantes de nôtre Franc-Arbitre; l'Eglise ayant déterminé au Concile de Constance; qu'il y a des choses contingentes, & tellement libres, qu'elles peuvent aussitôt arriver, que ne pas arriver.

Car puisqu'on reconnoit, que ce n'est pas un défaut de puissance en Dieu de ne pouvoir empêcher que le passé n'ait été, toute l'impuissance se trouvant au sujet, qui enveloppe une repugnance de contradiction, pour user de termes classiques; l'on doit dire de même

que ce n'est pas une ignorance en Dieu de ne pas connoître les choses contingentes & dépendantes de nôtre volonté indéterminée; d'autant que le défaut dépend de leur nature, qui résiste à cette connoissance par une invincible contradiction, *ut se habet res ad esse, ita se habet ad cognosci.*

Les connoissances de Dieu sont toujours vraies, & sa science nécessaire aussi bien qu'éternelle; de sorte, que si Dieu savoit, que je dûsse faire une chose, qui dépend absolument de ma volonté, il s'ensuivroit qu'avant que de m'y déterminer il seroit tellement nécessaire, que je la fisse, qu'il ne me seroit pas possible d'en user autrement. Or cela ruine de sorte nôtre Franc-Arbitre, qui consiste à pouvoir faire, ou ne pas faire, agir, ou ne pas agir; qu'on peut dire, qu'avec sa perte il n'y auroit plus en nous ni bonté ni malice morale, ni vice ni vertu, qu'on nous pût imputer, *nemo peccat in eo quod vitare non potest*, dit fort bien Saint Augustin. Ajoûtés à cela, <sup>l. de lib. arb.</sup> que contre toutes les regles du bon raisonnement, deux propositions contraires seroient vraies en même tems, l'une assurant la nécessité de nôtre operation future, & l'autre soutenant la franchise de nôtre volonté pour ne s'y pas porter si bon ne lui semble.

Il est certain, & cela fut sans contestation, que tous les Attributs de Dieu, comme le sont ceux de la science, de la volonté, & de la puissance, sont des choses si parfaitement unies en lui à cause de sa simplicité, qu'on peut dire, qu'ils sont sa divinité même; n'y ayant que la foiblesse de nôtre esprit, qui nous oblige à les concevoir diversément, par une distinction nommée virtuelle, c'est à dire, qui les fait différer en vertu seulement. Mais il faut aussi demeurer d'accord, que la puissance du même Dieu s'étendrait bien plus loin, si elle n'étoit limitée par sa volonté, qu'il pourroit donner l'être à beaucoup plus de choses, qu'il n'en veut produire; que les Mondes seroient aussi infinis, que Metrodore les concevoit, s'il ne les eût voulu reduire à l'unité; & par consequent, qu'il peut en de certains cas ce qu'il ne veut pas. L'on doit dire le même au sujet de la science, qu'elle n'est bornée, que par sa seule volonté, qui a été de tout tems de créer un animal libre dans ses actions, & jouissant d'un Franc-Arbitre, afin que par là usant de mouvemens propres, & aiant part à l'honneur d'une sainte vie, il pût espérer la certitude où les autres créatures ne peuvent arriver.

Or sicette exception mise à la science Di-

vine, des actions humaines, qu'on nomme contingentes, parce qu'elles peuvent être ou n'être pas, ne marque nul défaut en elle, qui ne laisse pas d'être infinie, puisque'elle embrasse tout ce qui peut être connu, & la repugnance de la part du sujet, qui ne peut recevoir cette contraction, que nous avons déjà dite d'être nécessaire & de ne l'être pas au même tems: Il s'ensuit, qu'il n'y sauroit avoir d'impiété à soutenir, que Dieu ne fait pas déterminément quelles seront les actions d'un homme considéré comme agent libre; non plus qu'à dire, que le même Dieu ne peut pas les choses qui sont contre toute raison, & contre sa nature, comme de pecher, de s'anéantir, ou de se détruire soi même, parce qu'en l'un & en l'autre cas, il voudroit & ne voudroit pas, il seroit Dieu, & ne le seroit pas? ce qui implique, enveloppe, ou enferme une contradiction, qu'on ne sauroit prononcer sans blasphème.

C'est assez faire pour rendre sur ce sujet à Dieu ce qui lui est dû, d'assurer, qu'il fait tout ce qu'il veut savoir, & qu'il comprend tout ce qui peut être scû. Que si la préscience ne s'étend pas jusques sur des effets dépendans de nôtre volonté, parce qu'ils sont incertains, & peuvent aussitôt ne point arriver,

qu'autrement; l'on ne peut pas imputer cela à un manquement de lumière, ou de capacité dans l'esprit Divin, mais seulement au défaut de ce qui est alors exposé à sa prévoiance. En effet il n'y a point d'impuissance à ne pouvoir pas ce qui est impossible. — Ce que Dieu ne voit point, n'est indubitablement pas en état d'être vu. Et les objets dont nous parlons qu'il n'envisage pas comme certains, parce qu'il les a rendus muables ou contingens, & par conséquent non-nécessaires; ne prouvent autre chose sinon, qu'ils ne sont pas capables d'être représentés nécessairement, ce qui est cause, qu'il ne les regarde que comme contingens, c'est à dire indifférens aux deux parties de la contradiction, à l'oui, & au non, à l'être, & au non être.

*Pompona-  
cius l. 1. de  
fateo. lib.  
arbit. &  
predest.  
c. 15.*

On voulut paier nôtre Philosophe des deux sortes de connoissance que les Théologiens ont acoûtumé d'attribuer sur cela à la Divinité, celle de *vision ou de vuë*, & celle de *simple intelligence*: en lui représentant ce que Saint Thomas a dit dans la question quatorzième de la première partie de sa Somme. Nous lui proposâmes de même la distinction des deux nécessités, dont l'une est absolue & se dit dans l'Ecole *consequentis*; l'autre hypothétique ou conditionnelle, qui s'appelle *consequentia*.

*consequentia.* Et il ne tint pas à lui paraphraser les termes de Saint Augustin, que nous ne le missions à la raison: *futura non ideo sunt, quia à Deo præsciuntur; sed idcirco præsciuntur, quia futura sunt;* tâchant par là de lui faire reconnoître en Dieu une science certaine des choses qui dépendent de nôtre volonté, sans préjudicier au Franc-Arbitre. Quelle apparence, lui remontra quelqu'un, d'attribuer moins de connoissance à Dieu, que Virgile n'en donne à son Protée? quand il assure de lui,

*l. 3. de lib. arb. c. 4. Origenes super Ep. Pauli ad Rom.*

*novit namque omnia Vates* 4. Georg.

*Quæ sunt, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.*

Le Cygne & le Corbeau furent consacrés à Phoëbus par les Payens, pour dire qu'il savoit tout ce que les jours & les nuits peuvent produire; outre que le Trépied servant à ses Oracles montrait, qu'ils s'étendoient sur les trois tems, le présent, le futur, & le passé, *ipsa tripes trini cursus præsagia pollicetur, hoc est, Extantis, Instantis, & Rapti,* selon les termes de Martianus Capella dans son neuvième & dernier livre, qui est celui de la Musique. Mais il se tint inébranlablement ferme dans sa doctrine Péripatétiquè, que les propositions *de futuro in materia contingenti,* ne pouvoient être dé-

terminément vraies, d'autant, qu'il faut nécessairement qu'une chose pour être contingente soit de telle nature, qu'elle puisse être ou n'être pas. Il protesta, qu'il lui étoit impossible de comprendre, ce que c'étoit qu'une certitude contingente; & nomma un franc galimathias de dire, qu'une chose soit infail-  
 L. c. 7. & libe, mais non pas nécessaire, ajoutant ce  
 L. 4. c. 3. mot de Pomponace au sujet des nécessités  
*consequentie, non consequentis*, dont il se raille,  
*hoc utinam tam bene intelligeretur, quam bene involvitur, videnturque potius esse illusiones istæ quam responsiones.* Et ailleurs: *potius sunt verba, & fursura, quam res, & vera farina.* La comparaison de ceux, qui prédisent le malheur d'un homme courant vers le précipice, sans y rien contribuer, le fit plutôt rire, que rendre; parce que leur prédiction au lieu d'être absolue contient cette tacite condition, au cas que cet homme ne s'arrête ou ne se détourne point du précipice, ce qui empêcheroit sans doute, qu'il n'y tombât. Ainsi le plus que cette similitude attribuée à Dieu, c'est une prénotion ou préséience hypothétique des actions humaines, que personne ne lui dispute, mais non pas une déterminée connoissance, puisque nôtre volonté étant libre, peut changer à tout moment.



C'est ce qui rend nôtre mauvais Demon si porté à nous tenter & à nous séduire; à quoi vraisemblablement il ne s'attacheroit jamais, s'il ne nous connoissoit pas capables d'agir librement, & si nôtre damnation ou nôtre salut étoient déterminés absolument par les notions, qui sont en Dieu, vû, qu'il ne pourroit pas douter, qu'en ce cas là toutes ses peines seroient inutiles. Mais ne peut-on pas même dire, que toutes les exhortations, que Dieu nous fait pour suivre le bien, & toutes ses menaces pour nous détourner du vice, sembleroient des choses ridicules, ce qui ne peut être imaginé sans crime, si au même tems, qu'il nous les fait, il sçavoit avec certitude, que ce doit être en vain, & que nous exécuterons infailliblement le contraire de ce qu'il nous conseille.

Quant aux passages de l'Ecriture Sainte, qui semblent ajuger à Dieu une connoissance certaine des choses futures, quoique dépendantes de notre franche volonté; il s'en démêla, en soutenant, qu'ils étoient pleins de figures, & de façons de parler accommodées à nôtre capacité. Ainsi quand Dieu fit sçavoir en paroles expressees à Ezechie qu'il mourroit, ce qui n'arriva pas; Saint Thomas dit, qu'elles se doivent interpréter du cours

ordinaire de la nature, selon lequel ce Roi devoit mourir, de sorte, que ce qui semble dit là déterminément, ne l'est que conditionnellement; non plus que quand Jonas assura les Ninivites, qu'ils n'avoient plus que quarante jours, après lesquels leur ville seroit détruite. Car quoi que la menace fût absolue dans ses termes, il y avoit une condition sous-entendue, s'ils ne faisoient la pénitence, qui dépendoit d'eux, & qui les préserva de cette calamité. Les lieux du nouveau Testament qu'on peut rapporter sur le même sujet, le doivent expliquer de même. Et l'on ne sauroit, ajoûtoit-il, concevoir la faute de Saint Pierre s'il ne lui étoit pas possible de ne point renier son Maître, lors qu'il lui dit, que dans le jour il commettrait cette infidélité jusqu'à trois fois; où il faut sous-entendre, s'il demeurait dans la foiblesse d'ame où il étoit, & que Dieu comme scrutateur des cœurs y observoit alors. Car présupposant que Saint Pierre n'eût pas commis ce crime, puisque selon l'axiome Philosophique *possibili in actu posito nullum sequitur incommodum*, qui ne voit point, que le défaut de succès dans cette prédiction pouvoit recevoir la même interprétation, qu'on donne aux textes précédens du vieil Testament? C'est la même

chose de la promesse simple du Paradis au bon Larron, qui contenoit cette hypothese sousentenduë, en perseverant dans la reconnaissance de son Créateur, & dans l'heureuse disposition d'esprit où il étoit; pour ne rien dire de ce que pouvoit contribuer sur ce dernier exemple une grace extraordinaire.

A toutes les raisons du paganisme, en faveur du Destin, il repliqua, qu'Aristote n'en avoit reconnu la nécessité qu'à l'égard des choses universelles, & non pas des singulieres, qui dépendent d'un principe libre, tel qu'est nôtre volonté. Mais qu'à prendre avec Boëce & Saint Augustin, ce *Fatum*, ou cette *Destinée*, pour la volonté de Dieu, qu'il a eue de toute éternité, il s'en falloit tant, qu'elle lui rendit toutes choses connues également, que si cela étoit, le même Destin, qui est Dieu, seroit contraire à lui même, & la volonté diverse, puisque de tout tems sa resolution a été, comme nous l'avons déjà exposé, de créer un animal libre dans ses operations, & possédant un franc-arbitre qu'il a toujours conservé, quoiqu'alteré par le péché du premier des hommes.

Après tout il maintint, qu'encore qu'il y eût quelques difficultés dans son opinion, dont ni lui ni autre ne se pûssent pas bien dé-

méler, il lui restoit cette satisfaction, & même cet avantage, de suivre l'avis de nos plus grands Théologiens, qui sont contraints d'avouër, qu'en toutes choses il faut toujours se ranger aux pensées les plus séantes à la grandeur de nôtre Créateur: Et que puisque son sentiment n'ôtoit rien à la science de Dieu, de tout ce qui pouvoit être sçû par les loix, qu'il s'est prescrit à lui même; mettant au contraire un parfait & raisonnable accord entre sa puissance, son savoir & sa volonté; il ne croioit pas, que rien pût l'obliger à s'en départir. Surquoi tout le monde lui avoia, qu'il valoit mieux, souvent confesser ingénuement son ignorance, sur tout en de semblables sujets, que de se laisser emporter par la difficulté de quelques argumens à une créance peu honorable à la Majesté Divine. Nous devons alors imiter ceux d'Elide & les Athéniens qui sacrifioient au Dieu Inconnu, c'est à dire, si je ne me trompe, au vrai Dieu, que personne ne sauroit ni compeudre, ni connoître; en soumettant humblement nôtre esprit, & tous ses raisonnemens, à celui, qui a cela de commun avec le Soleil, qu'outre qu'il ne se découvre que par sa propre lumiere, & par la clarté, qu'il nous communique; il nous ébloüit, & nous aveugle, si

*Pauf. l. 5.*

nous pensons le contempler trop fixement, & avec témérité.

Sans mentir, il y a mille fois plus de distance entre Dieu & l'entendement humain, qu'il ne s'en trouve entre cet Astre du jour & le Hibou, à la vue duquel Aristote, l'un des plus clairvoians des hommes, a si souvent comparé toutes nos connoissances. Ce fut pourquoy cet ancien, qu'on nommoit il me semble Simonide, & qu'on voulut engager au discours de la nature Divine, demanda toujours de nouveaux delais sans s'y pouvoir jamais résoudre. Mais pour peu, qu'il nous laisse voir son image, comme un Parelie dans la nuë, & quelque petite idée, qu'il donne de lui même à nôtre esprit, nous ne saurions ni trop les respecter, ni trop les estimer. Clement Alexandrin fait là dessus une hypothese au quatrième livre de ses Tapisseries, dont je suis bien aise de vous faire souvenir. Il suppose que si l'on donnoit au choix de quelqu'un de posseder la connoissance de Dieu, ou la béatitude éternelle, comme des biens différens; il seroit obligé d'élire la première, comme de beaucoup préférable à l'autre. Sans contester là dessus, puisque ce sont deux choses inséparables, ajoûtons seulement, que quelques-uns n'ont pas lais-

sr. de la  
superf.

se de croire, qu'il vaudroit mieux être privé tout à fait de cette connoissance, que de l'avoir fautive & injurieuse à la Divinité. Plutarque tâche de rendre probable ce sentiment par cette comparaison, qui ne le justifie pourtant pas tout à fait dans la vraie Religion. Tyresias, dit-il, étoit véritablement bien malheureux, de ne voir ni ses amis, ni ses enfans, à cause de son aveuglement. Mais il faut avoïer, qu'Athamas & Agavé étoient bien plus misérables, de prendre les leurs pour des Tigres & des Lions, & Hercules encore de déchirer les siens, que son imagination blessée lui représentoit pour ses ennemis. Sa reduction est, qu'il voudroit mieux ne reconnoitre point de Dieux du tout, comme l'on parloit de son tems, que de les outrager par des pensées indignes d'eux, ou de se les figurer d'une nature maligne, & qui se plait à nous affliger, selon la fausse persuasion des superstitieux. Cela se rapporte fort à la sentence d'un Philosophe libertin, mais judicieux en ce point, *impius non qui tollit multitudinis Deos, sed qui Diis opiniones multitudinis applicat.* Le plus sûr parti que la créature puisse prendre pour ne tomber dans aucun de ces inconveniens, c'est de parler de son Créateur comme les Peres de l'Eglise ont

Diog.  
Laert. in  
Epic.

toûjours fait du vrai Dieu. Ils ont dit, qu'il se trouvoit dans toutes choses sans inclusion, & au dehors de toutes sans exclusion: Qu'il étoit plus haut que le Ciel, plus profond que l'Enfer, plus étendu, que la Terre, & plus diffus que la Mer: Bref, qu'il est par tout, & qu'il n'est en pas un endroit, *omnia in omnibus* selon Saint Paul, parce qu'il ne peut être éloigné ou absent d'aucune place, ni compris ou contenu en aucun lieu. Comme tous les nombres se trouvent dans l'unité, & toutes les lignes dans le centre; toutes choses sont en Dieu, & il n'y en a pas une, où il ne se rencontre; ce qui va contre le sens d'Empedocle, qui crût, devenir Dieu, si l'on ne le trouvoit nulle part.

*Quo fugis Encelade? quascunque appuleris  
oras,*

*Sub Iove semper eris.*

Le lieu pourtant quelque spacieux que nôtre imagination le puisse faire, n'égalera jamais son Immensité; non plus que le tems son Eternité; l'esprit sa Sagesse; la vertu sa Bonté; ni l'ouvrage sa Puissance; pour parler encore comme fait un de nos Docteurs.

Quelqu'un de la compagnie lui ajoûta encore par forme d'avis & de conclusion, qu'il étoit vrai, que comme le concours de Dieu

*D. Th. 1.* aux causes secondes ne détruit pas leur nature, & n'empêche pas, que les effets ne soient naturels lors qu'ils ont des causes naturelles: *P. 4<sup>o</sup> 63.* la vue & la connoissance de Dieu n'étoit pas *art. 1.* non plus la liberté aux actions de nôtre volonté, ni la contingence aux contingentes: parce que, soit dans son concours, soit dans sa préscience, il n'altère point les causes secondes, *sed eo modo & prœvidet, & concurrat, quo agunt.* Qu'il falloit pourtant prendre garde soigneusement, de ne tomber pas dans le reproche, qu'on a fait à Cicéron, d'avoir mieux aimé blesser la Providence de Dieu, que le franc-arbitre des hommes: *& ut homines faceret liberos, fecisse sacrilegos,* comme en parle Saint Augustin. Car puisque toute l'Eglise a toujours tenu, qu'on ne pouvoit nier sans une espece d'impiété, que la préscience de Dieu ne s'étendit sur toutes les choses futures, qui lui sont présentes de toute éternité; il n'étoit pas permis de douter, qu'il ne prévît les nécessaires comme nécessaires, & les contingentes comme contingentes, quelque repugnance d'ame qu'on pût sentir là dessus. Sans mentir, il peut y avoir bien de la témérité à combattre un sentiment si universel, & le plus sûr est d'humilier son esprit en ce point, & de l'arrêter sur la déter-

*l. 5. de civ. Dei c. 9.*



mination de Justin, grand Martyr & grand Philolophe, qui porte, que cette préscience divine n'est pas la cause des choses futures, mais que ce sont elles, qui font la préscience en Dieu, sans préjudicier à nôtre liberté. qu 58. ad orth.

C'est tout ce que vous saurés d'une conférence qui eût au moins cela de bon, que dans des sentimens différens l'on n'ouït jamais une parole contraire à la civilité, ni qui peut offenser personne. Vous jugés assez par là, que cet homme vain & importun tout ensemble, que vous connoissés si bien, ne s'y trouva pas, qui s'attribuë sottement ce que Cicéron donne à Carneade, de n'avoir jamais disputé de rien sans obtenir la victoire, *nullam unquam rem defendisse quam non probavit, nullam oppugnasse quam non evertit.* En vérité, outre le défaut de charité, il y a bien de la foiblesse à ne pouvoir souffrir la moindre contradiction, ni le moindre mot, qui choque, qu'on ne s'irrite au dernier point :

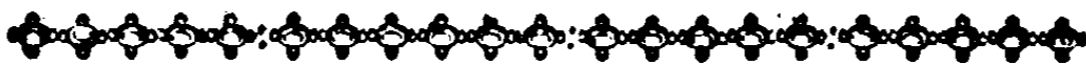
— *Turgescit vitrea bilis,*

*Perfuit 3.*

*Finditur, Arcadiæ pecuaria rudere dicas.*  
Et il me semble que c'est une grande honte aux personnes de nôtre profession, que les hommes d'épée se battent presque toujours en se gardant beaucoup de respect les uns aux autres; qu'ils s'ôtent la vie en gens d'hon-

*Plur. in  
Dione.*

neur, sans se dire le moindre outrage; & que les hommes de lettres, souvent même ceux, qui se piquent le plus d'être Philosophes, ne contestent jamais sans s'injurier. Bon Dieu, qu'il est peu de savans & sages tout ensemble! Et que Platon eût grande raison de récrire à Dion, que l'opiniâtreté fâcheuse étant haïe d'un chacun, devoit faire sa demeure dans la solitude; *ἡ ἀνθάδεια ἐρημία σύννομος ἐστὶν pervicacia solitudinis est contubernalis.*



DE

LA VAINÉ PRESOMPTION.

L E T T R E C.

*MONSIEUR,*

**U**n ancien disoit, qu'il étoit fort difficile, qu'on s'abstint d'écrire de son tems quelque satire, vû ce qui s'y passoit tous les jours, & il semble qu'on pourroit soutenir de mê-

me, qu'il est comme impossible à ceux, qui voient toutes les sottises vanités du grand monde, d'être assez retenus, pour n'user contre elles d'aucune invective. Mais je ne suis pas de cet avis, & je pense que hors ceux, qui montent expressément en chaire pour declamer sur ce sujet, *Et ut medicinam moribus faciant*, comme parle Tertullien, les autres peuvent bien, sans approuver en cela ce qui ne leur plaît pas, vivre à leur mode, & laisser faire les autres comme ils l'entendent: puisqu'ils n'ont point de juridiction sur eux. Outre qu'il y a beaucoup de témérité pour un particulier, de vouloir reformer le monde, il lui est si aisé de se taire, & de porter le doigt sur cette partie où toutes les statues d'Harpocrate mettoient le sien, qu'en vérité c'est presque toujours par impuissance d'esprit, qu'on se dispense d'en user autrement. Le silence fournit tant d'agréables entretiens à ceux, qui en savent bien user, qu'il n'y a guères que les inconfidérés, qui le rompent pour dire des vérités importunes, outre qu'elles sont presque toujours inutiles. L'Ecclesiastique dit fort bien, qu'ils ont le cœur semblable à un vaisseau percé, qui ne peut retenir aucune liqueur; *cor fatui quasi vas confra-*  
*ctum;* & en effet le mot du Spartiate Demara-  
c. 21.  
Plutar. ii.  
apoph.

tus se vérifie tous les jours, qu'un fou ne sauroit s'empêcher de parler: Vous ne prendrés donc pas, s'il vous plait, pour une demangeaison d'écrire, ni pour un dessein formé de censurer personne, ce que vous aurés ici de moi contre l'impertinente présomption d'une infinité de gens, qui s'en font accroire au delà de toutes les bornes de la raison. Mais encore est-il juste & à propos de nous confirmer vous & moi dans les bonnes maximes de la Morale à cet égard, & de nous en rafraichir la mémoire d'autant plus soigneusement, qu'étant dans un poste, d'où l'on voit triompher la vanité avec tant d'éclat & de succès, il seroit à craindre, qu'à faute de ce remede, le mauvais exemple ne nous fût à la fin contagieux.

Encore que j'aie grande aversion de ceux, que les Italiens nomment *parabolani*, & *milantatori*, tels que leurs théâtres nous représentent les Néapolitains, par un rapport merveilleux au proverbe ancien de l'arrogance de Capouë, *Campana superbia*: Je ne suis pas néanmoins de l'opinion de ces austeres, qui condannent toute sorte de soin, qu'on peut prendre de sa réputation, comme la chose du monde la plus ridicule, & la plus frivole.

*l. 3. desin.* Chryssippe & Diogene protestent dans Ciceron, qu'ils ne voudroient pas remuer le bout

du doigt pour une chose si vaine, & l'homme tombe quelquefois dans une telle abjection d'esprit, qu'il fuit tout ce qui a quelque éclat, ne cherche que les ténèbres, & voudroit bien, que personne ne sçût, qu'il est au monde,

*Si liceat, nulli cognitus esse velim.* Ovid. el.

Quand il seroit vrai, que la bonne renommée n'eût pas toute la réalité, que des personnes nées à la gloire se l'imaginent, pour le moins voions-nous manifestement, que les conséquences d'une mauvaise réputation sont telles; qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie civile, ni même au repos Philosophique.

*Turpis enim fama, & contemptus & acris* Lucr. l. 2.  
*egeſtas,*

*Semota ab dulci vita ſtabiliſque videntur,*

*Et quaſi jam Leti portas cunctarier ante.*

En vérité il peut y avoir de l'excès au deſir de ſe faire eſtimer, ſ'il nous jette dans des inquietudes trop pénibles. Le Sage ſe doit contenter d'un état tranquille quelque bas qu'il ſoit, ſ'il y trouve mieux ſon compte, que dans l'exaltation. *Quidni contentus ſit eo uſque creviſſe,* dit fort bien Seneque tout Courtiſan qu'il étoit, *quo manum Fortuna non ep. iii. porrigit?* Il ſeroit bien fâché d'acquérir du nom au prix des travaux, que beaucoup de

personnes s'imposent pour l'avoir; & il renoncera toujours à toute la gloire, que peut produire la plus haute faveur, *si necesse sit superbis assidere liminibus, ac supercilium grave, & contumeliosam etiam humanitatem pati,* pour user encore des propres termes de Senèque. Mais tout exempt d'ambition, qu'est l'homme sage, il ne méprisera jamais une honnête réputation, & bien loin de négliger ce qui la lui peut conserver, il perdra la vie comme l'Hermine, plutôt que de se diffamer, & que d'intéresser notablement son honneur.

Cela présupposé de la sorte, & que le mépris de ce même honneur cause souvent celui des vertus, parce qu'il est presque toujours leur récompense, & que ce sont elles, qui composent cette voie lactée toute brillante de leur éclat, & par laquelle les plus grands héros sont enfin parvenus à l'immortalité: faisons maintenant quelques réflexions sur ce vice orgueilleux, qui détrôna les premiers Monarques du Capitole, & que les Romains ne purent souffrir même en la personne de leurs Rois, *superbiam Romani ne in Rege quidem ferre potuerunt,* dit le plus éloquent d'entre eux.

Ma première pensée me porte à remarquer,  
qu'il

qu'il n'y a point ordinairement de gens plus indignes d'être estimés & honorés, que ces présomptueux, qui affectent insolemment une gloire, qu'ils avoueroient eux mêmes ne pas mériter, s'il leur restoit quelque sorte de pudeur. Mais comme un vaisseau plein de vent ne peut recevoir les bonnes liqueurs, leur esprit rempli de vanité ne souffre aucune teinture de Morale, & la modération qu'elle enseigne avec la connoissance de soimême, est la chose du monde, qu'ils abhorrent le plus. L'homme vertueux représente excellemment le revers de cette médaille, il diminue toujours plutôt, qu'il n'augmente ce qui peut être dit en sa recommandation, *ὁ γὰρ ἐπιεικὴς ἐλαττωτικὸς ἐστίν*, comme en parle Aristote. Et parce qu'il tient pour une maxime assurée, que faire de bonnes actions pour en recueillir de la gloire, c'est être plutôt ambitieux que vertueux, *qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat sed gloriæ*, il est si éloigné d'agir par un motif de vanité, qu'il rejette ou met au rabais toutes les louanges, que lui peut attirer son mérite. A la façon de cet oiseau Merops inconnu en France, qui est vraisemblablement l'Apiaster des Latins, & qu'Élien assure ne voler vers le Ciel, *l. 1. c. 46.* qu'au rebours de tous les autres oiseaux,

ayant la tête baissée vers la terre; si celui, qui possède une solide vertu, s'éleve fort haut par son moien, l'humilité dont il abonde, lui fait tenir la tête courbée, quoiqu'il ne voie presque rien ici bas, qu'il n'ait droit de mépriser comme étant au dessous de lui. Mais ne prenez pas la grande modestie pour une humilité d'abjection & de foiblesse, telle qu'est celle du Roseau: C'est une humilité de connoissance, de poids, & de force, semblable à celle des Palmes recourbées par la valeur & la pesanteur de leurs fruits. En effet la sagesse, qui sert de couronne à toutes les vertus morales, chérit si uniquement l'humilité, que sa pente naturelle est vers les lieux bas; d'où vient la belle pensée des Arabes, que je vois traduite en ces termes, *Sapientia se habet ad superbos, ut aqua ad altiora loca.* Cela veut dire qu'il n'est point plus contre nature de voir remonter les eaux, ce qu'elles ne font jamais, que par une grande contrainte; qu'il est merveilleux & presque impossible, qu'une véritable sagesse accompagne les hommes superbes & fierement orgueilleux. Mais ceux, qui la possèdent, ne perdent rien pour cela de ce qui leur est dû, tant s'en faut, ils l'obtiennent plus facilement par leur humilité, & si ils évitent l'envie, qui est presque inseparable des



éloges, qu'on leur donne. C'est ce que Tacite témoigne de son beau pere Agricola, par ces paroles, qui nous expriment l'affiette modérée de son esprit, *ita virtute in agendo, verecundia in predicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat.*

Voulés vous bien reconnoitre l'impertinence de ces ambitieux ridicules, considérés, comme, pour une vie glorieuse, ce leur semble, & purement imaginaire, ils en perdent une essentielle; comme, pour posséder un rang penible, ou une autorité, dont ils abusent & qui les consume, ils abandonnent avec le repos tout ce qu'une vie bien conduite a de plus charmant & de plus solide; enfin comme ils se donnent quelquefois mille maux pour acquérir des titres, qui rendent un jour leur épitaphe un peu plus magnifique. *Laborant*, dit excellemment Seneque, *de brev. in titulum sepulcri, & ut unus ab illis numere-* vii c. 19  
*tur annus, omnes annos suos conterent.* L'endroit où il parle de la sorte est si exprès contre ce que nous avons tous les jours devant les yeux, & il décrit si bien la miserable conduite de ceux, dont nous parlons, que je ne puis m'empêcher de vous le rapporter, à la charge que je serai dispensé de vous en faire à mon ordinaire une paraphrase Françoisse.

*Omniū quidem occupatorum conditio misera est, eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem occupationibus laborant. Ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulant gradum, ad alienum comedunt appetitum: Amare, & odisse, res omnium liberrimas, jubentur. Hi si velint scire quam brevis ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit. Ce sont les fruits ordinaires d'une ambition déréglée.*

*de merc.  
cond.*

Cependant la plûpart du monde est trompé par l'éclat d'un grandeur imaginaire, & par les apparences trompeuses d'une félicité, dont ces personnes ne jouiront jamais. Ce sont des temples d' Egypte fort magnifiques & bien travaillés au dehors, mais remplis au dedans de chats, de serpens, & de crocodiles. Ce sont des monumens ou sepulcres; dont l'ornement & la peinture charme d'abord nôtre vuë, quoique ce ne soit qu'infection au fond, & que leur interieur soit plein de pourriture. Et si nous en croions Lucien, nous les comparerons encore à des livres bien dorés & fort curieusement reliés, à l'ouverture desquels on ne trouve que des Thyestes, des Oedipes, & des Terées, agités par ces furies, que le théâtre de l'ancienne Tragédie nous représentoit. J'appelle ainsi les passions, qui travaillent une ame présomp-

tueuse, d'autant plus à plaindre, qu'elle met son bien dans son propre malheur, sa joie dans ce qui la devoit affliger, & souvent son ambition dans la plus basse infamie. En effet il se trouve de ces Thrasons, dont nous parlons, qui tirent avantage de tout, & qui s'encouragent même par les outrages qu'ils reçoivent, semblables à la toupie des enfans, que l'escourgée relève, & qui s'anime & se redresse par les coups de fouët. Pour le moins qu'ils se souviennent, qu'ils n'ont pas moins d'envieux, que d'admirateurs, *quam Sen. de vi. magnus mirantium, tam magnas invidentium ta beat. populus est;* qu'ils considèrent, que Dieu ne se plaît pas moins à déprimer les choses hautes, qu'à élever les plus basses & les plus humbles, *abaxanse los adarves y alcanse los mularaves;* & qu'ils me permettent que je dise à l'un d'eux, que vous connoissés bien, cote raillerie d'un ancien,

— *puteum puto te quoque Quinti;  
Nam quanto altior es, tam mage despiceris.*





DE  
LA VIE SOLITAIRE.

L E T T R E C I.

MONSIEUR,

Que vous êtes injuste de vouloir obliger  
votre ami à des choses que vous ne sauriez  
raisonnablement desirer de lui! Il vous  
a déjà écrit, qu'après avoir donné à la Cour  
par des respects, qui ne nous sont pas incon-  
nus, tout le tems, que vous l'y avés vû,

Virg. 6.  
Æn.

*Invalidus vires ultra sortemque senectæ;*

il est résolu de prendre pour lui le surplus de  
ce peu de jours, qui lui restent, & de les  
passer, si faire se peut, en lieu, où *nec Pe-  
lopidarum facta neque famam audiat.* Quand  
les raisons seroient moins fortes & moins ac-  
compagnées de justice, encore auriez-vous  
dû en faveur d'une retraite si Philosophique  
complaire à la résolution d'un ami, accom-  
pagner de vœux favorables son dessein, &  
dire au moins à sa décharge,

Cic. ep. 11.  
lib. 15. ad  
Atticum.

eccl. 5.

— *amat bonus otia Daphnis.*

Mais, qu'au lieu de cela, vous le persecutiés

des mêmes instances, dont l'on se serviroit pour enflammer le courage d'un jeune homme, qui commence sa carrière; que vous lui veuilliés faire prendre, tout caduc qu'il est, de jeunes & nouvelles esperances, & que vous osiés dire à une personne de sa sorte, qu'il faut planter pour les Corneilles, ou pour sa posterité,

*In fere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes:* ecl. 9.

c'est ce que je ne me fusse jamais imaginé de vous, & j'ai bien de la peine à reconnoître là dedans toute vôtre équité, & vôtre discrétion ordinaire. Est-il possible, que vous n'aiés point pensée à mieux employer la considération des descendans, qu'au sujet qui se présente, & que vous n'aiés point vû comme il est aisé en raillant de vous repartir tout ce qui se dit du *Nepotisme*, qui est un mot si odieux dans la Morale? En effet il arrive souvent, que les plus grands soins, que nous employons en faveur de ceux, qui viennent après nous, réussissent si mal, qu'ils sont la cause visible & la plus prochaine de leurs débauches, & par elles de toutes leurs infortunes. Pour ce qui touche l'esperoir des graces, que vous voulés, qu'il attende dans une saison si avancée, qu'est la sienne, je vous prie de

me dire, pourquoi vous le destinés au même supplice, que le Poète fait souffrir là bas aux ames condamnées à expier tous les crimes qu'elles ont commis, d'être exposées à des vents, qui les tiennent suspendues en l'air, ce qu'il égale aux peines du feu, & de l'eau, dont autres sont tourmentées?

6. *Æn.*

— *aliae panduntur inanes*

*Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto*

*Infectum eluitur scelus, aut exuritur igne.*

N'est-ce pas la figure de ceux, qui suivent les esperances trompeuses, & qui se repaissent des sottes vanités de la Cour?

Il se plaint de ce que vous lui voulés faire peur ensuite de tout ce qu'on peut attribuer de mauvais à la solitude d'une retraite. Comme si la sienne devoit être des reprovées, & telle qu'on dépeint celle d'un Timon, d'un Ajax, ou de quelqu'autre aussi incapable de méditer que ce dernier. Sachés, que le desert où l'Aigle se plait, ne témoigne pas moins l'excellence de sa nature, que la compagnie dont les Etourneaux ne se peuvent passer est une marque de leur foiblesse. Vous l'avertissés pourtant, qu'une trop sombre & trop profonde quietude, sur tout après l'éclat & le tracas du grand monde, n'est pas moins à craindre, qu'une ombre trop épaisse aux

choses, qui sont accoutumées au grand air,

— *nocent & frugibus umbrae.*

*Virg. eccl.*

Vous lui dites, que comme Julius Firmicus<sup>10.</sup> assure par les regles de l'Astrologie judiciaire, que les Signes, qu'elle appelle solitaires, sont sans efficace, & ne contribuent que fort peu de chose, ou rien du tout, au bien de l'Univers: ceux qui vivent seuls & hors le commerce de compagnies, doivent être réputés aussi inutiles, que ces Astres dans la société des hommes, où ils ne sont plus considérés, que comme des membres séparés, de nul usage, & qui se corrompent d'eux mêmes. Et c'est sur cela, que vous lui faites valoir l'opinion populaire, que ceux, qui se plaisent à planter, prolongent leurs jours dans cet exercice où ils profitent au public; ce qui peut être fondé sur la créance des anciens, que les Dieux se hâtoient d'ôter du monde ceux, qui n'y étoient plus propres à rien. Mais que vous êtes loin de votre compte dans ces ridicules observations, & que vous vous souvenés peu de ce que nous vous avons si souvent soutenu, qu'il n'y a point de personnes, qui profitent plus aux autres, & qui contribuent davantage au bien de la communauté, que ceux, qui prescrivent au reste des hommes ce qu'ils doivent exécuter, & qui méritent par là, d'être respectés d'un

lib. 4. de  
bello civ.

chacun, comme les Précepteurs de tout le genre humain! De même qu'il y a des esprits, qui se trouvent accompagnés par tout, & que l'hermitage même où la plus grande solitude n'exempte pas de distraction; parce que l'inquietude de leurs pensées, & le trouble de leur imagination, ne les abandonnent jamais; Il s'en rencontre d'autres de meilleure trempe, qui sont heureusement des homelies dans les plus grandes assemblées, que la confusion des lieux & des personnes n'empêche pas, d'entrer en retraite, & qui se condamnent librement à un exil volontaire dans leur propre pais, Appien s'étant par conséquent trompé à leur égard, & au sens, que nous l'expliquons, quand il a crû, qu'un Silius étoit le premier, & le seul, qui avoit trouvé pendant les fureurs du Triumvirat le bannissement dans sa patrie. Après tout vous étiez obligé de mieux interpréter l'action, où se veut porter vôtre ami, & de présupposer, qu'il devoit avoir de puissans motifs pour cela, puisqu'il vous avoit déclaré l'extrémité de sa souffrance, & sa dernière résolution, en ces termes que vous rapportés en les condamnant,

Virg. ecl.  
10.

*Certum est in sylvis, inter spelæa ferarum  
Malle pati.*



Pouvés-vous croire, qu'un homme de son génie parle de la sorte, qu'après avoir pelé toutes choses, & mûrement délibéré avant que de se déterminer ?

Je veux en sa faveur vous confier là dessus une pensée, qui me servit d'entretien dans une promenade de la Fere durant cette dernière campagne. J'y considérois les différentes vies, selon les diverses conditions des hommes, & commençant par ceux des champs, je me représentois, comme la conversation des personnes rustiques, qu'on appelloit autrefois Rustres, donnoit bientôt un certain dégout d'eux, non seulement à cause de leur grossier entretien, mais bien plus, parce qu'on y reconnoissoit souvent dans un même sujet cette grossiereté accompagnée de beaucoup de malice. Passant de là aux Gentilshommes de campagne, je faisois reflexion sur cette violence & cette brutalité, dont ils font presque tous profession, jugeant, que ce sont choses, qui ne peuvent plaire qu'à ceux, qui ont l'esprit aussi tyran & aussi dépourvû de connoissance, qu'est ordinairement le leur. Je regardois ensuite comme ces mêmes Gentilshommes ont osé nonobstant cela nommer vilains les Bourgeois ou citadins, aussi bien que les vilageois, & ac-

cusier de vilenie les habitans des villes les plus polies, mettant les uns & les autres dans une même catégorie: Tant chacun prise sa façon de vivre, *adeo unicuique stercus suum bene olet*, & tant nous sommes tous enclins à mépriser celle des autres. D'un autre côté je me mis à rêver sur ce que le séjour des villes a fait nommer aux Grecs *astuce*, aux Latins *urbanité*, & à nous *civilité*, l'entretien plus subtil mais presque toujours intéressé de ceux, qui les habitent, & qui ne visent, qu'à s'ôter le uns aux autres le pain de la main. C'est ce qui nous porte bientôt à les haïr d'une animosité Timonienne, considérant, qu'ils ont converti les meilleures polices, inventées ce semble pour le bien des hommes, à leur destruction & à leur misère; ce que mon esprit se prouvoit à lui même par induction & par une longue énumération de plusieurs exemples. Mais quand je vins à examiner la vie des Courtisans, ou de ceux, qui pensent composer ce qu'on nomme le grand monde, je ne pûs m'empêcher de conclure, que c'étoit celle de toutes, qui étoit la plus capable de jeter un esprit clairvoiant & Philosophique dans une parfaite misanthropie, ou totale aversion du genre humain; parce qu'il n'y voit presque rien, qui ne cho-

que sa raison, & où souvent la folie, l'injustice, ou quelque violente cabale, ne l'emporte sur l'intégrité, sur le bon sens, & sur la plus haute vertu. Souvenés-vous là dessus de ce qu'a écrit Joannes Saresberienfis, Evêque de Chartres, & disciple de Saint Thomas de Cantorbéry, dont il nous a aussi donné la vie, dans son traité, *de nugis curialium*, après avoir perdu une douzaine de ses meilleures années parmi les Courtisans de son tems. Je n'empêche pas pourtant, que vous ne fassiez passer toutes ces choses pour les visions d'un atrabilaire, pourvû que vous m'avouiez, qu'on ne sauroit guères les envisager de l'œil dont vôtre ami peut les avoir regardées aussi bien que moi, sans préférer un désert propre à la contemplation, à tout ce qui fait rechercher aux autres la vie active avec tant d'empressement.

Afin que vous ne pensiez pas, que j'agisse comme partisan de celui, que vous avez rendu vôtre adversaire, ou que je prenne cette occasion de contredire vos sentimens, contre la profession que je fais de n'en épouser aucun déterminément, & sans cette suspension Sceptique, dont je vous ai souvent assuré, que je ne me départois pas volontiers: Je vous avouë, qu'à mettre l'action de nôtre a-

mi commun à la balance, & à la considérer nuëment, elle peut recevoir diverses interprétations, tenant du probleme qu'on envisage différemment, & qui a ses raisons de part & d'autre. Mais pourquoi dans cette indifférence choquer si rudement un homme, dont vous faites cas, outre que vous l'aimés? & pourquoi le contrister par une improbation si rigoureuse & si peu appropriée, soit à son âge, soit à sa condition? Que savés-vous, s'il n'a point besoin du privilège, que le Poëte accorde même à un cheval, qui a bien servi, & dont il recommande qu'on respecte l'arriere-saison?

Verg. 3.  
Georg.

*Hunc quoque ubi aut morbo gravis, aut jam  
segnior annis*

*Deficit, abde domo, nec turpi ignosce se-  
nectæ.*

Tant y a, qu'il a voulu se mettre en liberté, *cervicem jugo tritam subducere, placidiusque mortalitatem exuere*, & jouir enfin de ce repos Philosophique, aussi ennemi de l'action que de la servitude. Ce n'est pas que je ne croie, qu'il pourra trouver dans sa retraite, & parmi sa plus grande quietude, quelque sorte de dégoûts, capables de le mortifier, s'il n'y porte une parfaite & inébranlable tranquillité d'esprit. Mais en ce cas là, qu'éprou-

vera-t-il de contraire à nôtre humanité? Y a-t-il rien de plus conforme à nôtre nature, que d'aimer le changement, & de se plaire à la diversité? Tout ce qui a le plus contenté en une saison, vient à déplaire en une autre, & il n'y a point de transmutation si facile, ni si ordinaire dans la Physique; qu'est celle des contentemens & des déplaisirs dans la Morale. L'on quitte la ville pour les champs, & les champs nous font bientôt regretter la vie politique & la conversation civile.

*Iam neque Hamadryades rursus nec carmina* Virg. ecl.  
*nobis* 10.

*Ipsa placent, ipse rursus concedite sylva.*

En effet tout le monde presque est de l'humeur de Gallus à cet égard, & ce que ne nous fait pas faire la passion d'amour comme à lui, nous l'exécutons par quelque autre espece d'inquietude, qui nous domine. Reconnoissons donc ingenuement nôtre inévitable foiblesse, & soions plus indulgens envers nos amis, si nous voulons, qu'à leur tour ils le soient en nôtre endroit.

Il me prend envie de vous ajouter encore ici un petit corollaire de la façon, que le peut dresser nôtre incomparable Epoque, où elle vous représentera, comme il n'y a rien de si téméraire, que de prendre avec les Dogma-

tiques les vraisemblances pour des vérités. Ces dernières font une composition, dont nous goûtons si peu, quelque desir que nous en ayons, qu'on peut dire des plus passionnés pour elles, tels qu'ont été les Philosophes, qu'ils ressemblent tous au Renard d'Esopé, quand ne pouvant donner jusqu'à la liqueur que la Grue avoit renfermée dans un vase à cou étroit, il se contentoit de le lecher par dehors. Aussi voions nous les plus savans d'entre eux, qui n'ont appelé leurs plus grandes connoissances que des conjectures. Ils ont été si irresolus par tout, qu'ils ont douté si ce qu'on nomme mourir, n'étoit point un commencement de vivre, & que nôtre vie fût nôtre véritable trépas. Selon Democrite il n'y a pas même souvent de certaines marques de nôtre mort ordinaire, témoin celui qu'Asclepiade empêcha d'être porté en terre ou au bucher, lui rétablissant l'usage de la vie. *Vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ satis certas notas esse proposuit, quibus medici credidissent; tant s'en faut, dit là dessus Cornelius Celsus l'Hippocrate Latin, que la Médecine nous donne des signes assurés d'une mort future & inévitable, puisqu'elle n'en a pas de celle, qui est déjà arrivée. Les autres parties de la Philosophie ne sont pas moins conjectu-*

*l. 2. c. 6. de  
re. Medica.*

conjecturales, que la Médecine; bien que leurs professeurs ne les reconnoissent pas telles avec la même ingénuité, qu'ont euë Galien & Hippocrate. Le même Celsus remarque la grandeur du génie de ce dernier dans ses retractations au sujet des sutures de la tête avec des termes si instructifs, que je ne puis m'empêcher de vous les rapporter ici.

*A futuris se deceptum esse, Hippocrates memo- l. 8. c. 4.  
ria prodidit, more scilicet magnorum virorum,  
& fiduciam magnarum rerum habentium. Nam  
levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi de-  
trahunt. Magno ingenio, multa que nihilomi-  
nus habituro, convenit etiam simplex veri er-  
roris confessio.* C'est donc le propre des sa-  
vans d'avouër leur ignorance, qui ne paroît  
nulle part si à découvert que dans la Morale,  
où les Sceptiques emploient principalement  
leur *acatalepsie*, si vous n'aimés mieux, que  
je dise leur incompréhensibilité. Le moien  
d'accorder tant de façons de faire différentes,  
toutes estimées & soutenuës opiniâtement  
par ceux, qui les pratiquent. Je viens d'ap-  
prendre du voiage d'Olearius, qu'en Mosco-  
vie le métier de Bourreau, qui s'achete, sert  
de passage comme fort lucratif à beaucoup  
d'autres où l'on parvient ensuite sans aucune  
note d'infamie. Ceux de ce pais-là qu'il dit

très bons Arithméticiens, ont leur jet, & font tous leurs comptes avec des noiaux de prunes, qu'ils portent dans une petite bourse sur eux pour cela. Et véritablement le mot de calcul, *a calculis*, a son origine de ce que sans plume, ni jettons, on supputoit tout autrefois avec de petites pierres. Comme l'on peut voir dans l'Histoire des Incas, que les Peruvienens, qui excelloient en cet art, usoient aussi de cailloux, ou de grains de Mays, outre qu'ils l'exerçoient miraculeusement en se servant de fils, & de ficelles de diverses couleurs, où les nœuds différens marquoient tantôt la multiplication, tantôt la division de leurs *Quipos*, c'est à dire comptes, avec toutes les fractions dont nôtre Algebre se puisse vanter. Mais je vous veux dire avant que de finir, *Audebert.* cet autre mot de Morale, pris d'un Itineraire, qui rapporte ce que pratiquoient les Guelphes & les Gibelins durant leurs plus grandes animosités, chacun s'opiniâtrant pour sa façon de faire au peril de sa vie. Le Guelphe mettoit à table le couteau, la cuillère, & la fourchette en long au côté droit de l'assiette; le Gibelin ne les plaçoit ni à droite, ni à gauche, mais en travers. Le Guelphe entamoit toujours son pain par le côté; le Gibelin par le dessus, ou par le dessous. Le



Guelphe coupoit l'orange en soleil par sa largeur; le Gibelin en long: Au contraire des pommes & des poires, que le Guelphe coupoit en long; & le Gibelin en travers. Enfin tous ceux, qui étoient de la faction des Guelphes portoient la plume au chapeau ou bonnet du côté droit, & les autres qui suivoyent celle des Gibelins l'étaoient du gauche: Quoique les femmes Guelphes tout au rebours portassent le bouquet ou la guirlande à gauche, & les Gibelines au côté droit. En vérité toutes les nations sont pleines de semblables bizarreries, dont l'inventaire seroit trop long à dresser. Et comme l'on se persecute au fait des coutumes à la Guelphe & à la Gibeline; il n'y a pas moins de contestation au sujet de toutes les sciences. Les Mathématiciens s'entredéchirent, & ceux qui font profession de la Physique ont des principes si différens, comme fondés sur des expériences si contraires, que les plus clairvoians sont contraints d'en rire Sceptiquement. Le plaisir est de voir, que ceux, qui ont le moins pénétré dedans, & qui n'en parlent que sur le rapport d'autrui, sont ordinairement les plus opiniâtres & les plus animés à la dispute; quoiqu'ils combattent comme les Andabates aveuglément, & qu'ils n'agissent que comme ces Crieurs pu-

blics, qui disent toutes les marques des choses perduës, bien qu'ils ne les aient jamais vuës. Aussi peut-on comparer toutes leurs contestations à des vagues, poussées avec impetuosité les unes contre les autres, & dont il ne sort qu'une écume inutile. C'est ici qu'on peut faire valoir l'excellent chapitre *de falso creditis*, & montrer qu'Heraclite a eu raison de nommer l'opinion la plus grande de toutes les maladies, *ἰεραὺ νόσον sacrum morbum*. Il n'y a point de plus dangereuse Epilepsie que celle-là. Mais pour n'être pas plus long, je finirai par deux petites observations qui regardent ce chapitre. La première sera, que contre ce que tant de personnes ont crû, & écrit, que les Pêches étoient une espece de poison en Perse (d'où pourtant elles nous sont venuës), elles s'y mangent ordinairement comme un fruit fort agréable. Le voyage Oriental d'un P. Carme, qui les y a trouvées excellentes, me vient de l'apprendre ainsi. La seconde observation concerne les hommes d'Afrique nommés Pŷlles, dont tant d'Historiens & de Philosophes ont parlé, comme de gens qui seuls pouvoient guérir de la morsure des serpens de cette contrée, où ils sont très dangereux. Effacés cela de vôtre créance, & tenés pour beaucoup de

Diog.  
Laert. iii  
Herac.

l. 2. c. 10.

vraisemblance ce qu'en dit le même Celsus, dont je vous parlois tantôt, qui assure, que <sup>l. 5. c. 27.</sup> tous les hommes sont capables de faire ce <sup>de re med.</sup> que faisoient ces Psylles, pourvû qu'ils l'entreprennent avec la même hardiesse, qu'ils avoient. *Neque Herculis, dit-il, scientiam præcipuam habent hi qui Psylli nominantur, sed audaciam usu ipso confirmatam.* Et un peu après, *Ergo quisquis exemplum Psylli secutus id vulnus exsuxerit, & ipse tutus erit, & tutum hominem præstabit.* Je suis homme de parole, qui ne passerai pas le terme, que je me suis prescrit.



## DU CULTE DIVIN.

### LETTRE CII.

*MONSIEUR,*

**P**ource que nous pouvons reconnoître par les seules forces de la Nature, qu'il y a un Dieu, Saint Thomas a fort bien déterminé que nôtre croiance sur ce point n'est pas un article de la Foi, qui regarde seulement les

choses non apparentes, & jamais les vérités éclatantes, & qui sont, comme celle-ci, notoires à tout le monde. En effet, tous les hommes ont un sentiment naturel de quelque Divinité, & Dion Chrysostome, qui étend cette connoissance jusqu'au reste des Animaux, veut que les Plantes mêmes en soient participantes. C'est sur cela que sont fondés les Vers de Xenophane, rapportés par Clement Alexandrin, qui assurent, que si les Bêtes possedoient l'Art de la Peinture, chacune d'elles représenteroit un Dieu de la forme, qu'elle possède, comme nous lui avons attribué la nôtre. A cause que les Lacedémoniens étoient guerriers, ils donnoient des armes presque à tous leurs Dieux, & Venus avoit chez eux le même habillement de tête, que Pallas. Les Phéniciens, qui s'occupoient au trafic, les peignoient avec des coffres forts, & des tables de compte, comme s'ils se fussent plus à l'exercice de la Banque. Et cette pensée favorable aux Animaux, est encore ce qui a fait soutenir ailleurs à ce même Patriarche d'Alexandrie, que les oiseaux ni les poissons n'étoient point idolâtres, parce qu'ils n'adoroient que la Divinité du Ciel. S'il se trouvoit donc quelqu'un, qui n'en reconnût point du tout, il seroit sans doute, dans un aveu-

*Orat. 12.**L. 5.  
Strom.**Lil. Giral.  
syntag. 1.**Adv. Gen.*

glement, qui passeroit toute sorte de brutalité. Et la reflexion d'Eusebe sur le quatrième chapitre de la Genese se peut faire à ce propos, Enos y étant nommé pour le premier des hommes, qui invoqua le nom du Tout-puissant; parce, dit ce Pere, qu'en Hebreu <sup>*Præp. Ev.*</sup> Enos signifie un véritable homme, & qu'il <sup>*l. 7. c. 8.*</sup> est certain que ceux, qui ne reconnoissent point de Dieu, n'ont rien d'humain, puisqu'ils sont même au dessous de la Bête dans un degré condamné de toute la Nature.

Mais encore que ce sentiment de l'Existence d'un Dieu, procede d'une lumiere, qui éclaire tout le genre humain, & qui est donnée, aussi bien que celle du Soleil, dès l'entrée du monde à tous ceux, que la Nature y produit; ce n'est pas à dire qu'ils le connoissent tous comme il faut. Il n'y a que la vraie Religion qui nous l'enseigne, & qui nous revele ce mystere, nous prescrivant le culte, qui lui est dû. L'esprit des hommes est capable de toute sorte d'extravagance sur ce sujet, s'il ne se soumet à ses ordonnances. Et sans parler des Hérésies, que la Synagogue n'a pû empêcher non plus que l'Eglise, le Paganisme & l'Idolâtrie font voir avec horreur des exemples de cela, qui peuvent convaincre les plus arrogans de la foiblesse de

nôtre entendement, s'il ne fait céder avec humilité, son raisonnement aux loix, qui sont venues du Ciel. Quel misérable aveuglement fut celui des Egyptiens, de faire leurs Dieux Tutelaires des Animaux les plus contemptibles? Et quelle honte aux Grecs d'avoir fait regner jusques sur leur Olympe, & dans leur Empyrée, les plus sales & les plus déordonnées passions de nôtre humanité? Neptune transporté d'un amour incestueux pour Cères, prend la forme d'un cheval & la saillit, parce qu'elle s'étoit cachée sous la figure d'une cavale. Jupiter s'est métamorphosé en toute sorte d'animaux pour contenter ses lubricités, & des appetits même, que la Nature abhorre. Enfin la Théologie des Gentils a été si profane, que de lui attribuer d'avoir engendré un Génie Androgyné. Si le nouveau monde n'a pas été trouvé dans une si grande dépravation, il étoit néanmoins à cet égard dans une pitoiable état. Les moins dévoies y prenoient la créature pour le Créateur, & comme ceux du Perou adoroient le Soleil, les Chincas soutenoient que le culte, qu'ils rendoient à la Mer étoit bien plus juste, puisqu'elle les nourrissoit de ses poissons, & leur donnoit des têtes de Sardines pour fumer leurs terres, au lieu que le

*Pausl. l. 8.*

*Idem l. 7.*

*Hist. des Incas l. 6. p. 17.*

Soleil ne faisoit que les incommoder. C'est, nonobstant la distance du lieu, & du tems, avoir donné dans la pensée de ces Grecs, qui protestoient de tenir pour Dieu tout ce qui les alimentoit, & qui ont couché cet article entre leurs plus notables sentences,

*Τὸ γὰρ τρέφον με, τὰτ' ἐγὼ κρινῶ θεόν.*

*Nam quod alit me, id ego judico Deum.*

Mais comme l'amour du bien a fait des Divinités, la crainte du mal en a établi d'autres. Le Diable sous le nom d'Armanes en Perle, de Maboya aux Isles de l'Amérique, de Manitou en Canada, & sous celui de Camaté vers le Cap Vert, a eu ses sacrificateurs. Et nous apprenons de Polybe, que Dicearchus <sup>L. 17.</sup> Admiral de Philippe dernier Roi de Macedoine, éleva deux Autels, l'un à l'Impiété, & l'autre à l'Injustice; pour ne rien dire de tous les *Vejoves* des Romains. J'ajouterais même, que la calamité fait plus de superstitieux, que le Bonheur de reconnoissans. Tous les misérables recourent aux Autels, quels qu'ils soient, & il semble, disoit un Ancien, qu'on ne soit bien soigneux de servir les Dieux, que quand on les croit couroucs. *Hoc conditio humana vel pessimum habet, quod fortuna quos miseris fecit, & superstitiosos facit. Di-* <sup>Sen. 112.</sup> *ligentius Dii coluntur irati.* Enfin l'on peut <sup>COI.</sup>

conclure de tout ce que nous venons de représenter, que la Nature corrompue déprave nos ames à un tel point, qu'encore que nous recevions assez de lumiere en naissant pour reconnoitre une Divinité, nous ne cheminerons jamais sûrement dans les voies de l'adoration qui lui est due, si elles ne nous sont révélées d'enhaut, & que la vraie Religion ne nous les enseigne.

Il faut avouër pourtant, qu'entre les Payens même l'on en remarque, qui ne se sont pas égarés si lourdement que les autres. Beaucoup de Philosophes ont soutenu, en s'éloignant de l'idolâtrie, qu'on ne pouvoit legitiment attribuer aucune figure à Dieu, puis que toute figure étoit finie, & que Dieu étoit nécessairement infini. Ils ont enseigné de même qu'étant le premier Principe, son Essence ne pouvoit être démontrée, puis que les Principes sont indémonstrables; outre que n'ayant ni genre, ni différence, il se trouvoit hors des termes de toute démonstration. Et c'est pour cela que selon *Orat. 12.* l'observation de Dion Chrysostome, Iphitus, Lycurgus, ni ces premiers Legislaturs des Eliens, ne voulurent jamais eriger de statue à Dieu; parce qu'ils étoient très persuadés, qu'on ne sauroit en nulle façon le bien représenter. Mais pour un très petit nombre de



ees esprits illuminés une infinité d'autres se sont perdus misérablement, & se perdent encore tous les jours par le défaut d'un guide certain. Les uns ont fait autant de Dieux, que la vuë peut avoir d'objets, & vous avés pû remarquer dans la Relation d'Olcarius, que les Tartares Ceremisses adorent jusqu'aujourd'huy tout ce qu'ils se sont représenté la nuit en songe, un cheval, ou une vache; le feu, ou l'eau; trouvant la Divinité par tout. Les autres au contraire, n'ont pû la reconnoître où elle paroît le plus manifestement, ni avouër avec gratitude sa bonté, au milieu de ses plus grands bienfaits. Les Gentils de la Guinée s'ôutoient il n'y a pas longtemps aux Hollandois, qu'ils s'empêcheroient bien de croire, que ceux de leur país tinssent de la main de Dieu, ce qu'ils possédoient de biens. Nous n'avons nôtre or, disoient-ils, qu'en fouillant dans la terre, & en la creusant avec une très grande peine. Nous serions sans poisson si nous ne vaquions à la peche, même au peril de nos vies. Et les fruits, que nous possédons ne nous viennent qu'en cultivant les arbres, & en labourant les champs, ce qui nous est d'un travail infini. Quelle apparence y a t il donc, de vouloir que toutes ces choses qui constituent nos richesses, soient autant de présens,

*Gotar.  
Art. Ind.  
Or. Part.  
s. c. 21.*

que Dieu nous envoie, qui comme tel les doit donner gratuitement. C'est ainsi que le raisonnement humain s'abuse, s'il n'est soutenu d'en haut, & qu'il tombe aisément en délire, si la vraie Religion ne l'en préserve.

En effet, l'on peut dire qu'au sujet, dont nous parlons, il n'y a rien de plus foible, & de plus insolent tout ensemble, que nôtre raison abandonnée à sa propre conduite. Quelque lumière qu'elle ait en soi, le Prince des Ténèbres l'a bien-tôt offusquée, si le flambeau de la Grace cesse de l'éclairer. J'ai lû autrefois avec aversion, & horreur, dans l'Itineraire Hierosolymitain du Prince Polonois Radzivil, qu'un Prêtre natif de Palerme, & Curé de Lombardie, après avoir dit une messe de Saint Esprit dans Tripoly, assura, qu'il avoit eu une révélation de se faire Turc, & prit le Turban sur cette trompeuse & misérable imagination. Combien de faux Messies avant & depuis le véritable! Combien de Paraclets depuis Manes & Montanus, jusqu'à George de Delpht, & à Jacques Naylor, qui vient d'être reprimé comme Chef des Quakers, ou Trembleurs d'Angleterre, toujours fertile en semblables Visionnaires! Aussi ne faut-il qu'oser en cela, ce que font aisément ceux, qui ont la cervelle troublée, pour trou-

ver des Sectateurs. Les fausses Religions établies par des Imposteurs, se maintiennent, en mettant toujours Dieu de leur côté, par les mêmes choses apparemment, dont il favorise la sienne, qui seule mérite ce nom. La pluie, que les Juifs obtinrent par les prières du Prophete Elie sous le Roi Achab, après cette grande sécheresse, qui fut en Syrie l'espace d'une année entière, est attribuée par l'Historien Ménander aux *Supplications*, ou *Processions*, que fit faire le Roi de Thyre Ithobal. Et Josephé, qui a fait cette observation, Antiq. Jud. l. 8. cap. 7. & l. 12. c. 13. dit ailleurs, que la mort d'Antiochus Epiphane, considérée par Polybe comme due à la seule volonté de piller le Temple, qu'avoit Diane dans la ville d'Elymais en Perse, fut bien plutôt la punition du saccagement & de la profanation de celui de Jerusalem. L'on peut faire cent remarques semblables, où l'esprit se perd, s'il n'a que ses propres forces, parce que ne pouvant discerner le vrai du faux, il tombe dans l'irréligion, ou dans une indifférence, qui n'est pas fort éloignée de l'Athéisme. Ainsi les Cardiens, qui habitent des montagnes situées entre l'Armenie & la Mesopotamie, ont un culte divin, qui participe du Christianisme, & du Mahométisme. L'on écrit la même chose des Drusiens de Sy. Breveu de

*la div. des lang. c. 12. § 17.* rie, qu'on trouve vers le pied du Mont-Lit. Ces Circassiens qui ne vont à l'Eglise, qu'à l'âge de soixante ans, lors qu'ils ne peuvent plus brigander, ne valent guères mieux. Et diverses Relations assurent, que les Morduites, voisins des Tartares Precopites & des Moscovites, font profession d'une religion, qui, mêlée de trois Sectes, leur permet d'être circoncis, de recevoir le Bapême, & tout ensemble d'adorer les Idoles. Le culte du vrai Dieu ne souffre pas cette profane bigarrure. Il s'est déclaré jaloux de l'honneur, que nous ne devons deferer qu'à lui seul. En effet, son peuple élu a été si scrupuleux en cela, qu'il n'étoit pas permis à un Juif, si nous en croions Moses Maimonides, de s'arracher une épine du pied devant une Idole, ni de ramasser quelque chose tombée devant elle, parce que ces actions ne se peuvent faire qu'en s'inclinant, qui peut être pris pour une espece d'adoration.

Certes l'homme, quelque discernement qu'il ait, ne peut éviter un tournoiement de tête perpetuel, autant de fois, qu'il contempera cette grande diversité de Religions, épanduës par tout le monde; s'il ne s'attache fortement à la vraie, par le moien de la Foi, qui rend inébranlables en leur créance ceux,

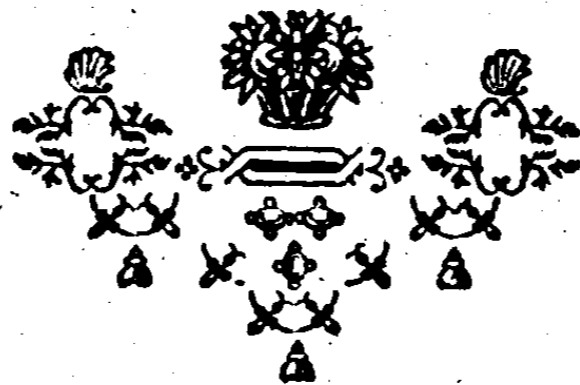
qui se sont rendus dignes de recevoir ce don du Ciel. Voiés dans Boëce la grande perplexité d'esprit de ce Philosophe, aidé des seules forces de la Nature, quand il se demande à lui-même. *Si quidem Deus est, unde mala? Bona vero unde si non est?* Le Fidele ne héite point sur de semblables interrogations, & aux choses même les plus obscures, il conduit sa vie, & ménage son raisonnement par cette pieuse maxime, que s'il n'est pas permis entre les Philosophes, & sur tout entre les Mathématiciens, de mettre en dispute les principes de leurs sciences, beaucoup moins doit-il permettre à son ame d'être irrésoluë, & de former des doutes sur les points essentiels de sa Religion. Le Christianisme, dit fort bien Eusebe, ne se regle ni par Euclide, ni par Aristote, Théophraste, ou Galien: La doctrine du Ciel est différente de celle de la terre: Et la gloire aussi-bien que le salut d'un Catholique, ne dépend pas, selon Saint Augustin, de bien raisonner, mais de bien croire. S'il vous semble, que je vous aie entretenu un peu trop Théologiquement, & que je me sois approché trop près des autels pour un homme de ma profession, souvenés vous, que Boëce Patricien & Consulaire dont je

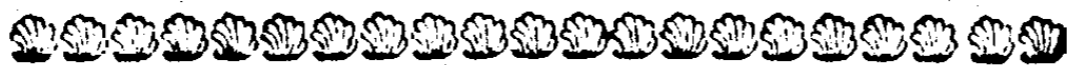
*l. 1. de civ. Phil.*

*sermo*

*Eccl. hist. s. c. 27.*

viens de vous rapporter un petit texte, n'a point été repris, pour avoir passé plus avant que moi, sans être Ecclesiastique, & qu'Origene fort jeune, & avant que d'avoir reçu la dignité Sacerdotale, interprétoit l'Ecriture Sainte à la priere de plusieurs Evêques. Eucap. XIX. sebe qui nous apprend encore cela au sixième livre de son Histoire, nomme divers autres Laïques, qui se sont mêlés de même d'expliquer nos livres sacrés: Et ne doutés pas, que si besoin étoit, je ne puisse vous en coter assez d'autres dans tous les siècles, le nôtre compris, qui s'opposeroient à vôtre reproche: *Non quis dicat, sed quid dicat, attende.*





DE  
QUELQUES COMPOSITIONS.

LETTRE CIII.

*MONSIEUR,*

**J**e ne saurois approuver que vous écrivies contre ceux, qui ne sont plus. La pierre du Tombeau doit être une borne, qui arrête les plus grandes animosités; & les porter au delà, c'est faire comme ces Caribes & ces Lestrigons, qui devorent les cadavres de leurs ennemis. Je veux, que vous aies raison de reprendre jusqu'au titre du livre, qui vous déplaît si fort, & que vous y aies subtilement remarqué mille fautes de jugement. Si serés-vous toujours obligé de reconnoître qu'il est très-élegamment écrit, & qu'il seroit impossible de dire plus agréablement les choses, dont son auteur s'est voulu expliquer; encore que traitant son sujet, vous en eussies peut-être substitué d'autres meilleures, & plus à propos. Pour moi j'usé de cette méthode dans toutes mes lectures, que tâchant à profi-

ter de ce qui m'y agrée, j'excuse le reste sans aversion. Il faut donner beaucoup de choses à l'humanité, & être plein d'indulgence envers les autres, si nous voulons qu'on en ait pour nous, comme nous en avons tous besoin dans ce que nous donnons au public. En vérité je m'impute même souvent le dégoût, que je prens de certains livres, & pour n'entendre pas assez le sens de quelques-uns, je m'impose la loi, à l'exemple de Cicéron, de ne les négliger pas absolument. Ce grand homme remercie Atticus de lui avoir envoyé une composition de Serapion, encore qu'il n'en eût pas compris la plus grande partie, *ex qua quidem ego (quod inter nos liceat dicere) millesimam partem vix intelligo.* Il avoit appris sans doute cette modération de Socrate, qui rendant un ouvrage aussi obscur à celui, qui l'avoit obligé d'en faire la lecture, dit avec courtoisie, qu'il y avoit remarqué de belles choses, & qu'il croioit aisément qu'une infinité d'autres ne l'étoient pas moins, encore qu'il ne les eût pas bien entendues. Mais pourquoi vous amusez-vous à une mesléante Critique, vous, qui nous pouvés donner tant de bonnes & utiles choses, autant de fois que vous prendrés la peine de les coucher sur le papier.



*Infere Daphni pyros, carpent tuâ poma ne-  
potes.* *Virg.  
Eccl. 9.*

Nous en avons déjà reçu de vous qui servent de caution suffisante, & qui valent un favorable passeport pour tout ce qui sortira de vôtre plume.

Ce que je viens de me promettre de l'utilité de vos veilles quand vous voudrés les communiquer à la posterité, me fait souvenir de cet autre miserable libelle, que vous avés encore si fort à contrecœur, & dont vous prononcés si bien que l'Auteur, soit qu'il parle, soit qu'il écrive, montre qu'il ne fait pour tout métier que celui de faire rire, non plus que ce Philippus dans le convive de Xenophon. En effet, je n'ai rien vû de moins sérieux il y a long-tems, ni de plus éloigné de la belle façon de s'exprimer. L'on pourroit néanmoins nommer quelques Ecrivains, qui nous ont donné depuis peu des pieces aussi dignes de mépris, mais il ne faut pas rafraichir la mémoire de ceux, qui n'en méritent point. Ce que celui-ci a de meilleur, parce qu'il n'est pas de lui, ne laisse pas de dégoûter, à cause de sa mauvaise maniere de débiter ce qu'il tient des autres. Il les transcrit plutôt qu'il n'écrit, & sa plume est simplement un canal, qui vomit la liqueur telle qu'il

l'a reçûe, sans lui rien communiquer du sien que son impertinente application, accompagnée de quelque méchante pointe. *Componimenti si fatti sono libidini del genio non parti del ingegno. Si pecca così, non si scrive.* Je ne blâme ni les citations, ni l'adresse à se prévaloir des pensées de ceux, qui nous ont précédé. Il y a plus de deux mille ans que le plus ancien des Orateurs Grecs a déclaré, que c'étoit la plus courte voie pour réussir dans toute sorte de Compositions; ce qui doit être bien plus véritable aujourd'hui, que nous avons recueilli, comme par droit de succession, les sentimens de tant de grands personnages, qui ont été depuis lui. Comme tous les animaux ne ruminent pas, tous les esprits ne sont pas capables d'une profonde méditation, sans quoi ils ne peuvent rien produire de leur chef; & peu de personnes peuvent imiter l'Aigle, s'il est vrai, qu'il ne se nourrisse que de sa propre proie; sans jamais toucher à celle des autres. Mais encore faut-il contribuer quelque chose du sien, & assaisonner ce qu'on tient d'autrui de telle sorte, qu'on lui donne une grace, qui ait quelque air de la nouveauté. Autrement c'est être voleur, & Plagiaire de dérober comme fait celui-ci; *Furti species est de alieno largiri*, dit

*Isoc. orat.  
ad Nicoc.*

*Dig. l. fil.*

la Loi, & l'on peut soutenir d'un livre tel que *de dolo*  
le sien, que c'est l'ouvrage de ses mains plû-*malo.*  
tôt que celui de son esprit.

Cependant il trouve, dites-vous, des éloges, & des approbateurs. Vous me nommés ceux, qui le louent de la promptitude dont il a fait cet écrit: comme si le prix de nos compositions étoit de ceux, qui se gagnent à la course. Et vous vous fâchés, qu'on veuille faire passer un si malheureux coup d'essai, pour un coup de maître: sans songer, qu'il le peut être, le prenant pour celui d'un maître Fou. Tout de bon appaisés-vous, & vous souvenés que les grenouilles mêmes chantent agréablement pour quelques-uns. Je l'ai déjà remarqué de celui, qui dans *Pe. p. 23.* trarque ne pouvoit souffrir le chant du Rossignol, s'allant loger au pied d'un marais, pour y entendre la mélodie de ces charmantes grenouilles. Et il me souvient, que l'Orateur Romain dans une de ses Epitres, dit à son ami Atticus, qu'il apprehende la pluie, se devant mettre en chemin, parce que les grenouilles du lieu où il étoit, faisoient paroître leur éloquence, ou, pour mieux rendre ses termes, ce qu'elles savoient de Rhétorique, *Ranæ enim*, dit-il, *ρήτορεύουσιν.* Il faut donner à votre humeur cette petite raillerie. Je

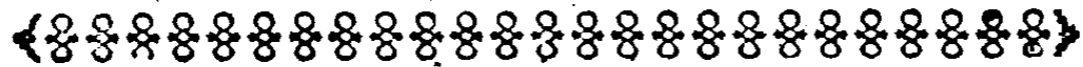
veux vous ajoûter au sujet de la diligence tant vantée de cet Auteur ridicule, qu'encore que le Poëte Stace, & quelques autres, aient voulu tirer vanité du peu de tems qu'ils avoient donné à faire leurs pieces: Et quoique les œuvres du Toutpuissant soient aussi promptes que sa parole, *dixit, & facta sunt*: Si est-ce que je n'ai jamais vû priser un livre judicieusement sur cette seule considération; ni par une raison contraire m'estimer l'Eneide, à cause du long-tems qu'emploia Virgile à la perfectionner, bien qu'il n'y ait pas mis la dernière main. A la vérité il se trouve des personnes si lentes dans toutes leurs entreprises literaires, soit par la pésanteur de leur naturel, soit par la disgrâce de leur génie, qui ne demeure jamais satisfait, qu'on ne sauroit trop condamner leur procédé, ni trop plaindre ceux, qui esperent quelque contentement de la fin des veilles continuelles de ces gens là. Thomas Haselbach Bava-rois, & Professeur en Théologie dans l'Université de Vienne, étoit un de ces misérables Lentes, qui aiant entrepris de dresser & dicter à ses écoliers un commentaire sur le Prophe-te Esaïe, employa vint-deux années sans pouvoir en achever ce qui regardoit seulement le premier chapitre, qu'il laissa impar-

fait par sa mort, la Parque vraisemblablement s'étant lassée de ses remises, & impatientée d'attendre si long-tems.

Pour ce qui touche l'insolence de cet autre Dogmatique, dont vous vous plaignés aussi, j'ai lû avec indignation, comme vous, ce gros volume d'affertions, & je l'ai fait avec d'autant plus d'ennui, qu'on le peut comparer à cette ville d'Arcadie si vaste & si dépeuplée, qu'elle fit dire autrefois, *magna Civitas, magna Solitudo*. L'on y voit beaucoup de discours magistralement étendus, & peu ou point de choses, qui méritent l'attention d'un Lecteur tant soit peu serieux. Vous avés sujet de demander si ce bel Auteur prétend être un Prince, pour obliger tout le monde à recevoir avec soumission & en forme de loix, les sentimens qu'il établit. C'est un Dictateur perpetuel, qui ne croit pas qu'on doive revoquer en doute la moindre de ses propositions, ni s'opposer aux axiomes qu'il public, pour impertinens qu'ils soient. Mais il n'est pas seul, qui use de ce procédé tyrannique. Prenés-y garde, vous ne verrés guères de ceux, qui font profession de mettre la main à la plume, qui ne prétendent la manier comme un Sceptre pour dominer par tout. Sans mentir je saurois volontiers du plus suffisant

d'entre eux jusqu'où va sa pensée, & je lui ferois de bon cœur cette demande avec toute sorte de douceur & d'ingenuité: Prétendez-vous que vos livres ne puissent jamais être lus par un plus habile homme que vous? & si vous n'avez pas le front de l'avouer, comment avez-vous l'assurance pour ne pas dire l'impudence, de debiter avec tant d'affirmation des choses dont vous serés peut-être justement repris par ceux, qui les savent mieux que vous? Il faut rire néanmoins sans se fâcher, de l'opiniâtreté de ces gens là. S'ils avoient votre modération, & s'ils se savoient prévaloir de la suspension de votre Sceptique, il y auroit véritablement plus de repos dans la Republique littéraire, & le public en profiteroit de beaucoup: mais vous y perdriés dans votre particulier, puis que votre savoir profond & modeste n'auroit plus l'avantage, qu'il possède sur le superficiel & le pédantesque. Pour me conjourir là dessus avec vous, je vous communiquerai une petite reflexion, que je fis ces jours en faveur de l'Epoque, & où me porta quelque lecture de divertissement. N'est-ce pas une chose surprenante, que le Soleil adoré par tant de peuples, qui donne la vie à tout ce qui la possède, *Sol & homo generant hominem*; & que la plupart des Philosophes ont osé nommer le

Dieu visible de la Nature ; soit considéré par d'autres, qui croient après Metrodore l'infinité ou du moins la pluralité des Mondes, comme le centre & la plus basse partie de l'Univers? mais n'y a-t-il pas encore plus de quoi s'étonner, qu'ils osent même y établir un Enfer, & un Purgatoire, dont le feu ne serve pas moins à purger les ames à la façon de ces toiles de lin incombustibles, que par accident à échauffer la terre, & à nous y vivifier; Dieu se plaissant ainsi, disent-ils, à tirer le bien du mal, & à faire servir une même cause à des effets différens. Si on leur objecte, que le même Dieu a mis son Tabernacle dans ce bel Astre, ils répondent qu'il est vrai, non seulement, parce qu'il est partout, mais encore éminemment, à cause de la Justice qu'il y exerce. J'avois bien oui parler de ces peuples de l'Amérique, qui se promettent d'aller après leur mort dans une de ces brillantes étoiles, s'y figurant des champs Elisées, où ils recevront toute sorte de contentemens. Mais de faire du Soleil un Enfer, ou seulement un Purgatoire, c'est ce qui peut passer pour un caprice merveilleux, au cas qu'on doive s'émerveiller des bizarreries de l'esprit humain.



## DES AFFLICTIONS.

L E T T R E C I V .

*M O N S I E U R ,*

**L**e fâcheux accident survenu à vôtre ami ne m'étonne pas tant, quoique j'en aie beaucoup de ressentiment, que je suis surpris de la façon, dont vous dites, qu'un homme tel que lui a reçu ce coup de Fortune, qui le rend presque inconsolable. Cependant je ne juge pas comme vous de la pesanteur de ce même coup, vous croiés, qu'elle est telle, qu'il n'a pû lui résister, & je pense que la seule délicatesse de son esprit, nourri dans le plaisir, & nouveau aux traverses de la vie, l'a fait succomber sous un poids, qui n'a rien d'extraordinaire, ni de si fort insupportable. J'ose même vous soutenir, pour en avoir vû l'expérience, qu'un second coup le pourroit mettre en meilleur état, comme une vague redresse quelquefois un vaisseau que les précédentes avoient presque submergé, ou le jette heureusement dans le port. Les der-



nieres persecutions de la Fortune donnent souvent des resolutions, qui tiennent lieu de consolation, & qui approchent même de la gaieté. Et comme le bois du véritable Sycomore (car le nôtre n'est pas celui de Théophraste) sèche & perd son humidité dans l'eau; *Mashiol.* il se trouve des personnes, que les déplaisirs extrêmes, & les disgraces reiterées temperent; qui s'accoutument à ce qu'ils jugeoient d'abord intolerable, & qui trouvent même quelque espece de joie ou de satisfaction, dans une assiette d'ame, qui leur fait mépriser ce qu'ils apprehendoient trop auparavant. Je ne m'étonnerois pas de voir arriver je ne sai quoi de tel dans l'esprit de vôtre ami; ces semblables sont toujours dans le plus haut des plaisirs, ou au plus bas des mortifications; & ils passent d'une extrémité à l'autre si subitement, qu'on les peut comparer à ces hirondelles, qui rampant presque contre terre, s'élèvent en un instant au dessus des maisons. Enfin les dégoûts de la vie, & ces troubles qui semblent s'opposer à son aise & à sa sérénité, ont quelquefois des effets si contraires, qu'ils agissent tout autrement. Flacourt parle dans sa Relation de Madagascar d'une cheneviere qui y croit, dont la fumée au lieu d'obscurcir le cerveau, rend l'esprit plus gai, en ôte la

tristesse, & donne même à ceux, qui la reçoivent des songes très agréables. C'est à peu près la même chose de certaines noires vapeurs, que cause quelquefois le chagrin d'un fâcheux événement, elles se circulent, & se clarifient avec le tems par la méditation, d'où procede enfin une resolution ferme contre tout ce qui peut arriver, accompagnée toujours d'une douce & agréable tranquillité. O que c'est souvent un grand malheur de n'en point ressentir! il n'y a rien qui jette plutôt nos ames dans une insensible léthargie. Les animaux pris à la chasse, & les poissons, qui ont été péchés durant la tourmente, sont de beaucoup plus agréable nourriture; ce que Galien attribue après Hippocrate à l'agitation, qui rend leurs chairs plus solides & de meilleur suc. Le Medecin Xenocrate soutenoit même, que vers la queue des derniers se trouvoit la meilleure partie qu'ils eussent, à cause qu'elle étoit plus exercée que les autres. La condition des hommes est presque pareille. Ils ont besoin d'un peu d'agitation dans leur vie, & de quelque secousse de la Fortune pour exercer leur industrie, & pour faire valoir leur raison. Sans cela elle ne se reconnoit pas, & cette partie supérieure perd l'usage des plus éclatantes vertus. En effet il

*Gal. 3. de  
fac. alim.*

*c. 25.*

*Hipp. 2. de  
vitt. nat.  
sect. 4.*

n'y a souvent rien de plus grossier, ni de moins spirituel ou de moins vertueux, que ceux, qui n'ont jamais, ou fort peu, éprouvé de traverses, parce que l'indolence les a rendus comme stupides, & s'ils ont eu quelque pointe d'esprit naturelle, faute d'emploi ou d'opposition, elle s'est entièrement émouffée.

Tant y a que je ne blâme pas vôtre ami d'avoir ressenti son infortune, je trouve seulement à redire dans l'excès de son ressentiment, où il peut y avoir trop de délicatesse. L'impassibilité des Stoïciens n'est pas tout à fait à mon goût, & je suis en cela de l'opinion, dont s'explique le Philosophe Taurus dans Aulu-Gelle, qu'il y a des occasions où la Nature contraint nôtre raison de ploier, parce que nous la tenons d'elle. *Non sane potest cogi vir sapiens, cum est rationis obtinendæ locus: cum vero Natura cogit, ratio quoque a natura data cogitur.* Si la force d'esprit, ou cette grandeur de courage, qu'on exalte tant, est bien définie, une science des choses tolérables, & de celles, qui ne le sont pas, il paroît assez par sa définition, qu'il y en a d'aucunement intolérables, qui se font ressentir par les plus sages, ou qui ne doivent pas être mises, comme faisoit le Portique, au

rang des indifférentes. Ce n'est pas être courageux de combattre Dieu, & la Nature dont il est l'Auteur; c'est une *Gigantomachie*, & une fureur toute pure. *Fortitudo non est ea quæ contra Naturam monstri vice nititur, ultraque modum ejus egreditur, aut stupore animi, aut immanitate, aut quadam misera & necessaria in perpetiendis doloribus exercitatione.* Mais à la vérité il y a des degrés de ressentiment. L'on peut être touché d'un déplaisir, sans se désespérer, & souffrir de grandes douleurs dans l'une ou l'autre partie, qui nous composent, sans être impatient tout à fait sans être inconsolable, comme le *Philoctete* des *Tragédies*, & sans jeter comme lui des cris, qui scandalisent le théâtre. *Phebus* se plaint & soupire à la mort de *Coronis* dans la *Métamorphose*; il ne s'abandonne pas néanmoins jusqu'à des pleurs indignes de sa Divinité,

Ovid. 2.  
Metam.

*neque enim cælesti tingi  
Ora licet lacrymis.*

Cela veut dire dans nôtre Morale, qu'encore que les Afflictions & les revers de Fortune se fassent toujours sentir; des hommes de cœur pourtant, & d'une raison confirmée, les souffrent patiemment, & ne s'irritent pas comme

les autres, contre des événemens, qui ont pû être évités.

Certes l'on n'a pas feint sans sujet, que Prométhée avoit détrem pé avec des larmes la poussiere dont il vouloit former l'homme. Il semble, que nous tenions tous de ce principe. En effet, peut-on dire que cet homme sâche faire naturellement quelque autre chose que pleurer & se plaindre? La Nature ne lui a enseigné ni à se faire entendre par la parole, comme les autres animaux le font chacun à sa mode, ni à cheminer, ni à se nourrir; il ne fait par son moien que jeter en venant au monde des larmes & des cris, pour marque de ce qu'il souffre, & pour présage de ce qu'il doit endurer le reste de sa vie. Mais je quitte ce lieu commun, pour vous faire observer, comme encore que le chagrin & les soucis aient le pouvoir de changer en gris la perruque la plus noire, ou la plus blonde; la joie, ni le contentement ne sauroient operer au rebours, ni rendre noirs ou châains des cheveux blancs; ce qui montre que la douleur & le déplaisir sont bien plus selon Nature, que toutes les satisfactions qu'on puisse recevoir ou esperer. Il y a bien plus, selon cette même pente ou propension de la Nature, les plus grandes douceurs de la vie

se convertissent bientôt en amertume; & le Sage seul peut tirer quelque satisfaction de ce qu'il souffre, faisant sortir le baume ou la gomme de son incision, comme d'une plante resinée. L'on fait des cannes de sucre de très fort vinaigre, ce que Jean de Lery écrit avoir éprouvé; mais vous ne ferés jamais reprendre à ce vinaigre la douceur qui l'a produit. Tant il est vrai, que les delices dont nous avons quelque usage: aboutissent par une voie plus courte, plus facile, & plus naturelle, à ce qui est pénible & douloureux; que les fâcheries ne se changent en choses plaisantes, si la Philosophie n'y emploie toute son industrie. Aussi voions-nous bien plus de Tantales, qui tombent de la plus haute felicité dans le malheur, que d'autres, qui éprouvent une fortune opposée à la sienne. Jettés les yeux sur ce jeune Seigneur que vous connoissés si particulièrement, l'on ne vit jamais une faveur naissante poussée par un vent plus agréable. Il n'envifageoit rien que de riant autour de lui, il pouvoit dire en se felicitant luimême comme ce Pasteur,

*Ving. ecl.*  
5.

*Ipsi lætitia voces ad sidera jactant  
Intonsi montes.*

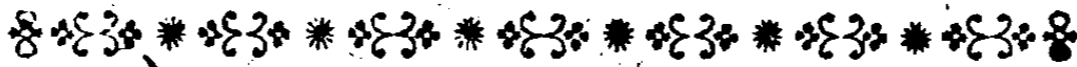
Cependant il se sentit en un instant précipité dans la dernière misère, si la chute dans une disgrâce,

disgrace, & l'élevation sur un échaffaut, peuvent passer ensemble pour un précipice.

Ne pensés pas que je sois inhumain jusqu'à ce point, de vous abandonner sur un si fâcheux spectacle; je veux avant que de finir, vous proposer quelque sujet, qui recrée votre imagination en la divertissant. Et parce que je connois par vos demandes réitérées, le plaisir que vous donnent les petites observations que je fais en faveur de la Sceptique sur les voyages de long cours; je vous en communiquerai deux ou trois, que j'ai exprès commises à ma mémoire pour vous satisfaire. Ne vous aurois-je jamais écrit comme les Topinambous ne croient pas pouvoir rendre un plus fort témoignage de joie, quand *Jean de Lery.* ils reçoivent leurs hôtes, ou bons amis chez eux, que de pleurer abondamment; ces larmes de joie ont quelque rapport à nôtre discours précédent. Le même recueil, qui *Oliv. de Noix.* m'apprend cela, me fait voir des hommes vers le détroit de Magelan, qui portent tous de longs cheveux, & leurs femmes au contraire qui mettent leur commodité, & leur bien-*Ind. Or. part. 6. c. 55.* sèance à se raser toute la tête. Les Cavaliers de la Cour Africaine du Roi de Benin ne croiroient pas être d'assez bonne grace à cheval, si leurs deux jambes ne pendoient d'un côté, com-

*Ib. c. 21.* me la plûpart des femmes les portent dans l'Europe. Les Payens de la côte de Guinée ne peuvent souffrir qu'on crache à terre, tenant parmi eux cette action fort condannable, & portant malheur. Et joignant les Royaumes d'Agola, & de Congo, il y a peine de mort établie contre tous ceux, qui sont si hardis, ou si malheureux, que de voir boire le Roi de Loanda, sans que ses propres enfans soient exceptés de la rigueur de cette Loi. Bon Dieu, que l'homme est un animal bizarre dans toutes ses fantaisies!

*Samuel  
Bruno.*



DES

HOMMES DE LETTRES.

LETTRE CV.

MONSIEUR,

Celui qui vous a dit, qu'un homme de vôtre mérite trouvera plus de faveur & d'appui, auprès des gens d'épée, qu'il n'en doit attendre des hommes de Lettres, ne



s'est peut-être pas tant éloigné de l'usage ordinaire, que vous le présumez. Je ne sais si c'est par jalousie ou autrement que ces derniers sont si retenus à recommander ceux de leur profession; mais tenés pour assuré, qu'un Cavalier parlera toujours plus à l'avantage d'une personne d'étude comme vous, que ne feront vos semblables, qui de leur côté distribuent plus librement les éloges dûs à la valeur militaire, que ne font jamais ceux, qui exercent le métier des armes. Voulez-vous savoir jusqu'où va cette humeur littéraire? considérez l'Empereur Adrien, qui dans son trône Imperial enviant la gloire du savoir à tous ceux, qu'on honoroit pour cela de son tems, persecute les Philosophes Phavorin, & Denys Milesien, encore que le premier lui cedât souvent en considération des trente Legions qu'il commandoit. Sa jalousie s'étendoit même sur le passé, parlant fort mal, tant de Platon, que d'Homere, & préférant à celui-ci un Antimachus, qu'on ne connoissoit presque pas alors; comme l'éloquence de Caton, à celle de Cicéron; la Poésie d'Ennius, à celle de Virgile; & le stile de Cœlius, à celui de Salluste. Car puisqu'on ne peut nier, qu'il n'eût une science très étendue, l'on ne sauroit l'accuser d'avoir

été porté du motif de ces autres Princes ignorans, qui ont persécuté les Muses, parce qu'ils n'avoient jamais eu de commerce avec elles. L'Empereur Licinius nommoit les Lettres le poison des Esprits, & la peste de tous les Etats; mais ceux, qui nous apprennent cela de lui, nous font voir aussi son incapacité, telle qu'il ne pouvoit pas souscrire ses Edits, ni seulement écrire son nom. Lors que cet autre Empereur Bassianus Caracalla tâchoit de faire perir toutes les œuvres d'Aristote, il couvroit son extravagance du prétexte, que ce Philosophe étoit accusé de la mort d'Alexandre le Grand, dont il faisoit le singe, s'imaginant qu'il passeroit pour sa véritable copie. Ce n'est pas grande merveille que des personnes si mal élevées, ou d'un naturel si pervers, tombent dans de semblables brutalités. *Qui non intelligunt artes, non mirantur artifices.* Et parmi les Grands, qui ne savent rien, il n'y a pour le plus que ceux, qui font des actions dignes de mémoire, qui favorisent les gens capables de les communiquer à la posterité. Ce qui m'étonne, & me donne tout ensemble de l'indignation, c'est d'apprendre que les personnes, qui ont passé toute leur vie à manier des livres, & dans la poussière de l'Ecole, aient de l'aversion pour

ceux, qui ont acquis de la reputation, & que bien loin de les assister, ils les empêchent de s'élever, & les oppriment s'ils peuvent. Nous en avons un exemple moderne aussi illustre que celui d'Adrien, en ce Pontife, qui étoit le sixième du même nom, & qui avoit été Précepteur de Charles Quint. Tous les savans de son tems se promirent de l'avancement, à son avenement au Pontificat, à cause qu'il devoit aux Lettres son exaltation, & ce qu'il avoit de bonne fortune. Cependant ils demeurèrent fort étonnés, voiant, qu'il étoit plein de mauvaise volonté contre tous ceux, qui se plaisoient à la belle literature, les appellant *Terentianos*, & les traitant de telle sorte, qu'on croit, qu'il eût rendu les Lettres tout à fait barbares, s'il ne fût mort dans la seconde année de sa suprême dignité. Paul Jove dit gentiment, qu'il usoit de ce mauvais traitement contre les plus beaux Esprits de son siècle, avec le même sens, & le même jugement, dont il préféreroit la Merlu-<sup>7. de pisc.</sup> che de ses Païs-Bas à toute autre viande, & <sup>Rom.</sup> aux meilleurs Poissons qui se mangeassent en Italie. Je sai bien, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'amour de ces anciens Auteurs Grecs & Latins. L'on ne sauroit excuser l'impiété d'Ange Politien, s'il est vrai qu'il

préferât en tous sens les Odes de Pindare aux Pseaumes de David. La seule comparaison des choses sacrées aux profanes est toujours odieuse. Et si Pierre Bembe faisoit difficulté de lire la Bible, ou de dire son Bréviaire, comme on le lui a reproché, de crainte de gâter son stile, & de corrompre sa belle Latinité; il a été sans doute touché d'une apprehension condamnable. Mais autre chose est de reprimer le mal quand il paroît, & de persécuter par une pure jalousie le véritable & innocent mérite. Si l'abus des meilleures choses les faisoit condamner & rejeter, que demeureroit-il de bon & de précieux dans le monde? Et néanmoins Platine nous représente le Pape Paul Deuxième encore plus animé contre les hommes studieux, que ne l'étoit Adrien Sixième, quand il assure, qu'il déclara hérétiques ceux, qui prononceroient le mot d'Academie, ou qui feroient cas des Lettres humaines, parce que c'étoit assez de savoir lire & écrire. Véritablement cela suffit pour les Lettres de Change, dont l'on fait quelquefois plus de compte en beaucoup de lieux, que de toutes celles des Grecs & des Latins. Je pense pourtant que c'est ici une des invectives dont l'on blâme Platine avec raison.

Je quitte ce propos pour répondre aux

plaintes que vous me faites de cet adverfaire qui vous a si fortement attaqué sur vôtre vie contemplative. Tout son discours, tel que vous me le rapportés, est pris du second livre des grandes Morales d'Aristote, où ce Philosophe forme au quinzième chapitre cette objection contre la Divinité. Que peut faire Dieu avec toute son *Autarquie* ou pleine suffisance de toutes choses, puisqu'on ne doit pas présupposer qu'il dorme; car si l'on répond qu'il contemple, l'on demandera ce qu'il peut contempler, par ce que si c'étoit quelque chose, qui fût hors de lui, elle seroit plus parfaite & plus considérable que lui-même, ce qui implique & envelope une contradiction manifeste, d'autant qu'il seroit Dieu, & ne le seroit pas, se trouvant ailleurs plus de perfection qu'en lui. Que si l'on veut, qu'il se contemple soimême, l'on tombe, dit-il, dans une autre absurdité merveilleuse, d'attribuer à Dieu ce que nous blâmerions en un homme sage, n'y ayant point d'action, qui tienne plus de la folie, que de passer tout son tems dans une perpetuelle contemplation de soimême. En vérité Aristote ne donne point de solution à cette instance, qu'il déclare vouloir abandonner pour passer outre; mais il insinué pourtant, qu'il faut faire grande di-

distinction entre Dieu, & l'homme, ce qui peut aucunement tenir lieu de réponse. Au surplus, que de semblables propos, ni de telles personnes que celles, qui vous les ont tenus, ne vous jettent pas dans le mépris de la vie méditative, & gardés-vous bien de prendre là dessus de l'aversion de ce que vous confessez, qui vous fournit les plus douces & les plus charmantes heures, que vous passiez. Quand vous trouveriez à la Cour toute la fortune, que vous y voulés venir chercher, & que je vous y souhaite, je ne l'estimerois rien si elle vous faisoit perdre l'habitude, que vous avés contractée de converser heureusement avec vous même. Pour moi, en quelque lieu que la Cour aille, & en quelque endroit que je me rencontre, j'y trouve toujours mon *Timonium*, ou ma petite solitude, & au pis aller, les rideaux avec le ciel de mon lit me forment un hermitage, qui me contente d'autant plus, que n'étant connu de personne, personne aussi ne me l'envie. C'est dans cette agréable retraite, qu'on passe en un instant & sans peril du Levant au Couchant, & d'un Pole à l'autre; n'y ayant rien de caché sur la Mappemonde, qu'on ne découvre avec plaisir. Je traverse même de ce lieu là tous les Elements, & comme si les portes de l'Empirée

s'ouvrieroient en ma faveur, j'y contemple Dieu, & ce qui l'environne, de toute la force qu'il me donne.

———— *mania Mundi*

*Discedunt, totum video per inane geri res,* *Lucræ.*  
l. 3.

*Apparet Divum numen, sedesque quietæ.*

Voudriés-vous bien renoncer, pour quoi que ce fût, à de semblables satisfactions?

Je vous exhorte encore à n'abandonner jamais les doutes paisibles & respectueux de l'Epoque, pour toutes les affirmations hardies des dogmatiques. Continués à douter avec cette retenue, & cette grace, dont je vous ai ouï dire autrefois que pour ne rien assurer, vous ne vouliez pas même donner assurance de vos doutes. Vous ne trouverez ici que des asserteurs, qui font profession de ne quitter jamais une proposition avancée, si ce n'est qu'elle choque leurs intérêts. Mais souvenés vous de ce qu'a reconnu Aristote, que beaucoup de gens retiennent avec plus de constance & d'opiniâtreté leurs opinions, que d'autres ne font ce qu'ils connoissent par les regles de la science; si tant est qu'il y en ait. Ce ne sera pas seulement au sujet que Plinè a pris des eaux glacées, que vous pourrés prononcer son mot notable, *Nihil homini sic, Hist. nat. l. 19. c. 4.*  
*quemadmodum rerum Naturæ placet.* Vous

verrés cette nature contrôlée presque sur tout ; & je pourrois vous le prouver par une induction tout à fait sceptique, si j'étois d'humeur à exagérer les choses odieuses. J'aime mieux pour vous paier le tribut, que vous exigez de moi, finir cette Lettre par quelques petites observations, qui ne sont pas moins de l'Epoque, mais où personne n'aura sujet de se dire intéressé.

*Præp. Ev.*  
*l. 6 c. 10.*

Ce n'est pas seulement en Canada, & parmi les Hurons, que les femmes seules cultivent la terre: Eusebe rapporte sur la foi d'un Bardasane Syrien, que celles des Gélons, peuples de l'ancienne Médie, y exercent de même tout le labourage, avec cette particularité, que leurs maris ne songent cependant qu'à se farder, & à se parfumer, dans une luxure d'habits d'autant plus honteux selon nos mœurs, que leurs femmes vivent avec toute sorte de frugalité. Jean Leon rapporte aussi dans son Afrique, qu'à Teflet ville du Numidie, il n'y a que les femmes qui étudient, & qui s'adonnent à la vacation des Lettres, comme selon Sophocle les hommes seuls filoient autrefois en Egypte dans leurs maisons, pendant que les femmes travailloient aux affaires de dehors. Dans la plupart des villes bien policées, & particulièrement dans Constat-

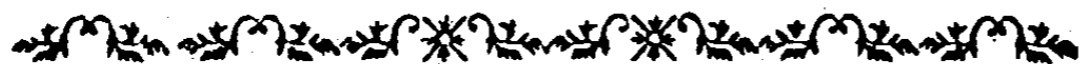
*In Oedipo*  
*Colon.*



tinople, il n'est pas permis d'aller la nuit sans lumière: A Sparte l'on en usoit tout au rebours, car personne n'eût osé en porter, & chacun retournoit chez soi après le souper à tâtons, afin qu'on s'accoutumât à n'avoir point de peur parmi les ténèbres. La pluie nous fait ordinairement rentrer dans le logis, & différer nos voyages: Les Turcs la prennent à bon augure si elle les surprend en sortant, & cheminent alors plus volontiers, parce qu'elle leur est un signe d'abondance. Flacourt met dans sa Relation, qu'il n'est pas permis dans l'Isle de Madagascar aux hommes de petite naissance, ou de basse condition, d'y faire le métier de Boucher, en coupant la gorge aux bêtes, qu'on doit manger, cette action étant réservée aux plus illustres du País. La Sodomie y est par la grace de Dieu inconnue; mais d'un autre côté, par une étrange abomination la bestialité y est toute commune & soufferte. L'on y mange toujours la cire avec le miel, & le cuir des Bœufs; des Moutons, & des Chevreuils, avec leur chair. Quand les vers à soie sont en feve, ils y sont trouvés de fort bon goût; comme aux Topinambous, les Serpens & les Crapaux au rapport de Jean de Lery. Ces choses sont assez éloignées de nos coutumes; en voici de plus

*Plutar. in  
Lyciv.*

étranges encore selon nos mœurs. Les femmes de la même Isle de Saint Laurent, que habitent vers la baie d'Antongil, accouchant le Mardi, le Jeudi, ou le Samedi, jettent leurs enfans, & les abandonnent dans les bois. Le discours d'un voyage fait aux Indes Orientales porte, que dans une ville maritime de la Chine, quand un pere a trop d'enfans, il lui est permis de noier ses filles après un cri public de son dessein, au cas qu'il ne se présente personne, qui les veuille nourrir. Les femmes de l'Isle Formose, qui est fort proche de là, & où présentement les Hollandois sont habitués, se font communément avorter étant jeunes, parce qu'elles croient, que c'est une infamie d'avoir des enfans avant l'âge de trente ans. Et le même écrit confirme ce que vous avés pu lire dans beaucoup d'autres, que les Chinois, non contents de joüer leurs femmes & leurs enfans pour un certain nombre d'années, se joüent encore assez souvent eux mêmes, tant ils se laissent transporter à la furieuse passion du jeu. Certes l'on trouve véritable tous les jours de plus en plus nôtre vieil Proverbe, qu'une bonne partie du monde ne fait pas comme l'autre vit. Ajoutons à cela, que chacun croit sa façon de vivre la meilleure, surquoi vous pourrés faire telles reflexions qu'il vous plaira.



## DES ORACLES.

## L E T T R E C V I.

*M O N S I E U R,*

V<sup>o</sup>tre compliment n'est pas peut-être le plus obligeant du monde, quand vous m'invités à vous écrire mon opinion touchant les Oracles des Anciens, m'assurant, que vous la recevrez elle-même comme un Oracle. Car si je suis du sentiment d'Aristote, & de beaucoup d'autres, qui dès le tems du plus grand crédit des Oracles les ont soupçonnés d'imposture, & parlé des Sibylles, qui en prononçoient la plus grande partie, comme de femmes fanatiques & furieuses, vous voyés bien ce que je puis me promettre en bonne Logique de votre approbation, & si faisant passer ce que je vous écrirai pour un Oracle, c'en est pas le mettre au rang des pures rêveries, ou même des plus grandes fourberies. Pour vous contenter néanmoins je ferai de votre question le sujet de cette Lettre, & je vous dirai d'abord, que le mot d'Oracle

n'étant pas Grec, mais Latin, ne peut être mieux expliqué que par l'interprétation qu'en donne Cicéron; qui en fait le langage des Dieux, *Oracula ex eo ipso appellata sunt, quod est in his Decorum oratio*, c'est un discours instructif & prophétique que les Romains ont respecté comme sorti de la propre bouche des Dieux. Et l'on peut juger combien les Grecs leur ont déferé, par le seul titre d'un livre de Porphyre cité par Eusebe & par Théodoret, *de philosophia ex Oraculis*, De la philosophie qui se pouvoit tirer des Oracles. Il est vrai, que figurément les Edits des Empereurs ont été nommés des Oracles. Les Arrêts même des Cours Souveraines s'appellent par ceux, qui en veulent exprimer la dignité, des Oracles de Themis. Et l'on voit dans le chapitre seizième du Levitique, & en d'autres endroits du Texte sacré, que ce terme d'Oracle est pris pour le propre lieu où l'on prie, & qu'il y est employé comme Synonyme en la place de celui d'Oratoire. Je ne pense pas devoir suivre d'autre méthode en ceci, que de considérer les Oracles dans leur commencement, & dans leur fin, pour les reconnoître mieux dans leurs progrès, & durant ce long-tems qu'ils ont été respectés de toute la terre.

L'ancienneté des Oracles est fort manifeste, par ce que dit Plutarque au traité de ceux, que la Pythie avoit prononcés, où il assure, que depuis trois mille ans cette Prêtresse ou Religieuse d'Apollon en rendoit à ceux, qui la consultoient dans Delphe, sans que personne l'eût pû convaincre d'avoir donné de fausses réponses. Or comme Plutarque écrivoit du siècle de Trajan, ces trois mille ans dont il parle traversent en remontant non seulement tout le tems historique des Gentils, écoulé jusqu'à lui, mais encore le fabuleux, & donnent jusques dans celui, que le docte Varron nommoit ténébreux & inconnu. Aussi lisons-nous au 2. chapitre de Solin, que cette Sibylle Delphique avoit prophétisé avant le siècle des événemens qui rendirent Troye si mémorable, *ante Trojana tempora*, remarquant, qu'Homere s'étoit plû depuis à mettre dans sa Poësie beaucoup de vers, qu'il tenoit d'elle, sans que Solin dise pourtant de combien d'années elle avoit précédé une si notable Epoque. C'est peut-être la Sibylle Daphné fille de Tiresias, qui passa son pere en l'art de deviner, & a qui Diodore Sicilien confirme, qu'Homere est redevable de plusieurs endroits dont il a orné ses Poëmes. Strabon néanmoins la nom-

L. 4. c. 1.

Bill.

*L. 9. Gco.* me Phemonoé, & veut, qu'elle fût appelée  
 Pythie à cause des questions, qu'on lui faisoit,  
 parce que *πύθια* signifie interroger. Et si  
*L. 10. in* Pausanias en étoit crû, elle s'appelleroit He-  
*Pl. oc.* rophile, qui prédit l'embrasement d'Ilium;  
 ou même Lamia fille de Neptune, qu'il fait  
 la plus ancienne de toutes. Quoiqu'il en  
 soit, la première découverte de cet Oracle de  
 Delphe, est dûë selon Diodore à un troupeau  
 de chevres, qui paissant autour d'une ouver-  
 ture de terre, furent vûës par celui, qui les  
 conduisoit se démener, & jeter des cris du  
 tout extraordinaires, autant de fois, qu'elles  
 s'approchoient de ce trou. Le Pasteur vou-  
 lant donc reconnoître en visitant le lieu ce  
 qu'il pouvoit y avoir, & surpris aussitôt par  
 l'exhalaison, qui en sortoit, prononça des  
 propheties qui se trouvèrent véritables. Cela  
 fût dans toute la contrée, une infinité de  
 personnes, curieuses de l'avenir, se transpor-  
 toient en cet endroit, & s'entredonnoient des  
 réponses sur leurs demandes. Mais comme  
 l'ouverture de la fosse étoit perilleuse, & que  
 beaucoup de personnes agitées de fureur y  
 tomboient sans être jamais revûës; l'on s'avisa  
 d'accommoder le lieu en sorte, que par le  
 moien d'une espece de trépied, l'on pouvoit  
 sans courir fortune de tomber dans cet aby-  
 me,

me, recevoir la vapeur, qui faisoit deviner. Il ajoute qu'on choisit alors des filles en l'honneur de Diane, pour prononcer les Oracles de son frere, jusqu'à ce qu'un Echeocrates de Thessalie épris de la beauté d'une, eût l'insolence de la ravir; ce qui fit qu'on n'en destina plus à cet office, qui ne fussent âgées de plus de cinquante ans. Plutarque n'a pas depuis expliqué cela si particulièrement; mais il nous apprend, que ce Pasteur, qui le premier par un pur hasard fut transporté de cette fureur Apollinaire & Prophetique, se nommoit Coretas. Or l'on peut s'étonner, que l'Oracle d'Apollon ait passé pour le plus ancien parmi les Payens, comme il étoit sans doute le plus célèbre & le plus respecté par toutes les nations de la terre. Car l'on envoioit des plus éloignées parties du monde & des plus inconnues, comme étoient les Septentrionales, les offrandes & les premices, que la devotion du tems faisoit consacrer à ce Dieu. Pausaniás dit, que les Hyperboréens les faisoient tenir aux Arimaspes: ceux-ci aux Isledons, qui les commettoient aux Scythes, pour être portées à Sinope, d'où les Grecs les transmettoient aux Prasiens, & les Athéniens étoient chargés de les transporter de ce dernier lieu à Dele. Et quoique l'Isle de

Dele, illustre par la naissance d'Apollon, fût assez éloignée de Delphe qui étoit dans la Phocide au milieu de la Grece, & même de tout le monde; comme Strabon témoigne au neuvième livre de sa Géographie, qu'on le croioit alors. Si est-ce que l'Oracle de ce dernier lieu étant le plus autorisé, & pour user des termes de cet Auteur, le moins trompeur de tous; il ne faut pas douter, qu'il ne fût consulté de tous endroits; ce que la folie contrefaite de Brutus, & le baton rempli d'or, qu'il y porta, justifie du tems, que Rome étoit soumise à la Roiauté. Cependant il est constant, que Themis sœur des Titans fut celle, qui donna les premiers Oracles au Gentilisme, & Diodore le prouve par le propre mot, dont on se servoit quand Apollon rendoit quelque Oracle, ce qui s'appelloit *θεμιστεύειν*, c'est à dire faire la fonction de Themis, qui étoit la premiere inventrice de cette sorte de Divination. Et néanmoins Æschyle ne lui donne au commencement de ces Eumenides que le second rang de Prophetie, ajugeant le premier à la Terre, qu'il nomme pour cela *πρωτέμαντιν γαίαν*, *primitivatem Terram*. Quoiqu'il en soit, nous verrons incontinent, que ce n'étoit pas sans mystere, qu'on attribuoit à cette fille du Ciel



ou de Uranus, & de la Terre, l'origine de semblables propheties, qui dépendoient des exhalaisons, que le Soleil attiroit de quelques cavités propres à les engendrer. Mais il y a pourtant sujet de s'émerveiller, que les Oracles de Jupiter, tels qu'étoient ceux de Trophonius, de Dodone, & de Hammon, n'eussent pas tant de crédit que celui de Delphe, & que le plus grand des Dieux ne conservât pas ici son avantage. Car ni en durée, ni en estime, ils n'ont jamais égalé ce dernier. Et cela se prouve, outre le consentement de la plûpart des Auteurs, qui en ont parlé, parce que rapporte Xénophon de Agesipolis, *l. 4. hist.* qui après avoir consulté Jupiter Olympien, & reçû sa réponse, fut à Delphe trouver Apollon, lui demandant comme à un juge de dernier ressort, s'il étoit du même avis que son Pere. Aristote attribue cette espece de raillerie devote, à un Hegesippus au second livre de ses Rhétoriques. Il ne faut pas oublier, que Herodote donne l'Oracle de Dodone pour le plus ancien, qu'eussent les Grecs; ce qui ne s'accorde pas avec les autorités précédentes.

La fin étant relative au commencement, nous passerons commodément de l'un à l'autre; pour dire d'abord, que si l'origine des

Oracles n'est pas bien certaine quant au tems, celui de leur cessation n'est guère plus assuré. En effet, nous lisons dans Cicéron, qui écrivoit avant l'Empire d'Auguste, que depuis un long tems l'Oracle de Delphe n'étoit plus ce qu'il avoit été, de sorte qu'il n'y avoit rien alors de plus méprisé que ce qui venoit de ce lieu là. Et parce qu'on attribuoit cette différence & ce défaut à des causes naturelles, qui font tarir quelquefois les rivieres, & qui par caducité ne produissent pas toujours les mêmes effets. C'est parler, dit-il, de la force des Oracles, de même que l'on feroit de la générosité de quelque vin, que l'âge auroit diminuée, comme si la nature des Dieux, qui les rendoient, étoit sujette à de semblables imbécillités, *quæ autem vetustas est, quæ vim divinam conficere possit?* Plutarque qui a fait un traité de leur cessation, reconnoit néanmoins, que sous Trajan deux ou trois subsistoient encore, mais qu'à la vérité tous les autres avoient manqué. Il compare le changement de vers en prose, qui avoit précédé leur fin, à celui, qui étoit arrivé dans l'Astronomie & dans la Philosophie, dont les premiers Professeurs, Orphée, Hesiode, Parmenide, Xenophane, Empedocle, & Thales, s'expliquoient tous en vers, ceux

l. 1. de Divin.

l. 2. de Divin.

qui les ont suivis s'étant contentés de la prose, sans qu'on puisse au préjudice des uns, donner la préférence aux autres. Mais il rend diverses causes de l'anéantissement subséquent des Oracles, qui avoient presque tous cessé. L'une est l'absence pour toujours du Genie du lieu, qui quelquefois s'éloignoit seulement pour un tems, & puis y retournoit. Car on a vû des Oracles devenus muets, qui ont après repris la parole, & donné des prédictions comme avant. Ainsi celui des Branchides abandonné par Apollon du tems de Xerxes, se remit en vogue sous celui d'Alexandre le Grand, si l'on en peut croire ce Callisthene, de l'autorité de qui Strabon se fert pour cela. Et l'on ne doit pas s'étonner <sup>17. Geog.</sup> de semblable chose parmi les Payens, puisque nous voions dans les Livres saints, que le véritable Esprit de Prophetie étoit ambulatoire, n'accompagnant pas toujours ceux, qui en avoient le don; ce que je me souviens d'avoir vû observé par Cardan au premier livre de sa Sagesse, où il étend ces intermissions jusqu'aux plus sacrées personnes de la nouvelle Loi. Quoiqu'il en soit, pour nous arrêter au Paganisme, Servius assure, qu'Apollon ne rendoit ses Oracles à Dele que durant six mois de l'Eté, passant de là à Pathare ville

de Lycie, où il en prononçoit d'autres pendant les six restans de l'Hyver. C'est quand il interprete ces vers du quatrième livre de l'Eneïde,

*Qualis ubi hybernâ Lyciam Xanthique  
fluenta*

*Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo.*

Plutarque suppose aussi que les Genies n'étant pas de leur nature immortels, leur fin étoit celle des Oracles où ils présidoient, & qui mouroient avec eux. La raison sur laquelle il appuie le plus de leur manquement, c'est le défaut du sujet, & l'absence de l'exhalaison, qui causoit l'enthousiasme dont ils dépendoient, parce que cette fumée, venant à tarir, & la cause principale cessant, l'effet ne pouvoit plus réussir. Il en est, dit-il, comme des carrieres, qui s'épuisent, & il en donne pour exemple celle de Carystie, qui depuis peu n'avoit plus de marbre, ni de ce lin nommé *asbeste*, ou incombustible, parce que le feu nettoioit sans brûler les ouvrages, qu'on en faisoit. Or cet épuisement de vapeur prophétique arrivoit non seulement par le cours des années, qui la consommoient, mais encore par de grandes pluies, par de violens tonneres, & sur tout par des écroulemens & tremblemens de terre. La peste de plus a

causé quelquefois le même événement; car l'Oracle de Tiresias s'abolit dans Orchomene après une grande contagion. L'on peut ajouter aux raisons physiques, rapportées par Plutarque sur ce sujet, celle des Astres, qui donnent & ôtent par de particulieres influences la disposition & le temperament propre à la Divination. En effet l'Histoire des Arabes, que nous a fournie le Maronite Abraham Echelite, attribué à de certaines constellations le don de Prophetie, & la connoissance de l'avenir, qui se perd par consequent autant de fois qu'elles passent. Mais à parler sincèrement, les témoignages, que cette Histoire produit sur cela, sont si extraordinaires, & les exemples si peu croiables, qu'ils ne sauroient persuader que des personnes très credules; non plus que l'autorité des Docteurs Arabes, qu'elle cite, obliger qui que ce soit à les croire, si on ne veut déferer aveuglément à tout ce qui est écrit. Seneque croit, <sup>b. qu. Na</sup> que la crainte, qu'impriment les guerres <sup>c. 29.</sup> dans nos esprits, jointe aux terreurs, que donne la Religion superstitieuse, fait ces esprits fanatiques, qui se mêlent de deviner l'avenir; *inde inter bella erravere lymphatici, nec usquam plura exempla vaticinantium invenies, quam ubi formido mentes religione mixta*

*percussit.* Or il est du cours ordinaire de la Nature de faire cesser les effets, quand leurs causes manquent, & il semble, qu'on pourroit mettre ici en considération, que les Oracles, dont nous parlons, perirent tous avec leur grand Pan, à ce qu'on dit, au tems qu'Auguste établit une paix, qui fut presque universelle dans tout l'ancien monde. Mais

17. *Geog.* Strabon touche une raison morale, qui ne me paroît pas moins considérable que toutes les précédentes. C'est au sujet de l'Oracle d'Hammon, qu'il croit avoir été abandonné & décrédité aussi bien que les autres, parce que les Romains dans leur grande puissance se contentant des livres qu'un de leurs Rois acheta si cherement de la Sibylle de son tems, & ne faisant état que de leurs Augures, & de leurs Haruspices, ceux-ci observant seulement les entrailles des bêtes sacrifiées, & les premiers le vol des oiseaux, le manger de certains poulets, & le son avec les autres circonstances du Tonnerre : ils méprisèrent tous ces Oracles de la Grece, & du reste des Provinces soumises à leur domination, qui les négligèrent aussi à l'exemple de leur Maitres. Ainsi l'utilité cessant, d'autant que personne quasi n'y envoioit, & qu'ils n'étoient plus fréquentés comme auparavant, le

Genie de ces endroits disparut, ou pour mieux dire, ceux, qui profitoient de la crédulité des superstitieux quittèrent un métier, qui ne leur valoit plus ce qu'il avoit accoutumé. Car les présens n'étant plus envoyés, les Hécatombes & autres Sacrifices ne se faisant plus, & les profits que ces lieux de Divination tiroient des Etrangers, qui les fréquentoient manquant, ce n'est pas merveille que selon le train le plus commun des choses du monde, tous ces mysteres d'Oracles & de prophéties aient aussi cessé. L'on peut se souvenir sur cela du surnom d'Apollon *κερδαῖος*, ou *Lucrio*, *quod oracula ad lucrum daret*. Et du reproche, que fait Créon à Tiresias dans l'Antigone de Sophocle.

*Τὸ μαντικὸν γὰρ πᾶν Φιλᾶργυρον γένος,  
Vates omnes captant pecuniam,*

Tous ceux, qui font le métier de deviner, ou de prophetiser, aiment l'argent. Aux premiers tems l'on ne canonisoit personne, que par l'avis des Oracles; ce que Diodore fait voir en divers lieux au sujet de l'Apotheose d'Héphestion & de Ptoloméc. Mais Arrien est encore plus exprès là dessus, quand il rapporte, que Callisthene reprochoit Anaxarchus d'avoir dit, qu'on devoit adorer Alexandre dès son vivant, puisqu'il étoit cer-

*Lylius  
Giral.  
Syntag. 7.*

*L. 17. & 16*

tant, qu'il le seroit apres la mort: Hercule  
 meme, repartit Callisthene, ne recut l'ado-  
 ration des hommes qu'apres avoir cessé de  
 vivre, & si ce ne fut que depuis que l'Oracle  
 Delphique l'eut ordonné. Or la relation au  
 nombre des Dieux, qui se faisoit des Empe-  
 reurs Romains, ne dependoit nullement des  
 Oracles, ce qui les rendit, sans doute, de  
 beaucoup moindre consideration par toute la  
 terre, dont ces memes Romains avoient fait  
 presque une seule Monarchie.

Voions maintenant ce qu'on peut raison-  
 nablement penser de la reputation, qu'ont  
 eue ces Oracles, tandis qu'ils ont été en vi-  
 gueur. Déjà l'on ne sauroit nier, qu'une  
 partie des plus grands Personnages, qui fus-  
 sent parmi les Ethniques, ne s'en soient mo-  
 qués, encore qu'il y en eût d'autres, tels que  
 Xenophon & les semblables, qui leur por-  
 toient tout le respect, que la Religion, qu'ils  
 professoient, ordonnoit. Socrate les com-  
 paroit aux vins nouveaux, dans la foule qui  
 se trouvoit à consulter ceux, qui estoient frai-  
 chement établis. Diogene disoit gentiment,  
 qu'il falloit le connoître soi même avant que  
 de vouloir prendre connoissance de l'avenir,  
 suivant l'inscription mise expres pour cela sur  
 le frontispice du Temple; ajoutant dans Dion



Chrysoſtome, que ceux, qui ont de l'eſprit ſe peuvent fort bien paſſer des Oracles. Orefte ſe plaignoit dans les Tragédies, que le Dieu, qui rendoit ces Oracles, lui avoit été auteur, de tuer ſa mere. Sur l'Iphigenie, qu'on vouloit ſacrifier dans Aulis, Euripide fait dire hardiment au fils de Thetis, en ſe moquant de Calchas, que le meilleur de tous les Prophetes étoit celui, qui parmi une infinité de menſonges prononçoit quelque fois quelque vérité :

— *quis enim eſt vir Vates?*

*Is qui pauca vera, multa vero falſa dicit.*

Daphydas le Grammairien interrogea la Pythie, pour ſe moquer d'elle, ſ'il retrouveroit ſon cheval, encore qu'il n'en eût point perdu; il eſt vrai qu'on veut que la réponſe du Dieu, qu'il le retrouveroit bientôt, reuſſit en vengeance cette raillerie, Attalus aiant fait mourir Daphidas peu apres en un lieu, qu'on nommoit le Cheval. Généralement tous ceux, qui tâchoient de corrompre la Sibylle par argent ou autrement, montroient bien le peu d'état qu'ils faiſoient des Oracles, qu'elle prononçoit. Or encore que Pausanias ait avancé cette propoſition, qu'excepté Cléomene, perſonne n'avoit tenté de la ſuborner de la ſorte; ſi eſt-il conſtant, que

*Heſch. I.  
luſin. &  
Val. Max.  
l. 1. c. 3.*

beaucoup d'autres l'ont fait comme lui. He-  
*l. T. 15* rodote l'écrit de la faction contraire aux Pisi-  
 stratides, qui obtinrent par argent, que les  
 Lacedemoniens reçurent commandement ex-  
 pres d'Apollon, de delivrer la ville d'Athenes  
 du joug que ces Usurpateurs lui avoient im-  
 posé. Lyfandre pour ôter le Sceptre de  
 Sparte de la famille des Héraclides, employa  
 la même voie de corruption, pour avoir les  
 Oracles de Delphe, de Dodone, & d'Am-  
 mon, favorables à son dessein. Il est vrai,  
 que Diodore écrit, qu'il n'en pût venir à  
 bout, mais cela n'empêche pas, qu'on ne voie  
 par là le mépris que faisoit Lyfandre de tous  
*L. 14* ces lieux prophétiques. Alcibiade fut plus  
 heureux que lui, car Plutarque avoue, que  
 pour faire agréer à ses Citoyens l'entreprise de  
 Sicile, il obtint par ses présents les réponses  
 qu'il voulut de Jupiter Ammon. Et Demo-  
 sthene crioit publiquement, que la Sibylle  
*Philippisoit*, pour dire que l'or du Roi Phi-  
 lippe faisoit proferer à cette Fanatique tout  
*Probl. 32* ce qu'il desiroit. Mais l'opinion d'Aristote  
*36. 9<sup>th</sup>.* va bien plus au mépris de tous les Oracles,  
 quand il enseigne, que la seule humeur me-  
 lancholique, ou le temperament atrabiliaire,  
 caufoit l'enthousiasme des Sibylles, & de  
 tous ceux, qui se disoient inspirés divinement

pour reveler les choses futures. Voici le Latin de son texte au lieu du Grec, que vous pourrés voir dans l'original. *Morbis vesaniae implicantur, aut instinctu lymphatico infervescunt, ex quo Sibylle efficiuntur & Bacchæ, & omnes qui divino spiraculo instigari creduntur, cum scilicet id non morbo, sed naturali intemperie accidit. Marcus civis Syracusanus Poëta etiam præstantior erat, dum mente alienaretur.*

Or parce que le plus reveré de tous les Oracles étoit celui de Delphe, & qu'à proprement parler selon Pausanias, il n'y avoit que son Apollon de vraiment fatidique, Amphiaraus se contentant d'interpréter les songes; Ceres de faire voir dans un miroir l'évenement des maladies; Hercule d'enseigner par la chance de quatre dés qu'on jettoit, ce qui devoit arriver, & ainsi de quelques autres: Ne faut-il pas avouer, que tant de peuples qui de tems en tems pillèrent ce riche Temple de Delphe, montrèrent bien le mépris qu'ils faisoient de la Sainteté du lieu. Le même Pausanias nomme ailleurs entre ses Sacrileges un insulaire d'Eubée, la Nation des Phlegies, Pyrrhus fils d'Achille, Xerxes, les Phocéens, nos vieux Gaulois, & enfin Néron, qu'il accuse d'y avoir volé cinq cens statues de cuivre: Xiphilin ajoûte, qu'il distri-

Ex Dion. l. 63.

bua aux soldats tout le territoire de Cyr-  
 rhée, qui étoit du domaine d'Apollon; outre  
 qu'il combla & desola le propre endroit, d'où  
 sortoient les Oracles, faisant égorger des  
 hommes sur la bouche de l'Antre propheti-  
 que. Certes l'on ne sauroit nier que toutes ces  
 actions d'apparente impiété, n'eussent pour  
 fondement l'imposture crüe & reconnue de ce  
 qui se passoit dans ce Temple Delphique, le  
 premier de tous en credit parmi les Grecs, &  
 les autres Nations, qui avoient quelque com-  
 merce avec eux. Les uns, dit Plutarque,  
 se sont raillés de la simplicité des Oracles,  
 qui s'y rendoient, les autres de leur obscuri-  
 té, qui fit surnommer Phœbus *λαζίας*, c'est  
 à dire oblique & tortu, comme Jupiter Am-  
 mon fut peint avec des cornes de Belier, le  
 tout à cause des détours pleins de perplexité,  
 que reçoivent les réponses des Dieux. La  
 bouffonnerie même s'y mêloit quelquefois de  
 leur part, témoin ce simple homme, qui  
 ayant demandé, comment il pouvoit devenir  
 riche, eût pour réponse, Si tu peux posse-  
 der tout ce qui est entre Sicyone & Corinthe;  
 ce qu'Athénée donne pour un jeu du fils de  
 Latone. Sur une autre question, touchant  
 la meilleure Religion, l'Oracle répondit, La  
 plus ancienne; Et interrogé ensuite quelle é-

roit la plus ancienne, il repartit la meilleure. Les Doriens reçurent un autre Oracle, qui leur ordonnoit de prendre pour Admiral un homme à trois yeux; ils en choisirent pour cela un, qu'ils trouvèrent monté sur un Mulet borgne. Ces réponses, qui provoquent à rire, ne participent guères de la Divinité, & semblent fort mal propres à se faire respecter.

La simplicité méprisable des autres, paroissoit tant au sens grossier & peu raisonnable, qu'aux termes impropres, & contre la quantité, lors que la Sibylle parloit en vers; comme si Apollon maître du Parnasse, n'eût pas été si bon Poète qu'Homere, ou Hesiodé. Quelques-uns ont rejeté cela sur l'ignorance de la Sibylle, parce que l'esprit prophétique s'accommode comme le vin, & agit selon les mœurs & le temperament des personnes, qu'il agite. Ainsi dans la véritable Prophétie, Esaïe Courtisan, & Ezechiel s'avant en Mathématique, se sont tout autrement expliqués qu'Amos, & Jeremie, qui avoient été nourris au village. La Sibylle, selon ce sentiment, étoit comme un instrument qui sonne mal, quand il est en mauvais ordre; & c'est pourquoi elle refusoit souvent de monter sur le trépied, de sorte, que la dernière décedée du tems que Plutarque é:

crivoit, aiant été forcée de s'abandonner contre son gré à l'esprit de Divination, tomba à terre toute hors d'elle, & mourut peu de jours après. Le texte de Porphyre, que cite Eulèbe au cinquième chapitre du sixième livre de la Préparation Evangelique, porte, qu'Apollon même voiant les causes secondes mal disposées à la divination, avoit souvent menacé ceux, qui le pressoient de leur répondre, qu'il ne leur dirait que des mensonges. La Philosophie de Pomponace est conforme à cela, quand il veut, qu'Elisée n'ait pu exercer sa prophétie devant le Roi, qu'il n'eût mis auparavant sa main sur le *Psalterium*, pour acquérir la dernière disposition requise à la Prophétie, *nisi prius manu imposita super Psalterium, ut deveniret ad ultimam dispositionem.* *Quamvis enim Eliseus ex natura esset vates, non deducebatur tamen ad actum illum, nisi ex illa immediata dispositione: Et perinde est veluti aliqui homines, qui etsi sint a natura proni ad actus venereos, tamen priusquam ad illos actus deveniant, pertractant mamillas, osculanturque, ut spiritus & sanguis calestant, & in ultima dispositione fiant ad tales actus.* Je trouve la comparaison trop libre pour être traduite. Tant y a que Strabon apprend, que quand la Sibylle ne prononçoit ses Oracles

De Inca.  
c. 12. ex 4.  
Reg. 3.

cles qu'en prose, il y avoit des Poëtes, Ministres du Temple Delphique, qui les mettoient en vers. Et c'étoit eux vraisemblablement, qui composoient ces vers Acrostiches, dont parle Cicéron, qui n'avoient rien du transport prophétique, & qui étoient, comme il dit, *attenti animi, non furentis*. Car la Divination des Latins est nommée *μανια* par les Grecs, de la manie ou fureur dont elle étoit toujours accompagnée. Cette étymologie me fait souvenir de la bizarre pensée d'Hesychius Illustrius, qui a donné le nom appellatif de Sibylle pour être pur Latin, & non Grec; chose si absurde, qu'elle ne mérite pas d'être particulièrement réfutée. Mais pour revenir à notre thème, les Oracles, tant du côté de la sentence, que de l'expression, étoient souvent tels, qu'on n'y trouvoit rien, que le Dieu de l'une & de l'autre éloquente pût avouer, pour ne rien dire des autres. Encore arrivoit-il quelquefois que la Sibylle les écrivant sur des feuilles de Palmier, qui étoient alors en usage pour cela, le vent les dispersoit de sorte, que quand elle & son Démon eussent eu dessein de se moquer de la crédulité des hommes de ce tems là, ils ne pouvoient pas le faire plus visiblement. Le troisième & le sixième Li-

vre de l'Eneide, font voir ce que je dis, & la crainte d'Enée, d'être traité de même, & de tomber dans cet accident, n'a point d'autre fondement,

— *foliis tantum ne carmina manda,*

*Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.*

C'étoit en effet le jouer des hommes, comme le vent fait des moindres choses, qu'il agite.

Quant aux obscurités pleines d'équivoques & d'amphibologies, ce ne seroit jamais fait, si l'on vouloit rapporter toutes celles, qui sont venues jusqu'à nous. Vous en pouvés voir une partie dans le cinquième livre de la Préparation Evangelique d'Eusebe, & l'on peut dire en général après Cicéron de cette sorte d'Oracles, dont Chryssippe avoit composé un gros volume, qu'il en eût falu d'autres, pour les faire entendre, *Interpres Apollinis egebat interprete, & fors ipsa referenda erat ad sortes.* Ce Dieu l'avouë à Crœsus dans Herodote, rejetant le malheur de ce Roi si devot envers lui, sur l'inexorable Destin, & sur ce qu'il n'avoit pas renvoié à l'Oracle pour savoir lequel des deux Empires, de Cyrus, ou du sien, seroit ruiné, après qu'il auroit traversé le fleuve d'Halis. Cyrus fut depuis trompé de même dans Lesbos par l'Oracle d'Or-



phée, qui lui dit, comme Philostrate le rapporte, *Mea, ô Cyre, tua*; ce qu'il prit pour une promesse des conquêtes qu'il devoit faire dans l'Europe; & l'on voulut depuis, qu'Orphée l'eût averti, qu'il auroit comme lui la tête coupée par une femme. Sur le reproche, que firent les Héraclides à la Pythie, de s'être mal trouvés, d'avoir deféré à la promesse d'Apollon, portant leur retour s'ils attendoient le troisième fruit; elle leur repliqua, qu'ils avoient mal pris ce troisième fruit, qui s'entendoit de leur race, ou famille, & non pas des fruits, que la terre produit. Apollodore le conte ainsi sur la fin de son second Livre de l'Origine des Dieux. L'Oracle de Butis avoit assuré Cambyse, qu'il mourroit en Ecbatane, il s'imagina que ce seroit de vieillesse, en sa capitale de Medie, & sa blessure aussi bien que la mort, fut en un chetif lieu de Syrie nommé Ecbatane. Cet exemple est encore d'Herodote avec le suivant. Cleomene se faisoit fort sur la réponse d'Apollon qu'il prendroit la ville d'Argos, & il ne fut maître que du Bois Argus qu'il fit brûler. Appien dit du même lieu, que Seleucus aiant été averti par une prophétie, qu'il perdrait la vie en Argos, fuioit toutes les villes de ce nom, & fut enfin tué par

*De bello  
Syr.*

derrière de la main de ce Ptolomée Ceraunus, qui s'étoit réfugié vers lui, auprès d'un Autel qui portoit le nom d'Argos. Dans le même livre d'Appien Annibal déferant à un Oracle, qui lui avoit été rendu en ces termes traduits du Grec,

*Annibalis cineres terra Libyssa teget,*

*l. 20. Bib.* se promettoit de ne trouver sa dernière destinée qu'en Afrique; & il fut empoisonné par Prusias en cette partie de la Bithynie, qu'arrose le fleuve Libyflus. Diodore Sicilien rapporte deux Oracles conformes aux précédens, & rendus à deux freres Satyrus & Eumelus. Le premier Oracle donnoit avis à Satyrus, *ut a musculo sibi caveret*, à quoi obéissant il se gardoit non seulement de toute sorte de rats, mais encore des hommes, qui en portoient le nom, sans pouvoir éviter une blessure au muscle du bras dont il mourut. Eumelus se fondant sur un autre Oracle qu'il avoit reçu, de prendre garde à une maison portative ou soutenue, n'entroit jamais dans un logis, dont il n'eût fait visiter le toit & les fondemens; ce qui ne l'empêcha pas d'être blessé mortellement par un pavillon, qui couvroit son chariot. La perte des Messéniens avoit été obscurément prédite à Delphes sur l'équivoque du mot *τραγὸς* qui signifie,

& bouc, & branche de figuier sauvage, ce que Pausanias explique dans son quatrième livre. Au huitième le Trepied du même lieu avoit fait entendre à Epaminondas, qu'il devoit craindre la mer, à ce qu'il lui sembloit, sous le terme *πέλαγος*, ce qui lui faisoit éviter toute sorte d'embarquement; mais il se trouva, que l'Oracle vouloit parler d'un bois-taillis, appelé *Pelagus*, où ce grand Capitaine fut tué. La ville Libethra, dans le neuvième livre du même Auteur, fut renversée, non pas à *Sue*, ou par un Pourceau, comme ils avoient pris l'Oracle de Bacchus en Thrace, dont ils se moquoient, mais par le fleuve *Sus*, qui descendant en forme de Torrent du Mont Olympe, l'inonda toute en une nuit, aussitôt que les ossemens d'Orphée eurent vû le Soleil. Les Atheniens aiant à cœur les affaires de Sicile, furent conseillés par le même Dieu, si nous en croions Dion Chrysostome, de conjoindre la Sicile à leur ville, & il se trouva après le mauvais succès de leurs entreprises sur cette Isle, que la Sibylle avoit voulu parler d'un petit tertre fort proche d'Athenes appelé Sicile. Bref Lylandre devant mourir par un Serpent, il se trouve que celui, qui le tué, en avoit un peint sur son bouclier. Et si l'Oracle dit aux De-

liens, qu'une Corneille leur montrera un certain lieu, il arrive que c'est une femme nommée Corneille ou Coronis. Vous pouvez voir dans Tite Live, comme Jupiter de Dodone aiant averti Alexandre Roi d'Epire, *Dec. l. 1. 8. Caveret Acherusiam aquam, Pandosiamque urbem*, passa, pour éviter ces lieux de Grece, exprès en Italie, où il ne laissa pas d'éprouver ce dont le Destin l'avoit menacé. Quant à l'Oracle rendu à Pyrrhus,

*Aio te Æacida Romanos vincere posse,*  
 qui étoit aussi ambigu, Cicéron accuse Ennius de l'avoit supposé, & le prouve tant parce que du tems de ce Roi Apollon de Delphes ne faisoit plus de vers, qu'à cause qu'il n'a jamais parlé Latin. Je n'ai rien à dire contre cela, mais je sai bien, qu'on lit dans Pausanias, qu'un barbare ou étranger, envoyé par Mardonius, aiant interrogé l'Oracle de Thebes en sa langue, cet Oracle ne lui répondit pas en Grec, mais en Dialecte ou langage barbare, comme l'étoit aux Grecs tout autre que le leur. Quoiqu'il en soit, le même Dieu de Delphes avertit Neron avec l'obscurité, dont nous parlons, qu'il se prit garde de l'année soixante-treizième, le trompant de l'esperance de vivre jusques là, au lieu de lui reveler nettement, que Galba

âgé de soixante-treize ans, seroit bientôt son successeur. Suetone nous apprend cela, & *In Nerva art. 40.* Ammien Marcellin, qu'un Oracle semblable menaça l'Empereur Valens de sa fin, qui l'attendoit auprès de Mimante, ce qu'il interprétoit d'une célèbre Montagne d'Asie portant ce nom, au lieu qu'ayant été tué en Europe, il se trouva que dans le champ, où il avoit reçu la mort par ses ennemis, l'on voyoit le sepulcre d'un certain Mimantus. Mais l'Oracle rapporté par Athenée, & son *L. 8. De success.* succès fait voir, comme les hommes contribuoient beaucoup à se tromper eux mêmes, en faisant réussir de semblables propheties. Cet Oracle rendu à Phalantus, portoit, qu'il ne pourroit être chassé de l'Isle de Rhodes, qu'il ne vit voler des Corbeaux blancs, & n'apperçût des poissons nager dans la Tasse. Cela lui donnoit avec raison toute assurance. Néanmoins Iphiclus, qui lui faisoit la guerre, averti des cette réponse Delphique, le subjuga, s'étant avisé de faire lâcher des Corbeaux blanchis avec de la chaux, & verser clandestinement de petits poissons dans l'eau, qu'il devoit boire. En vérité l'homme est un ingénieux animal à se tromper lui-même, sur tout quand c'est en faveur de quelque superstition.

Voilà plus d'exemples que je ne m'étois proposé de vous rapporter de l'obscurité captieuse des Oracles, & des subtiles réponses d'un Dieu, qui ne biaise pas tant dans son Zodiaque, qu'il faisoit dans cette sorte de revelation des choses futures. Mais le nombre étoit bien plus grand de ses propheties, où l'on n'entendoit rien du tout, & qui n'eurent aussi jamais aucun succès, quelque fine interprétation, qu'on leur pût donner. Le bon pour cette superstition étoit, qu'on n'en tenoit aucun registre, que par respect personne n'osoit convaincre la Sibylle de mensonge, ce que Plutarque a pris à son avantage, & qu'en plus de deux mille ans l'on n'a observé qu'un certain petit nombre d'Oracles à qui l'on ait pû appliquer de ces ingenieuses & surprenantes explications. Ils ont été quelquefois si étranges & si extravagans, qu'ils remplissoient d'indignation, & mettoient au desespoir ceux, qui les recevoient, sans que le monde pour cela s'en desabusât, tant les hommes sont naturellement portés à s'entretromper, principalement si le prétexte d'une fausse Religion a gagné leurs esprits. Strabon nous fournit une preuve illustre de cela, qu'il dit tenir de l'Historien *9. Geogr.* Ephorus, dont nous avons perdu tous les ou-

vrages. Les Bœotiens étant allés prendre l'avis du premier de tous les Dieux à Dodone, son Oracle leur prédit, qu'ils se pouvoient promettre, que leurs affaires iroient fort bien, s'ils faisoient des actions d'impiété. Cela les mit si fort hors d'eux mêmes, qu'ils prirent la Sibylle, & la jettèrent dans le feu, disant qu'ils le devoient faire ainsi, soit pour la punir, soit pour obeir à ses ordres en se montrant impies. Il n'en fut autre chose, sinon que depuis les trois filles, qui servoient de truchement à cet Oracle, n'en prononcèrent plus aux Bœotiens, en abandonnant la charge aux hommes du Temple, qui avoient laissé une telle action impunie. Vous pourriez penser, que cette histoire seroit contraire à ce qu'on écrit, que des Colombes perchées sur un chêne, rendoient les Oracles de Dodone. Mais vous vous souviendrés que ces trois filles, dont nous venons de parler, étoient les Pigeons prophetiques, rien *Parfait* n'ayant donné lieu à la Fable, qui les faisoit *l. 7.* si bien parler, ~~non~~ l'équivoque du mot *πελειάδες*, qui signifie en langue Thessalique, & Colombe, & Prophete ou Divinatrice.

Avant que de former aucun jugement sur tout ce que nous avons considéré jusqu'ici, je vous prierai d'observer encore, qu'outre

tous les Oracles établis en de certains lieux, il y a eu d'autres divinations, qui s'exercoient par tout comme celle qui dependoit du vol des oiseaux, appelée Augurale: une autre qui consideroit les entrailles des animaux, qu'on nommoit Haruspicine, ou Extispicine. Je ne ne sai combien encore, dont ces femmes Allemandes peuvent faire un exemple, qui, au rapport de Plutarque & de Clement Alexandrin, predisoient par le bruit du cours des rivières, & par le son que rendoit le mouvement des eaux. L'Oracle du Nymphéum proche d'Apollonia, dont parle Dion Cassius, qui dependoit de l'Lucens, qu'on jettoit sur le feu, est encore du nombre, & toutes ces sortes *Antidona, Pranchina, Homina*, & autres semblables. Or tous ces usages ou sciences, comme vous voudrés les nommer, n'avoient rien de plus solide, de plus certain, ou de moins méprisable, que ce qui partoît du Trepied Delphique. Hannibal le fût fort bien dire au Roi Prusias, quand il lui reprocha, qu'il ajoûtoit plus de foi à un morceau de chair de Veau, qu'à un Capitaine expérimenté, voyant que contre son avis ils arretoit à quelque présage fâcheux d'une victime. Et Alexandre ne laissa pas de combattre les Scythes avec un heureux



succès, se moquant de l'Art ou Aristandre étoit si célèbre, par lequel il l'avertissoit que les sacrifices ne promettoient rien de bon. cela est pris de l'Histoire d'Arien. Caton s'étonnoit que ces Augures, qu'il connoissoit pour être de leur Corps, & ces Haruspices se pussent empêcher de rire en se rencontrant. vû que chacun d'eux savoit les fourberies de son compagnon, & la vanité de leur commune profession. Et l'on peut juger ce qu'en pensoient les plus honnêtes gens, non-obstant la superstition populaire; quand Ennius ne fit pas difficulté d'écrire ces vers cités par Cicéron,

*Nam istis qui linguam avium intelligunt,* : de D.  
viii.

*Plusque ex aliens jecore sapiunt quam ex suis,*

*Magis audier. dum quam auscultandum censeo.*

Ce seul exemple de Diodore Sicilien suffira L. 21. n.  
1400. pour faire voir l'adresse à tromper qu'ils avoient tous. Les Haruspices du Roi des Marmertins pour l'encourager, l'assurèrent, qu'il coucheroit dans le camp de ses ennemis; il se trouva, qu'ils avoient bien deviné, car ayant été fait prisonnier, il y mourut. L. 20. Diodore avoit déjà dit, qu'Amilcar n'attaqua Syracuse, où il demeura aussi prisonnier, que sur une pareille prédiction, qu'il devoit le jour de cette attaque souper dans la ville.

C'est ainsi qu'en nos jours un Duc de Savoie entreprit contre nous, aiant appris par un Astrologue que bientôt il n'y auroit plus de Roi en France; ce qui fut vrai, parce qu'il en sortit pour l'aller mettre à la raison. Il faut ajoûter, qu'il y a eu parmi les anciens un certain don de Prophetie, qu'on a cru attaché à des personnes particulieres, & qui n'étoit pas de meilleur aloi, que le précédent. Clement Alexandrin nomme près de quatre-vint de ces Prophetes, tels que Tiresias, Amphiaraus, & Aristée, avant que de venir aux véritables des Juifs, dont trente-cinq, outre cinq femmes, ont précédé nôtre Seigneur, & beaucoup d'autres ont été depuis. Mais son premier nombre, que vous pouvez vérifier dans les Tapisseries, n'est pas complet; car il y en a eu une infinité d'autres, qui ont voulu exercer ce métier de charlatanerie dans toutes les parties du vieil & du nouveau monde. Les exemples en sont dans toutes les Histoires anciennes & modernes. Une relation de Madagascar, qui vient d'être imprimée, porte, que ses habitans croient, qu'il y a eu quatre mille quatre cens quarante-quatre Prophetes, nombre où ils doivent entendre quelque mystere caché. Et souvenés-vous de cette femme Druide, qui dans

Vopiscus promettant l'Empire à Diocletien encore *soldat, cum Aprum occidisset*, fut caulé, qu' *In nune* il tua le Préfet du Prétoire, qui se nommoit *Aper*. Procope parle d'un autre Préfet sous *Luc de* Justinien, qui crût toujours dans les plus *1<sup>er</sup> de* grandes miseres, qu'il deviendroit Empe- *1<sup>er</sup> de* reur, parce qu'on lui avoit prédit, *se Augu-* *sti habitum quandoque induturum*, ce qui ne reüssit pourtant que quand se faisant Moine, on lui donna l'habit d'un de cette profession qui se nommoit *Augustus*. Or parce que ce Patriarche d'Alexandrie, que je viens de citer, met entre les Pseudoprophetes payens Epimenide de Crete; je vous prie de vous souvenir, que c'est le seul dont Aristote semble approuver les prédictions; à cause que ne s'étendant jamais sur les choses futures, & *3. Rhetor.* ne parlant que des passées qu'il dévelopoit *6. 17.* des plus grandes difficultés, il ne faisoit rien de surnaturel, *quoniam præteritum scientia comprehendendi potest*. Il est tems de se recueillir, & de finir cette lettre par un petit Epilogue.

Encore que tous les événemens, que nous avons remarqué avoir quelque conformité avec les Oracles de la Gentilité, dépendent presque tous d'une interprétation captieuse, comme aiant été conçus en termes équivoques, & plus propres à tromper ceux, qui

les consultoient, qu'à les instruire de ce qu'ils détiroient savoir : Si est-ce qu'on ne pourroit pas sur cette simple considération les rejeter absolument comme convaincus d'imposture, parce que les Propheties même de l'ancienne loi, que nous sommes obligés de révéler, avoient aussi leurs obscurités. Un peu avant Samuel sous Heli, le troisième chapitre du premier livre des Rois porte que *in diebus* Lib. 4. c. 17. *illis non erat visio manifesta*; & l'on voit dans Eldras, que Dieu ne vouloit pas, que Moysé revelât indifféremment tout ce qu'il lui faisoit savoir, *hæc in palam facies verba, & hæc abscondes*. Il arrivoit même quelquefois, que ces Propheties se choquoient en apparence les unes les autres, quoique toutes dictées par le même Esprit de vérité, qui n'a rien de plus contraire que la tromperie, & le mensonge. En effet, selon l'observation de Joseph, celles que Jeremie debitoit dans Jerusalem sembloient en contredire d'autres, que Jezeciel ou Ezechiel proféroit dans Babilone. Le premier disoit, que Sedekias seroit mené captif en cette ville-là: Et Jezeciel assuroit, que ce Roi ne la verroit jamais. Cependant l'événement les accorda, Nabuchodonosor faisant crever les yeux à Sedekie avant que l'y emmener captif. Les prédi-

10. Am.  
Jud. c. 10.  
& 11.

ctions de Jonas touchant Ninive, celles d'Isaïe au Roi Ezechie sur sa mort, & quelques autres ont besoin d'être interpretées par les Scholastiques. D'ailleurs, tout ce que les Oracles payens avoient de mauvais, n'a pas empêché beaucoup des premiers Peres de l'Eglise de s'en servir contre les Infideles, pour établir des vérités Chrétiennes. Ils ont produit les vers acrostiches d'une des Sibylles, dont les premieres lettres portoient le nom du vrai Messie. Saint Jérôme a si bien pensé de ces filles, & de leurs prédictions, qu'il a écrit, qu'elles avoient reçu du Ciel le don de Prophetie en recompense de leur virginité. Le Pere Ambrosien Collus n'a pas fait *De avim.* difficulté depuis peu, de bien esperer du salut *Pag.* de quelques-unes, & d'en placer deux ou trois des dix dans la celeste Jerusalem. Et l'on a écrit, que la plus ancienne de toutes entra dans l'Arche de Noé lors du déluge universel, & qu'elle fut mariée à un des enfans de ce Patriarche, surquoi je vous renvoie au second Dialogue des Poëtes de Lilius Gyraldus. L'Eglise même semble appa- *Pag. 79.* rier le Prophete Roial avec la Sibylle, quand elle chante tous les jours *teste David cum Sibylla.* Il y a néanmoins de quoi s'en étonner d'autant plus, que nous lisons dans le Levi-

6.20. tique une condannation très expresse de mort, contre tous ceux que l'esprit Pythonique ou de divination possedera, *vir sive mulier, in quibus Pythonicus vel divinationis fuerit spiritus, morte moriantur, lapidibus obviuent eos, sanguis eorum sit super illos.* Car c'est ce même esprit, qui animoit la Sibylle dans ses réponses, & qui lui faisoit donner le surnom de Pythie, comme Apollon avoit celui de Pythien.

Pour venir donc à la conclusion, que vous attendés, il ne faut pas douter, que les Peres de l'Eglise n'aient été portés d'un grand zèle pour la Religion, lors qu'ils se sont servis du témoignage des Sibylles contre les Gentils, en un tems, où ils sçavoient le grand credit, que leurs prédictions avoient dans tout le Paganisme. L'usage de l'Eglise les a imités, parce qu'elle ne fait pas profession, ni le Saint Elprit qui l'anime, de nous instruire toujourns de toutes les vérités physiques, comme elle fait sans faillir de toutes celles, qui sont nécessaires au salut. C'est ce qui a fait nommer à Casaubon après beaucoup d'autres, cette conduite des Peres une fraude pieuse, dans ses animadversions contre Baronius, que vous pourrés voir là dessus. Cela présupposé, il faut premierement  
demeurer

demeurer d'accord, que dans la Philosophie Péripatétique l'on n'admet aucun Esprit, Démon, ou Génie, hors ce petit nombre d'Intelligences, attachées au mouvement des Cieux. Il n'est pas moins constant, que tous ces Enthousiasmes de Sibylles, & toutes ces divinations d'Augures & d'Haruspices, n'y peuvent passer que pour de pures fourberies, ou pour des manies & des renversemens d'esprit, qui n'ont eu succès dans leurs prophéties, qu'autant que le hazard l'a permis, ou que la crédulité des hommes se l'est aisément persuadé. Car nôtre humanité a une propension naturelle, pour le repeter encôre ici, à espérer toujous ce qu'on se promet de l'avenir. Et c'est ce qui a fait, qu'Aristote a nommé l'art de deviner τὴν μαντικὴν, une science esperante, ἐπιστήμη ἐλπιστικὴν. Tant y a qu'elle est toujous accompagnée de manie & de fureur, à quoi ce Philosophe rapporte les inspirations des Sibylles, & tous les Oracles, qu'elles ou d'autres rendoient, Scit. 30. comme vous l'avez vû par le texte de ses problèmes, que je vous ai déjà cité. Et notés que qu. 1. le tems auquel il en disoit si librement son avis, étoit le plus soumis de tous à cette sorte de superstition. Mais parce que nôtre Philosophie Chrétienne reçoit aussi bien que celle des

Iuifs, & la Platónique, de bons & de mauvais Démons, dont les réponses & les opérations ne peuvent être absolument niées sans offenser la Religion, & d'autant qu'il n'y a point d'inconvenient ensuite, de penser que Dieu oblige quelquefois le pere du mensonge à proferer de certaines vérités, telles, qu'il en peut être sorti de la bouche des Sibylles, & de plusieurs Energumènes; nous ne saurions être déterminément de l'opinion d'Aristote, quoique parlant humainement, elle paroisse la plus vraisemblable. Car tant de fourberies, reconnues dans toutes les especes de Divinations, ne montrent-elles pas presque évidemment le peu de réalité, qui devoit y être? N'avons-nous pas vû dans l'origine des Oracles, que l'exhalaison ou la vapeur qui faisoit l'Enthousiasme, n'agissoit pas moins sur une chevre, ou sur une brebis, que sur les hommes, ou sur les femmes, qu'elle touchoit; N'est-ce pas une preuve évidente d'une operation purement naturelle, & dont aussi Apollon étoit seul reconnu le vrai pere, comme celui qui excite, élève & tempere ces exhalaisons, selon les différens degrés de sa chaleur, & selon que son action est ou plus, ou moins violente. Qu'y a-t-il en tout cela, dont la Physique seule ne puisse



rendre la même raison, qu'elle fait des fumées du vin, quand elles nous entêtent? Et pourquoi s'imaginer, comme en parle Cicéron, *ut ea quæ sapiens non vident, ea vident insanus; & is qui humanos sensus amisit, divinos affectus sit?* Sans mentir, il n'y a guères d'apparence, que Dieu se fût expliqué plus clairement de la venue du Messie dans le Temple de Delphe, de Cumes, ou d'Ephese, que dans celui de Jerusalem; & que les Gentils en fussent par ce moien de plus certaines nouvelles, que les Juifs qui n'apprenoient rien de si précis dans la Synagogue, que ce que révelent les vers acrostiches de la Sibylle. La Prédiction étoit un art de charlatanerie parmi les Payens, comme elle l'est encore aujourd'hui dans toutes les Provinces de l'Amérique, & parmi nous mêmes à l'égard de beaucoup de credules. Pline, entre mille autres, l'a remarqué en ces termes, *Halica. L. 21. c. 31. cabi radicem bibunt, qui sunt vaticinandi calentes, quod furere, ad confirmandas superstitiones, aspici se volunt.* Tant de fausses possessions de personnes, qu'on exorcise, & dont nous voions tous les jours qu'on abuse impudemment; outre le peuple, les plus simples de quelque condition qu'ils soient, nous doivent rendre suspect tout ce qui a été

écrit des Sibylles, & de tant de myſterieux Oracles, qu'ont eu les anciens. Je tiens pour moi, que leurs plus grands Prophetes, Haruſpices, ou Augures, ont été les plus aigus d'eſprit à conjecturer l'avenir, & à tirer finement de quelques antecédens de vraisemblables conſequences & je crois dans ce ſens le mot d'Euripide pour le plus certain de tous leurs Oracles :


Μάντις ἀρις ὅς τις εἰνάξει καλῶς,

*Optimus is est vates probe qui conjicit,*

Mais ne vous attendés pas, que je conteſte là deſſus, non plus que ſur aſſez d'autres matieres, dont l'on diſpute aujourd'hui avec tant de chaleur, & où je crois que la Foi n'eſt pas moins utile à la tranquillité de l'ame, que néceſſaire au ſalut. Vous ſavés, que je fais profeſſion de douter de bien des choſes, qui ſont connuës à beaucoup d'autres plus ſavans que moi, & que je ne trouve point de plus beau vers de Petrarque, ou du moins qui touche davantage mon eſprit dans ſa ſignification, que celui-ci,

*Che non men que ſaper, dubiar m'agrada.*





DES  
COMPOSITIONS STU-  
DIEUSES.

## LETTRE CVII.

MONSIEUR,

Je veux bien rire avec vous de cet homme, qui parle si plaisamment de ses Compositions, qu'il appelle ses veilles, sans doute, parce qu'il les a écrites de nuit à la chandele. *Lucernam quidem redolent, sed non plane Arpinatem.* En vérité ceux, qui l'ont contraint de mettre la main à la plume, comme il le dit, ont grand tort; ils devoient considérer que Dieu ne se sert plus guères d'une machoire d'Ane, pour faire obtenir aux siens de grandes victoires. Raillerie à part, le commencement de son livre mérite quelque attention; mais l'on n'en peut pas avoir long tems, sans un grand dégoût, & quiconque approché de la fin, ne sauroit s'empêcher de dire comme le Poëte de Scylla:

*Prima hominis facies, & pulcro pectore virgo  
Pube tenuis, postrema inmani corpore Pristis.*

L'on auroit tort pourtant d'accuser l'auteur de cet ouvrage d'être insipide; car pour éviter ce reproche, il y a mis quelquefois tant de sel, & si mal distribué, qu'il est difficile, qu'un goût raisonnable s'y puisse accommoder. Ce défaut procède indubitablement des fréquens larcins, que vous y avés observés, où il s'est voulu attribuer grossièrement & de mauvaise foi ce qu'il tient des autres, sans jamais nommer personne. Il les entasse comme siens sans jugement, & avec si peu d'adresse, qu'on remarque toujours, avec le vol qu'il fait, son ingratitude, & la mauvaise intention qu'il a, de se parer du bien d'autrui sans reconnoissance. Cela m'a fait considérer tout son écrit comme un grand Chêne tortu tout couvert de Guy, & qui n'a de verdure en hyver que celle qu'il emprunte de cette demie plante qui lui est étrangere;

Fig. 6.  
An

*Quale solet sylvis brumali tempore viscum  
Fronde virere nova, quod non sua seminat  
arbos.*

Mais recevons pour bonne son excuse, d'avoir été trop hâté par ceux, qui lui ont fait précipiter sa Composition, & qui sont cause,

qu'il nous l'a donnée telle, qu'on voit les eaux rapides des torrens, qui ne sont ni pures, ni agréables à boire.

Vous seriez bien injuste de persister là dessus dans la mauvaise résolution, où vous m'assurés, que vous vous confirmés tous les jours de plus en plus, de ne faire jamais part au public du fruit de vos études. Pour moi je tiens avec un ancien, que ceux, qui ne communiquent ainsi jamais ce qu'ils savent, ressemblent aux Figuiers sauvages, qui naissent parmi des ruines, ou sur des rochers inaccessibles, dont les figues ne servent de pâture qu'aux Geais & aux Corbeaux. Il faut rendre, quand on le peut, à la postérité le même bienfait qu'on a reçu de les dévanciers, *oportet invicem lampada tradere*, comme au branle de la Torche, & il y a de l'ingratitude à vouloir tenir sous le boisseau vos lumières, après avoir été si utilement éclairé par ceux, qui vous ont précédé. Seriez-vous bien touché de la même considération, qu'on attribue au feu Cardinal de Berule, qui fit d'abord difficulté de mettre la main à la plume sur ce qu'il n'avoit point appris, que le Fils de Dieu eût jamais rien écrit, que deux fois au sujet de la femme adultere, où S. Jean enseigne dans son Evangile, qu'avant & après

*Vie du  
Card. de  
Berule.*

sa réponse aux Juifs, il traça du bout du doigt quelques lettres sur la terre, dont pourtant la signification nous est demeurée inconnue. J'ai beaucoup de peine à croire, qu'une si devote pensée vous occupe l'esprit, vû qu'au même tems, que vous me déclarés votre résolution, vous ne laissés pas de me convier à entreprendre quelque chose de plus longue haleine que ne sont ces petits Traités, qui me servent depuis quelque tems de divertissement.

Ma réponse n'aura rien de ce qui se lit ordinairement en faveur des moindres ouvrages, & je m'empêcherai bien de comparer les miens à celui des Abeilles, pour me promettre quelque chose, avec le Poëte Latin, de mes petits travaux.

Virg. 4.  
Georg.

*In tenui labor est, at tenuis non gloria.*

Je laisse aux autres l'honneur des grandes entreprises, & je suivrai volontiers le conseil, qu'il donne ailleurs au sujet de l'agriculture, de préférer le labourage d'un champ mediocre à des terres d'une si vaste étendue, qu'elles ne se possèdent guères, qu'avec des soins infinis, sans être quelquefois de beaucoup de rapport.

———— *Laudato ingentia rura,  
Exiguum colito.*

A vous en parler sâinement, il n'y a rien présentement de moins à mon goût, quand je jouïrois de cette pleine liberté d'agir comme autrefois, à ma fantaisie, que des attachemens d'esprit, qui tiennent les années entières dans la conduite d'un ouvrage, où il faut penser jour & nuit, parce qu'il ne recoit point d'importante distraction, qui ne lui soit fort préjudiciable. Qu'il y a bien plus de plaisir à se recréer tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre: n'attacher son imagination à rien qui lui déplaise, ni qui la puisse seulement fatiguer, & tenir son ame par ce moien dans un état capable de jouir des plus grandes douceurs de la vie, qui sont sans difficulté les spirituelles, prises de la sorte. En effet mon génie se rebute si fort des choses indéterminées, ou même trop étenduës, que comme les longues lieues du Languedoc lui sont insupportables, il prend un plaisir nonpareil, je ne dirai pas aux petites de la Riviere de Loire, mais aux moindres milles de l'Italie, qui donnoient autrefois de si fréquens & de si agréables repôirs.

*Intervalla viæ fessis prestare videtur,*

*Qui notat inscriptus millia crebra lapis.*

Je puis leur comparer les pauses studieuses, que me donnent les occupations libres, cour-

tes, & détachées, où je me suis porté depuis peu.

Au surplus ne prenez pas la peine de me tailler de la belogne comme vous faites, en me touchant tant de sujets, que vous m'exhortés de traiter selon ma petite industrie. Outre que chacun choisit à son gré ceux, où il le veüt appliquer; je vous puis assurer, que j'en ai dix fois plus de prémédités dans mon esprit, que je n'en acheverai vraisemblablement de ma vie.

*Semi putata mihi frondosa vitis in ulmo est.*

Et tenés pour certain, que mes heures de loisir ne seront jamais abandonnées à une pure fainéantise. Notre Minerve chérit fort le repos & les vacations; elle fut pour cela nommée la Deesse *Vacina* par les Romains; mais elle a une aversion, qui ne se peut exprimer de ces oisivetés honteuses & reprochables, qu'elle nomme la félicité de gens qui dorment, le plaisir d'un Ours, confiné dans sa caverne, & le bonheur, que donnent tous les Cimetières. Si ma plume d'ailleurs ne vous satisfait pas souvent en beaucoup de choses, souvenés-vous, que j'ai cela de commun avec le Grammairien Aristarque, de ne pouvoir pas écrire à mon contentement tout ce que je voudrois & de ne vouloir pas aussi allez de



fois le faire selon que je le pourrois ce me semble, n'étant retenu par une infinité de considérations.

C'est tout ce que vous aurés de mois pour réponse à toutes vos sollicitations, sinon qu'à votre demande, comme quoi je me plais encore aux doutes & aux irrésolutions de la Sceptique, je vous communiquerai le sujet, que j'eushier à la réception d'une lettre d'Alexandrie d'Egypte de les faire valoir. Vous avés lû assez souvent, qu'il y a une infinité de lieux où l'on abandonne impitoyablement les malades, si l'on ne les transporte avec encore plus d'inhumanité en des lieux deserts, où ils ne peuvent être secourus de personne. Les Nègres de la Guinée en usent tous les jours de la sorte, si les Relations, que nous en'avons, doivent être crûës. Celles de la nouvelle France disent la même chose des peuples naturels de Canada. Et l'on pourroit rapporter assez d'autres lieux, où l'on n'a pas plus de charité pour ceux, qui sont tombés dans quelque fâcheuse infirmité de maladie. Contre cela le Médecin de nos amis, qui est présentement au Caire m'a écrit, que n'ayant pû éviter la peste, qui a été très grande cette année par tout le país que le Nil arrose, il eût cette consolation dans Rosette, qu'il ne fut

pas moins visité pour cela par tous ceux de sa connoissance, ni moins secouru par deux serviteurs Negres ses domestiques. Il remarque dans sa lettre, toute rouge du vinaigre purgatif de Marseille, que n'ayant pas pû achever de prendre le bouillon, qu'ils lui avoient apporté, ils ne firent nulle difficulté d'avaller le reste; & en effet, il est guéri de son mal avec leur assistance, jointe à celle de ses amis, & il se portoit si bien, lors qu'il m'écrivit tout cela, qu'il n'attendoit que la chute de cette Rosée, qu'on nomme en Egypte, la Goutte, pour aller au Caire, où il doit être présentement. Vous n'ignorez pas que cette Goutte ou Rosée ne vient là qu'environ le Solstice d'Eté, & que la peste y commence presque toujours en Mars, de sorte que ceux du país en sont affligés jusques vers nôtre Saint Jean, pendant trois ou quatre mois. Car la contagion, qui cesse ordinairement ailleurs par le froid, est apaisée par le chaud en cette contrée, comme l'a fort bien observé le Prince Radzivil entre autres, dans la description du voyage qu'il y fit. Et ce qui est fort à noter, de l'heure que cette favorable Rosée, qu'on attend avec impatience, y est sentie, & qu'elle y a temperé l'air, personne ne prend plus la peste, & tous ceux, qui en étoient frappés

en guerissent, par le consentement d'un très grand nombre d'Auteurs, que je vous citerois, si besoin étoit. Tant y a que cette coûtume des Egyptiens envers leurs malades les plus desespérés & pour qui l'on a le plus à craindre, comparée à celle des Negres, des Canadois, & à la nôtre même, peut faire voir sceptiquement non seulement la diversité des mœurs & de l'usage des Nations, mais encore, par une suite nécessaire, combien le raisonnement des hommes est différent, chacun croiant avoir le meilleur, qu'il seroit bien fâché de quitter pour suivre celui des autres. Je vous laisserai examiner ce qui se peut dire en faveur des deux partis, & faire réflexion en même tems sur ce que les Egyptiens ont toujours passé parmi les Grecs & les Latins qu'ils ont instruits, pour des plus polis, des plus avisés, & des plus savans peuples de la terre. Il en faut peutêtre rabattre quelque chose présentement.





DERNIERS PROPOS  
D'UN AMI.

LETTRE CVIII.

*MONSIEUR,*

**I**l est vrai, que j'ai vû finir une très belle carrière, à celui, dont vous desirés si ardemment de connoitre les derniers sentimens. Comme son mal n'étoit pas de ceux, qui causent des transports d'humeurs au cerveau, parce qu'elles se déchargeoient inférieurement, il eût jusqu'à l'extrémité le raisonnement fort pur, & la parole même, quoique foible, assés libre & assez intelligible pour expliquer à ses amis les pensées qu'il vouloit leur communiquer. Vous savés, qu'il étoit un de ces vieux & rares Courtisans, qui par une bonté de nature, sans se laisser corrompre l'esprit, se retirent avec tranquillité du Palais des Princes, renonçant aux vaines esperances, qu'on y prend, & que tant d'autres ne peuvent jamais abandonner. Tant y a que me voiant avec deux autres de ses meil-

leurs amis, qui compatissant à son mal, observions le dernier acte de la Comédie, selon qu'il avoit lui même accoûtumé de nommer ce qui se passe dans le monde, il nous tint à peu près ce langage.

Je ne pense pas avoir si mal joué le personnage, dont je suis prêt de m'acquiter, que vous puissiez condamner là dessus ma mémoire, mettre en oubli nôtre amitié reciproque, ni voir mal volontiers, que je sorte des souffrances inévitables de cette vie, pour aller au repos que nous espérons de trouver en l'autre. J'éprouve, graces à Dieu, ce passage de l'une à l'autre plus douloureux qu'étonnant, & tant s'en faut, qu'il me fâche de me voir arrivé au point, où je suis, qu'en vérité je serois bien fâché de faire un pas en arriere, quand j'en aurois le pouvoir; & je meurs dans cette créance, qui ne m'a point quitté depuis longtems, que personne n'accepteroit jamais la vie, si le choix de la recevoir, ou non, étoit libre & avec connoissance. Virgile a parlé plus en Poëte, qu'en Philosophe, quand il a fait, que les plus malheureux regretent la vie après l'avoir perdue.

— *Quam vellent aethere in alto*

*l. A.*

*Nunc & pauperiem, & duros perferre labores!*

Et je le trouve bien plus raisonnable un peu

après, lors qu'il fait boire des eaux d'oubliance aux ames qui doivent revenir au monde, afin qu'elles ne se souviennent plus des miseres qu'il faut y souffrir.

*Scilicet immemores Supera ut convexa re-  
visant,*

*Rursus & incipiant in corpora velle reverti.*

Certes Saphon concluoit mal, que la mort fut un mal, puisque les Dieux ne mouroient point. Celle qui finit tant de calamités, ne doit passer que pour un bien. Et la plainte d'Inachus, sur perte de sa fille, de ne pouvoir terminer sa douleur en cessant d'être, me semble beaucoup mieux fondée.

Ovid. 1.  
Metam.

*Nec finire licet tantos mihi morte dolores,  
Sed nocet esse Deum, præclusaque janua  
lethi*

*Æternum nostros luctus extendit in ævum.*

Nôtre Ami eût une petite défaillance là dessus, qui lui ferma la bouche, & comme nous nous regardions avec admiration, de voir que sa mémoire lui fournissoit encore tant de vers sans hésiter, il reprit la parole, & nous tint ce discours.

Vous sçavés, que je suis plus que septuagenaire, ce que je ne puis considérer sans être contraint de dire aussi bien que Simonide, qu'encore que j'aie été longtems sur terre, j'ai néanmoins

moins fort peu vécu. Car pour parler franchement à des Amis tels que vous, je ne crois pas devoir mettre au rang des jours de ma vie, ceux que j'ai passés dans l'importun tracas de la Cour. Ce n'est pas que la nôtre ne soit peut-être la moins fâcheuse, & la plus innocente de toutes, où l'on a du moins ce contentement de voir des Rois; qui ne se croient élevés dans le trône, que pour découvrir de plus loin les nécessités de leurs peuples. Mais il y a d'ailleurs tant de mortification quelquefois à recevoir dans une servitude, qui n'a rien de plus ennemi, que le raisonnement, qu'on peut faire son compte, qu'entre les grandes Maisons ou Palais des Princes, & ce qu'on nomme à Paris les Petites Maisons, il ne se trouve pas souvent une parfaite différence. Cependant je me souviens d'avoir lû dans une Relation, que les Perses <sup>Pietro della Val</sup> nomment la demeure de leur Souverain, Doulet Chané, qui signifie maison de prospérité. Sans mentir quelques-uns y acquièrent d'immenses richesses, c'est le lieu où se distribuent les premières Dignités, & le seul endroit, où se font ces grandes & prodigieuses fortunes. Si faut-il avouer pourtant, que les véritables biens & honneurs n'entrant jamais dans l'Épargne, ni dans les Parties Ca-

uelles des Rois, ils ne sauroient aussi distribuer la Probité, ni les autres vertus, & que pouvant gratifier de leurs trésors, qui bon leur semble, il n'est pas en leur pouvoir de faire par leurs seules liberalités un véritable homme de bien & d'honneur, quoiqu'ils le combent de biens & d'honneurs. Je ne nie pas néanmoins qu'on ne puisse avec prudence donner quelques années à la Cour, pour mettre les autres à couvert de beaucoup d'inconveniens. Aristippe disoit d'une Courtisane, que l'entrée chez elle n'avoit rien de reprehensible, mais qu'il étoit honteux de n'en pouvoir sortir. Cela se peut soutenir avec bien plus de raison d'un Louvre, où l'on voit souvent des personnes, qui s'arrêtent judicieusement; comme il y a des momens, sur tout à l'égard de ceux, qui approchent de la caducité, qu'on n'y sauroit être sans quelque reproche. Si vous ne le recevés des autres, ce qui ne manque guères, vous vous le ferés indubitablement à vous-même, dans le secret du cœur & de la conscience. Il faut que je vous dise sur cela, que j'ai eu pitié une infinité de fois du bonhomme de Guitault, qui dans une décrépitude, accompagnée de toute sorte d'infirmités, ne pouvoit abandonner un poste chez la



Reine Mere, avantageux à la vérité, mais tout à fait contraire au repos, dont il avoit besoin. Vous savés, que je n'en ai pas usé de même, dont je louë Dieu, protestant avec vérité, que j'ai plus rétiré de satisfaction d'une des heures de ma retraite, que de toutes celles, que je sacrifiai par vos avis au service de la Cour. Aussi seroit-il beaucoup plus mésséant à des hommes de ma profession, & de mon génie, de croupir dans un lieu, qui n'a plus rien de sortable à leur arriere-faison, qu'à des cavaliers, & à des gens de main, qui n'ont jamais fait de reflexion sur ce qui est le plus important dans la vie, ni sù ce que la solitude a de doux, & qui doit être préféré à tout ce que les Cours peuvent avoir de plaisant ou d'avantageux. Je suis bien aise, qu'il me reste assez d'haleine pour vous communiquer deux ou trois Aphorismes, qui pourront être d'usage à ceux de vos amis, qui veulent faire fortune aux lieux, dont nous parlons.

Le premier regarde la personne du Souverain, & de ceux qui peuvent le plus auprès de lui, qu'on ne doit jamais aborder qu'agréablement & avec complaisance, après avoir reconnu leur génie. C'est un crime chez le Mogol d'entrer dans sans Cour vêtu de bleu,

parce que le deuil s'y porte avec cette couleur; & l'on n'oseroit y prononcer la rude parole de mort, qui porte l'esprit à de trop fâcheuses imaginations. Il faut être souple, & savoir gauchir auprès des Toutpuissans, en secondant leurs sentimens, parce que les voies obliques leur plaisent, & qu'ils sont bien-aîsés d'imiter le Soleil dans son Zodiaque, où il va toujours en biaisant. Les agrémens sont si nécessaires en ce pais là; que selon la pensée de Cornelius Celsus, l'on a nommé *L. 3. c. 24.* la jaunisse non seulement *morbum arquatum*, mais aussi *morbum Regium*, à cause qu'elle ne se guérit que par le jeu, le luxe recreatif, & les passetems, surquoi sont fondés les vers de Serenus Sammonicus:

*Regius est vero signatus nomine morbus,*

*Molliter hic quoniam celsa curatur in aula.*

Sans cette douce façon d'agir qu'on peut nommer une molle flexibilité, il est presque impossible, qu'un Courtisan arrive au but, qu'il s'est proposé.

Je vous donne pour un second Aphorisme, qu'outré toutes les bonnes qualités, qu'il faut avoir pour réussir auprès des Grands, quand il est besoin d'agir, celle de la souffrance est si absolument nécessaire, que sans elle l'on ne se doit jamais rien promettre d'eux.

C'est ce qui fit prononcer ce beau mot à un Favori d'Espagne, au sujet d'un Gentilhomme, qu'on lui recommandoit par mille belles choses, qu'il savoit faire: Tout ce que vous me dites de lui n'est pas assez pour la Cour, il faut savoir ce qu'il peut souffrir. Il avoit certes raison, & si les Romains se sont vantés à bon droit de savoir endurer les choses fâcheuses, aussi bien qu'exécuter les pénibles, *agere & pati, Romanum est*; l'on peut assurer que sans cette vertu Romaine, un Prétendant ne se doit rien promettre des Princes, comme il peut tout espérer par son moien. L'on vit en Hollande un Dogue faire fortune, selon la condition de Marin, auprès du Prince d'Oranges, pour s'être opiniâtré à le suivre, quoiqu'on le maltraitât longtems pour l'en empêcher.

Il ne faut pas s'imaginer de pouvoir servir agréablement deux maîtres en même tems, sur tout s'ils sont en compétence d'autorité. Cent Gueux s'enveloppent ensemble dans une natte sans se quereller, selon la pensée d'un Auteur Arabe, & deux hommes sont insociables dans le plus grand Etat de la terre, s'ils sont rivaux de puissance, & qu'ils visent l'un & l'autre à la première Faveur. Prenés

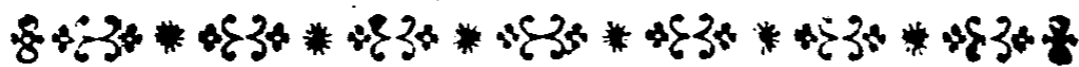
*Vie de Tamerlan.*

donc attache d'un côté, si vous ne voulés être rebutés de tous les deux.

Mais, qu'on se garde sur tout de paroître trop curieux des secrets du Cabinet, & de ce qui touche le gouvernement, pour parler comme les Italiens. L'on se doit contenter de voir, pour ajuster sa conduite, l'heure que marque le Quadran; sans avoir la curiosité de considérer tous les ressorts du dedans, & sans vouloir raisonner sur tous les mouvemens de l'horloge. Ceux qui pechent en cela, ne peuvent que difficilement éviter le peril, ou du moins, de passer souvent pour ridicules.

Voilà fidelement tout ce que me peut fournir ma petite mémoire des derniers Propos de nôtre commun Ami, dont vous avés deliré, que je vous fisse part. Il me parût disposé à nous en dire davantage, mais sa foiblesse, & l'arrivée du Médecin, qui reconnut l'extrémité où il étoit, nous firent quitter toutes autres pensées pour prendre celles de la Pieté.





DE  
LA CHICANE ET DES  
LOÜANGES.

LETTRE CIX.

MONSIEUR,

Quoique les meilleures choses se corrompent par le mauvais usage, ce n'est pas à dire, qu'elles soient condamnables en elles mêmes. Les Polices, qui ont été inventées pour le bien des hommes, tournent souvent à leur désavantage, & néanmoins ils ne sauroient s'en passer, quelques rigoureuses qu'elles deviennent. La Loi est l'ame de la vie civile, qui n'a point pourtant de plus grand ennemi qu'elle, quand elle est mal prise, comme il arrive souvent, *nihil minus ferri oportet in civitate, quam ut lex decipiat*: Et la contrariété des Ordonnances & des Arrêts fait parfois plus souffrir les peuples, qu'ils ne feroient s'ils ne connoissoient point d'autre loi que celle de la Nature: *nam quid interest*

*Quintil.  
in Decl.*

*nulla sint, an incertæ leges?* Cependant tout nôtre Droit François est rempli de mille *antinomies*, & le Magistrat, qui se dit au dessus de la loi, & qui l'interprète comme il veut, abuse d'une chose très bonne en soi, & fait que nous souffrons de ce qui devoit causer nôtre principale félicité. Pour laisser moins de lieu à cet abus, les Chinois ne permettent jamais à personne d'exercer une charge de Judicature dans son pais. Le Turc a sa Jurisprudence exemte de toutes nos formalités, la plupart captieuses, & retranche tellement le nombre de ceux qui font profession de cette science, que dans toute la vaste étendue de l'Empire Ottoman, il n'y a pas tant de gens de Justice, que dans la seule ville de Paris, si nous en croions une Relation moderne. En vérité je respecte, autant que je dois, les hommes de la robe, mais je vous confesse, que les abus, qui s'y commettent, ont beaucoup fortifié l'aversion naturelle que j'ai toujours eüe de m'y attacher. L'objet des occupations d'un Palais de Chicane, m'a toujours fait cabrer l'esprit, quelque honneur qui m'y parût joint, ou quelque utilité que j'y visse annexée. Et je ne pense pas, que celui de personne ait jamais plus souffert, que le mien, autant de fois que j'ai été contraint,

*Voyage du  
Leir.*

d'en prendre quelque notion confuse. Je ne vous veux rien celer là dessus du plus interieur de mon ame,

*Secreti loquimur, tibi nunc hortante Ca-Perffat. s.  
mæna*

*Excutienda damus præcordia.*

L'ignorance même de ce que ce métier a de plus fin, m'a toujours plû, & l'inclination que j'avois étant jeune pour la Philotophie, me faisoit tirer quelque vanité de n'entendre rien aux affaires de Thémis. En effet l'esprit de Socrate ne m'a jamais paru plus grand ni plus relevé, que quand je vois cet homme admirable dans le Gorgias de Platon, qui ne peut recueillir les suffrages de sa Tribu, ni beaucoup moins les rapporter dans la forme requise. Il étoit pourtant obligé de le faire, parce que cette même Tribu présidoit alors à son tour; mais il avouë ingenuement, que son peu d'intelligence en de semblables matieres le rendit presque ridicule. Il le pût être au peuple d'Athenes: mais je tiens pour assuré, que Socrate n'eût pas voulu être plus savant pour lui complaire, & qu'il prenoit de son côté grand plaisir à ignorer ce qui étoit indigne de sa connoissance.

Il faut, que je vous fasse part, dans la même confiance, de l'interprétation, que j'ai

toûjours donnée à ces termes, dont use Virgile pour représenter le bonheur d'un homme des champs.

— *Nec ferrea jura,*

*Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.*

L'explication ordinaire fait prendre *forum insanum* pour *litibus fremens*, à cause de ce bruit importun, & de ce bourdonnement dont l'on est étourdi aux lieux où les misérables plaideurs ont accoutumé de se trouver. Mais je suis persuadé, que le Poëte s'est servi du mot *insanum*, pour faire comprendre, que cette grande multitude de personnes qu'on y voit, est principalement composée de gens si mal avisés & si fous, qu'ils consomment là malheureusement & leur bien, & leur vie. Ceux mêmes qui profitent de la ruine des autres, dans l'exercice d'un métier si ennemi du repos, ne me paroissent guères moins à plaindre par beaucoup de circonstances, que je ne veux point ici exagérer. Vous sçavez, que sur la demande de l'Empereur Hadrien, *qui sunt qui sumi agrotant?* Epictete répondit, *qui aliena negotia curant.* On leur applique cette invective de Seneque, prise du second livre de la Colere, chapitre septième, *Inter istos quos togatos vides, nulla*



*pax est, alter in alterius exitium levi compendio ducitur:* Et vous n'ignorés pas, qu'on a voulu rendre un Avocat d'autant plus méchant homme, qu'il étoit excellent dans sa profession, toute portée à gagner l'esprit des Juges, & à obtenir d'eux par son éloquence & par son artifice, ce qui est avantageux à ceux, dont il plaide la cause; *non enim minus male facit qui oratione, quam qui pretio judicem corrumpit.* Tant y a que la plus fine Chicane est presque toujours accompagnée de tant de tromperie, qu'elle a donné lieu à ce Pentamètre d'une des vieilles Epigrammes recueillies si soigneusement par Pierre Pithou:

*Non sine fraude forum, non sine munere petrus.* Pet. Arb. in Satyr.  
 Enfin tout ce que vous entendés murmurer dans une grande Sale du Palais, se divise commodément, comme la Crotonne de Petrone, en deux genres de personnes, *nam aut captantur, aut captant.* Et si nous en croions le même Senèque, que je viens de citer, il assure au chapitre suivant, qu'ils ont encore quelque chose de plus odieux: *hoc uno ab animalibus mutis differunt, quod illa mansuescunt alentibus, horum rabies ipsos, a quibus est nutrita, depascitur.* Mais quitons un propos, qui tient trop de la Satyre, & pour vous divertir, disons un mot de cette ridicule façon de s'entrelouer, qu'ont

ceux, que vous dites si bien, qui s'admirent avec raison les uns les autres (*mutuum Multi seabunt*) puisque c'est le propre de l'ignorance d'engendrer l'admiration.

Ma premiere maxime a toujours été sur cette matiere, de m'abstenir autant que je pourrois des louanges, qui semblent en exiger d'autres, quand elles se donnent aux personnes vivantes. L'on peut voir dans une des Epîtres de Ciceron comme son dessein étoit d'observer exactement cette regle, assurant Atticus, qu'il n'eût jamais mis Varron entre les personnages de ses Dialogues Philosophiques, si le même Varron ne l'eût ardemment désiré, parce qu'il étoit resolu, de se taire des personnes vivantes, pour ôter tout soupçon qu'il recherchât leur approbation, ou qu'il mendiât leurs louanges par l'honneur qu'il leur déferoit. Ce n'est pas que Ciceron n'aimât ces mêmes louanges autant qu'homme de son siecle; ce qui paroît dans toutes ses œuvres, & particulièrement dans une autre Lettre, qu'il écrit à Luceius, pour l'obliger à faire l'Histoire de son Consulat; lui protestant, que s'il ne s'y applique, & qu'il ne reçoive de lui les éloges qu'il en attend, il se déterminoit à suivre l'exemple de ceux, qui ont mis par écrit leurs propres actions. Mais

*l. 3. ad*

*Att. ep. 2.*

*l. 3. ad fam.*

*ep. 12.*

nonobstant cet appetit extrême d'être loué, dont ce grand génie étoit travaillé, il eût été bien fâché, qu'on eût pû croire, qu'il donnoit de l'encens à ceux de son tems, pour en recevoir de leur main, ou pour les engager dans la defense & dans l'estime de ses ouvrages. Je me suis expliqué d'un sentiment approchant de celui-là dans la premiere de mes Lettres, où je rends raison de ce qui m'empêche d'y mettre les noms de ceux, à qui elles pouvoient être adressées. En effet cela ne peut guères se pratiquer, sans tomber encore dans assez d'autres inconveniens. Il est difficile, que les amis ne prennent de la jalousie les uns des autres, ne pouvant pas être tous également prisés. Et l'humeur ambitieuse de la plûpart n'est jamais contente, si l'on ne leur donne de ce *Grand*, & de ce *Divin*, que nous voions tous les jours si indignement profanés en de semblables occasions. Cependant l'*Apotheose*, il me semble, doit être réservée pour ceux, qui ne sont plus. Je dis, il y a peu, à un homme qui me pressoit d'en *paratympher* un autre, que je n'estimois pas moins qu'il pouvoit faire, le mot des Italiens, *da me lo morto*. Et certainement l'on ne devoit sacrifier aux Heros mêmes, selon l'ancienne loi, qu'après le Soleil couché, con-

me qui diroit, quand leur vertu ne peut plus produire la moindre ombre d'envie.

Le second Aphorisme que je crois très important au sujet des louanges, va à n'en donner jamais d'excessives, ou qui ne soient proportionnées au mérite de ceux, à qui elles sont attribuées. C'est une grande faute, & que les meilleurs ouvriers évitent soigneusement, d'élever sur de grandes bases de fort petites Statuës. Et l'on peut encore reprocher à la plûpart de ceux, qui sont si prodigues des plus hauts titres d'honneur, qu'ils commettent la même impertinence, que Dion Chrysostome ~~Orat. 31~~ impute aux Rhodiens, de poser indifféremment toute sorte de têtes sur des corps de marbre, dont ils avoient ôté les anciennes, & qu'ils tenoient prêtes pour cela, comme les Ecrivains, dont nous parlons, ont des Eloges préparés, qu'ils font servir sans discernement à toute sorte de sujets. Cependant il n'y a rien de plus insupportable que cette miserable prostitution: Et si un ancien vouloit mal au Jupiter d'Homere, à cause qu'il favorisoit les Barbares, il est presque impossible qu'on n'ait à contre-cœur ceux, qui louënt si mal à propos, & qu'on ne leur en sache très mauvais gré. La louange se peut dire une espece d'émail, qui ne doit é-

tre couché, que sur les plus nobles métaux; les Maitres s'empêchent bien de l'emploier à parer du cuivre, ou du laiton, s'ils n'ont quelque dessein particulier. Que je trouve raisonnable la Lettre de recommandation, qu'écrivit Platon à Denys le Tyran de Sicile, en faveur d'un certain Helicon Cyzicienien! Il lui fit connoitre beaucoup de rares qualités *Plutar.* qui étoient en cet Ami, mais après tout, lui ajouta-t-il, c'est un homme, par consequent sujet à faillir, & comme tel encore capable de changer. Vous en connoissiez un décedé depuis peu, qui eût pris à injure d'être recommandé de la façon, & qui se fut offensé d'être autrement loué qu'avec les termes superlatifs, bien qu'on ne pût rien prononcer de lui, qui fut plus à son avantage que ce qu'a dit Saint Augustin de Ciceron, *linguam* <sup>3.</sup> *Confess.* *fere omnes mirantur, pectus non item.* Ne <sup>4.</sup> <sup>c.</sup> pensés pas néanmoins sur tout cela, que je prétende vous donner une entiere averfion de ce que l'on peut considérer comme faisant une partie des recompenses, qui sont duës à votre vertu. J'avouë que vous seriez bien malheureux, & bien ennemi de vous-même, si vous aviez à contre-cœur les louanges, au même tems, que vous faites cent choses, qui vous les attirent de tous côtés. Mais je se-

rai bien aisé, que vous ne croiés pas d'abord tout ce qui pourroit se dire à votre avantage, & que vous usiés de la moderation du Pasteur Lycidas,

*Virg. l. 1. y. — Me quoque dicunt*

*Vatem pastores, sed non ego credulus illis.*

Si je vous connois bien, vous n'improverés pas le conseil que je me mêle de vous donner avec mon ordinaire franchise.



D E

LA CENSURE DES LIVRES.

L E T T R E C X.

M O N S I E U R,

**J**e suis comme vous, il y a des doutes de certaines personnes, que je préfere au savoir de beaucoup d'autres. Car encore, qu'il soit vrai, que le Hibou n'apperçoit pas tout ce que voit l'Aigle; ce n'est pas à dire pourtant, que tous ceux, qui croient avoir la vuë aussi perçante que ce dernier, aient l'avantage, qu'ils prétendent, de discerner

ner les choses mieux que personne. Cependant c'est le défaut ordinaire de la plupart des hommes savans, non seulement de préférer leurs lumières & leurs connoissances à toutes celles des autres, mais encore d'être fierement persuadés, que rien n'échape leur vuë, & que ce qu'ils ne découvrent pas n'est connu de qui que ce soit. Que voulés-vous, chacun a son foible; Achille même étoit vulnérable par le talon, & c'est une nécessité aux plus parfaits d'être reconnus hommes par quelque défaut. Mais bien que cette vanité commune aux Dogmatiques soit fort condamnable, j'ai remarqué une injustice dans beaucoup d'esprits de la plus haute classe, dont je n'ai pas moins d'aversion. C'est que s'ils entreprennent de refuter quelque ouvrage, non contents d'y reprendre ce qui peut raisonnablement recevoir la correction, ils le censurent sur tout, & veulent que son Auteur ait commis autant de fautes que son livre a de paroles, & fait autant d'héresies ou d'impertinences, qu'il a débité de pensées. Ainsi quand Jule Scaliger se mit à écrire contre Cardan, il le voulut contredire généralement en toutes choses, & il ne laissa aucune de ses subtilités qu'il ne tâchat de rendre ridicule. Il suffisoit, que Cardan eût parlé de la beauté

Exerc. 236. du Perroquet, & de son rare plumage, pour  
 faire soutenir à Lescale, qu'il étoit un des plus  
 laids oiseaux, qu'on peut regarder; & pres-  
 que dans toutes les Exercitations l'on voit re-  
Lib. 3. de  
Theolog.  
Gent. c. 10. gner le même génie de contradiction. Si est-  
 ce que, comme a fort bien observé Vossius,  
 encore que Scaliger eût peut-être plus de con-  
 noissance des Lettres humaines que son An-  
 tagoniste: il faut avouer néanmoins, que ce  
 dernier avoit d'ailleurs pénétré beaucoup plus  
 avant que Scaliger dans mille curiosités de la  
 Physique, & qu'il possédoit une toute autre  
ib. l. 4. c. 13. connoissance que lui des Mathématiques. Le  
 même Vossius se plaint judicieusement enco-  
 re, qu'un si grand personnage que Lescale  
 parût comme furieux contre la réputation d'  
 Erasme, si recommandable dans la belle li-  
 terature, & qu'il ne laissa pas de louer après  
 sa mort. Je vous donnerai ensuite l'exemple  
 d'un pareil traitement, qu'a reçu du P. Petau,  
 Joseph Lescale, comme si le fils eût dû por-  
 ter la peine de l'injuste procédure de celui, de  
 qui il tenoit l'institution & la vie. Le P. Pe-  
 tau rempli d'une érudition très étendue, prit  
 à tâche d'examiner le grand travail de Joseph  
 sur la correction des tems, *de Emendatione  
 Temporum*. Il l'a fait avec beaucoup d'exa-  
 ctitude, & il y a remarqué sans doute des



fautes de considération. Mais l'on ne sauroit nier, qu'il ne s'y soit porté avec cette animosité, dont nous nous plaignons, & qu'il n'ait voulu faire passer pour erronées des opinions très-soutenables, dans le dessein qu'il avoit de lui donner le dementi sur tout, & de décréditer entièrement son ouvrage. Ma mémoire me fourniroit un bon nombre d'autres exemples, mais ils pourroient, comme plus recens, être plus odieux, que ceux-ci, & vous sçavez assez, si les contestations literaires se passent aujourd'hui avec plus de douceur & d'équité entre plusieurs personnes qui se mêlent d'écrire.

Que dirons-nous de beaucoup de gens, qui ne peuvent souffrir dans un livre ce qui est au dessus de leur portée, & qui très-ignorans condamnent absolument tout ce qu'ils n'entendent pas? croiant par ce moien couvrir leur incapacité, faire les entendus, & passer pour plus habiles, qu'ils ne sont. Je veux à ce propos vous faire un petit recit, de ce que l'excellent Bibliothécaire Gabriel Naudé me communiqua par forme de divertissement au retour du second de ses voyages d'Italie. Un Inquisiteur de ce pais-là vouloit, qu'il corrigéât dans un ouvrage pour lequel il lui demandoit le privilége accoûtumé, ces paroles, *Vir-*

*go futu est*, aiant mis en marge, comme pour sonder la correction, *præpositio hæretica, nam non datur Fatum*. En un autre endroit sur ces termes, *hoc detrahit fidem Cajetano*, il avoit apostilé de même, *hæc propositio scandalosa, nam Cajetanus mortuus est in fide*. Et quand il fit imprimer une autre fois le Discours de la petite République de Saint Martin qu'il m'a dedié, parce que dans l'Épître, qu'il m'adresse, il parloit des études que j'avois faites en ma jeunesse *improbo labore*, il voulut absolument qu'il changeât ces mots, qui offensoient, disoit-il, son Ami; quoiqu'il le fit assurer par un des plus grands Humanistes de Padouë, que cette façon de parler Latine se prenoit en bonne part. Il me rapporta bien d'autres traits semblables, dont je ne me souviens pas; ce peu suffit, pour vous faire avouer, que vraisemblablement depuis l'établissement de l'Inquisition, elle n'a pas eu un Officier aussi impertinent que celui là; & pour vous prouver aussi ce que j'avois avancé, que les plus incapables sont quelquefois les plus hardis à condamner ce qu'ils ne comprennent pas. Le petit vers de Laberius,

*Quod nescias damnare, summa est temeritas,*  
 les rendroit un peu plus sages s'ils étoient capables de le devenir.

Certes les Censures sans fondement de telles personnes, nous doivent rendre fort suspects toutes celles, qui se font de même, de quelque part qu'elles viennent lors qu'on ne leur voit rendre nulle raison de ce qu'elles improuvent. Car ce n'est pas assez d'accuser vaguement & en gros un ouvrage d'avoir de grands défauts, il est besoin de spécifier, & de convaincre d'erreur ceux qui les voudroient défendre. La civilité même semble requérir, & peut-être l'humanité, qu'en les faisant remarquer, nous prenions la peine de les corriger, & de mettre en leur place ce que nous croions qui vaudroit mieux. Si nous nous contentons de montrer une faute, sans l'ôter en sorte qu'elle ne paroisse plus, nous ne ferons que comme ces glaces ordinaires de Venise, qui font voir simplement les taches du visage qu'elles y laissent. Au lieu que nous devons imiter autant qu'il se peut les miroirs naturels d'une eau claire & tranquille, qui nous faisant observer ce qui nous mesfiet, ou nous rend difformes, nous offre encore au même tems le remede, & nous fournit dequoi nous nettoier. Mais je vois peu de gens qui en usent de la façon; l'on se contente souvent de dire avec un dégoût fastueux, qu'un livre déplaît sans pou-

voir dire pourquoi, & nôtre injustice est si grande que nous defendons ces jugemens téméraires avec plus d'opiniâtreté, que si nous les avons faits avec connoissance. Pour le moins serés-vous contraint de confesser, que la Sceptique a cela de bon, qu'elle ne détermine rien de la sorte, & que non contente, de proposer nuëment ses doutes, elle explique toujours ses raisons de douter, toute prête à les abandonner, si on lui en fait voir de plus vraisemblables. Quand elle ne reçoit pas pour constante l'opinion de ceux, qui sont persuadés, que la plume de l'Aigle consume, à cause de sa superiorité sur tous les volatiles, & par quelque antipathie, celles des autres oiseaux; c'est, qu'elle trouve autant & plus d'apparence à s'imaginer, que cela peut venir de ce que ces dernieres comme plus humides se corrompent & s'anéantissent plutôt. Elle dit la même chose des peaux de Loup étenduës sur un Tambour, & des cordes qu'on fait de son boiau, qui comme plus seches & plus fortes, resonnent mieux les unes & les autres, & se conservent plus longtems que celles des brebis, employées au même usage, sans qu'il soit apparemment besoin d'avoir recours sur de semblables choses aux qualités occultes, qui

composent peut-être la plus impure partie de notre Philosophie. Mais il n'est pas heure de s'embarquer sur ce vaste Ocean, finissons plutôt par cette reflexion, que comme le jugement des hommes, soit sur les Livres, soit sur d'autres sujets, a toujours été partagé; il ne sera jamais aussi que leurs opinions ne soient différentes, & qu'il ne s'excite entre eux mille débats contentieux à cet égard. Les anciens ont eu raison de représenter leur Pallás armée; cette Divinité, qui gouverne selon eux l'Empire des savans, leur inspire avec des pensées opposées, des humeurs plus belliqueuses, que Mars n'en donne à ses guerriers au milieu de la Thrace. Et je vous prie de vous souvenir là dessus, que la doctrine des Chaldéens demandoit pour le thème d'un excellent Philosophe, un aspect trigonal entre ce Dieu des combats, & Mercure; ce qui peut faire voir selon eux, que tous les discours & tous les raisonnemens des hommes de cette profession, seront presque toujours accompagnés de beaucoup de contestation, & d'une extrême animosité.





## DES BIENFAITS.

## L E T T R E C X I.

*MONSIEUR,*

**N**ous sommes d'accord sur ce point, que comme la société civile ne subsiste, que par les devoirs, que se rendent ceux, qui la composent, & sur tout par les Bienfaits dont ils s'entregratifient; elle n'a rien aussi qui lui soit plus contraire, que l'ingratitude, qu'on peut dire le plus actif de tous les dissolvans qui la peuvent ruiner. C'est ce qui attire l'acclamation de tous les hommes contre les ingrats, abominés par tout comme coupables du plus grand de tous les crimes. Mais je pourrois vous contredire sur ce que vous ajoutés, que ce consentement universel est cause, que les loix n'ont point établi de peine, qui regarde l'ingratitude, non plus que contre le parricide, pour ne pas présupposer des choses si détestables, & qu'une voix secrète de toute la Nature semble assez condamner. En effet l'on vous nommera les Perses, les Athe-

niens, & les Medes, ou les Macedoniens, qui ont reçu dans leurs Tribunaux de Justice, l'action contre les ingrats. Les Romains, & les Marseillois avoient aussi autrefois des peines établies contre les Affranchis & les Libertins, qui ufoient de méconnoissance vers leur anciens Maitres ou Patrons. Et l'on voit, que les Hébreux lapidoient un fils convaincu d'avoir païé d'ingratitude ceux qui lui avoient donné la vie. Nôtre grand différend néanmoins seroit à l'égard de ce que vous souhaitez, qu'il y eût dans un siecle tel que le nôtre, une peine certaine & capitale établie pour ce vice, qui n'a tantôt plus de bornes à cause de son impunité. Hé quoi! voudriés-vous dépeupler le Monde? Et ne considérés-vous pas d'ailleurs, qu'il n'y a point de prisons assez spacieuses, pour reserrer la multitude de ceux, qu'on accuseroit, ni beaucoup moins de Palais capables de recevoir le nombre infini de Parties ou de Plaideurs, que cette sorte d'action produiroit. Tenés pour assuré, que l'Aréopage des Atheniens, & le Sanhedrin des Juifs, seroient trop petits, & que ni le lieu où les Romains agitoient leurs causes appellées *Centumvirales*, ni celui des Amphictyons, où tous les peuples de a Grèce avoient leur rendés-vous, ne suffi-

roient pas à ce grand concours d'accusateurs & d'accusés. Je vous dirai bien plus, c'est que si le nombre des ingrats étoit reconnu aussi grand qu'il est, par le moyen d'une action de Droit reçue, & des poursuites judiciaires qu'elle produiroit, personne n'auroit plus de honte de l'être avec tant d'autres. Qui est-ce qui rougit pour mentir, la chose du monde la plus contraire à la suprême Vérité, qui est Dieu, depuis qu'on s'est persuadé, que les plus justes sont sujets au mensonge? Il en est ainsi de la plupart & des plus grands de nos défauts, qu'il est utile de tenir cachés, autant que faire se peut. Si le nombre des Impies & Libertins étoit connu, ne doutés point, qu'il ne crût de beaucoup, & qu'une infinité de gens ne fussent seduits par leur mauvais exemple. Et si toutes les femmes savoient, combien il y en a d'adulteres & de débauchées, ne comprenés-vous pas, qu'une infinité d'entre elles pourroient perdre cette pudeur, qui aide tant à les tenir dans le devoir? Figures-vous à peu près la même chose de ceux, qui appréhendent si fort de passer pour ingrats; la honte de paroître tels, ne les retiendroit plus s'ils connoissoient tous leur compagnons; ils se cacheroient dans la presse de leurs semblables; & la notoriété de



tant de complices les multiplieroit vraisemblablement à l'infini. Ajoûtés à cela, que la reconnoissance d'un Bienfait étant libre & sans contrainte, elle en est sans doute plus honnête, & paroît beaucoup davantage que si elle pouvoit être exigée par la rigueur des Loix, de sorte, qu'elles ne sauroient être établies sans donner grand sujet de plainte aux hommes reconnoissans.

Or quoique rien ne puisse couvrir l'infamie de l'ingratitude, & de cette *ὄχρησια* des Grecs, dont l'on veut que les premiers Romains ne connussent pas seulement le nom, celui de *ingratitude* n'étant nullement Latin en ce sens; si faut-il avouer, que la mauvaise façon de placer un Bienfait, oblige quelquefois des ames, qui ne sont pas d'elles mêmes tout à fait méconnoissantes, à le devenir, & à tomber dans cet énorme vice, qu'elles sont les premières à condamner. Car il y a de certaines mesures à tenir, non seulement par ceux, qui reçoivent une gratification, mais encore du côté de ceux, qui la font. C'est le fondement de ce que dit Anacharsis au Roi des Scythes à son retour de Grece, qu'il n'y avoit vû que les Lacedémoniens seuls qui sçussent la belle maniere de donner & de recevoir avec jugement. Vous

Lib. 9.

m'obligerés de m'apprendre là dessus, pourquoi ces mêmes Lacedémoniens ne connoissoient que deux Graces, comme nous l'apprenons de Pausanias, au lieu des trois ordinaires, ou même des quatre à qui quelques-uns ont sacrifié. N'est-ce point, que l'ornement n'étant pas de mise dans Sparte du tems de ce Philoppe, ses habitans n'obligeoient jamais pour en profiter comme les autres Grecs, mais purement pour faire des actions d'honneur, ou de justice. Leurs Bienfaits n'étoient jamais intéressés; *non crata charita loropelosa*, comme on parle à Rome, & ce motif ordinaire de la plupart des hommes ne les touchant point, ils prirent sujet de retrancher une des Graces, que les autres cultivoient. Tant y a qu'attendant que vous m'en appreniez la vraie cause, je vous dirai ce que je pense, qui doit être observé, soit de la part de la personne, qui fait une grace, soit du côté de celle, qui la reçoit.

A l'égard du Bienfaiteur; il doit sur tout se souvenir, que ces Graces, dont nous venons de parler, ont reçu leur nom de *Charites* από τῆς χαρᾶς de la gaieté qui les doit toujours accompagner; & que selon la portée de notre langue encore, elles ne peuvent passer pour Graces, si elles ne sont faites de bonne

grace. Le Saint Esprit même nous l'a ainsi enseigné, quand il a prononcé par la bouche de Saint Paul, que Dieu se plaisoit à voir donner avec allegresse, *hilarem datorem diligit Deus*; ou par forme de précepte dans l'Ecclesiastique, *in omni dato hilarem fac vultum tuum*. Sans mentir, il y a des personnes, qui obligent d'une si mauvaise façon, qu'on diroit presque, qu'ils jettent le pain à la tête de ceux, à qui ils le donnent; & je parle ainsi, me souvenant, que de tels Bienfaits, accompagnés de dureté, & qui mortifient celui, qui les reçoit, ont été nommés *panes lapidosi*. Il n'y a point de gratification, que je n'aie à contrecœur, dit un ancien, si celui, qui me la fait, n'a autant de soin de ma pudeur, que de ma pauvreté, ou du moins que de mon besoin. En effet, il y a des faveurs desobligeantes, & selon les termes d'Aulone, *sunt gratiæ quædam ingratiæ*, dont l'on ne se souvient jamais, qu'avec dégoût, & qui laissent toujours un ressentiment poignant, par la faute de ceux, qui ne savent pas les distribuer comme il faut. La grande regle pour cela est d'exercer toujours une liberalité envers les autres, du même air, dont nous voudrions, qu'on nous la fit; *sic demus quomodo vellemus accipere*. Les premiers Grecs, qui

représentèrent ces mêmes Graces vêtûës, & non pas dans la nudité, où depuis elles ont été milës, faisoient sans doute une belle leçon à ceux, qui distribuent quelque Bienfait; leur enseignant par là, qu'ils doivent le tenir aussi couvert & caché, que la nature, dont il est, le peut permettre,

Il n'y a rien de plus contraire à cette règle, que de promettre & de faire esperer longtems avant que de donner. J'ai appris ce mot en Espagne. *las gracias pierde, quien promete, y se detiene.* Quand mêmes ces belles promesses ne seroient pas vaines à la fin, ni semblables, comme elles sont souvent, à ces œufs qui ne produisent rien, *ova subventanea*; le retardement de l'exécution est toujours pris pour quelque sorte de repugnance à les accomplir, *qui diu distulit, diu noluit.* Cela est si vrai, que plusieurs ont pris pour une espece de Bienfait, d'en avoir été refusés de bonne heure,

*Valerius. Pars beneficii est, quod petitur si cito neges.*

L'excellence donc d'une grace consiste à paroître tout d'un coup, à peu près comme l'on croit, qu'à la naissance du Monde les arbres sortirent & parurent en un instant tout chargés de fruits; ou comme un peu après

dans le siècle d'or la terre produisoit d'elle-même sans en être sollicitée,

*Omnia liberius nullo poscente ferebat.* *Virg. 1. Georg.*

Rien ne s'achete si chèrement à l'égard de beaucoup de personnes, que par de longues prières & souvent réitérées; de sorte que c'est leur donner trop tard, que de leur donner après qu'ils ont demandé, *sero beneficium*<sup>2. de benefic. c. 1.</sup>, *qui roganti dedit.* Et Seneque, de qui je tiens cette maxime, croit, qu'on s'adresseroit à Dieu même moins librement, si les prières, que nous lui faisons n'étoient secrètes, & s'il falloit, que chacun fit tout haut les vœux, qu'il lui adresse pour ses nécessités.

Celui, qui reçoit un Bienfait, quoiqu'il ne joue pas le principal personnage, n'étant que patient, & que content de l'utilité de l'action, toute l'honnêteté semble regarder son bienfaiteur; ne laisse pas néanmoins d'être obligé à beaucoup de circonstances & de conditions, qu'il ne peut ômettre sans faillir. Car comme il y a des hommes, qui prennent à toutes mains, & dont l'avidité ne peut être jamais assouvie; il s'en trouve d'autres d'une humeur si austère, qu'ils ne veulent rien accepter, où s'ils le font, c'est toujours en témoignant l'aversión qu'ils ont à se sentir redévolables d'un bienfait. Antipater avoit é-

*Plutar. Apoph.*

prouvé les uns & les autres, lors qu'il se plaignoit de deux amis, qu'il avoit dans Athenes, à l'un desquels il ne pouvoit rien faire prendre, ni contenter l'autre de présens. Il y a un milieu entre ces deux extrémités, qui doit ici, aussi bien que dans le reste de la Morale, être suivi. Souvenés-vous, que les Grecs disoient proverbialement de ces premiers insatiables, que leur langue étoit toute Dorique, parce qu'ils ne parloient que de donner, & que dans le même sens ils les nommoient encore Eoliens, sur une autre allusion, dont je ne daignerois vous importuner. Mais par dessus tous ceux de cette Nation, les Atheniens ont été diffamés de cette honteuse prostitution à demander incessamment, d'où est venue cette commune raillerie, *Atticus moriens porrigit manum*. Nous n'en voions que trop parmi nous, qui font profession de cette Chiromantie, & qui ne jugent du cœur des personnes que par la main, qui leur donne. Les uns demandent bassement, quoique sans pudeur; les autres le font avec plus d'adresse, mais avec la même importunité, employant en un besoin le *fate ben per voi* des Italiens, qui n'est bon que dans les termes de la Religion. Je n'approuve, ni l'insolence, qui tient de l'effronterie dans

dans la recherche d'une faveur, ni la trop grande timidité,

— *qui timide rogat*

*Docet negare,*

*Sen. in  
Hipp.*

dit le Tragique; Diogene pour être plus hardi, & pour s'accoutumer au refus, demandoit aux Statues, & vous sçavez qu'Auguste se moqua de celui, qui le suppliant d'une grace, lui en présentoit la requête en tremblant, & selon son terme, *quasi Elephanto stipem*. Mais il y a un air d'honnêteté qui est merveilleusement puissant à faire agréer de semblables prieres. Les Egyptiens vraisemblablement n'eussent jamais prêté aux Enfans d'Israël leurs vases d'or & d'argent, *vestemque plurimam*, étant en défiance de leur part, & croiant, que ces Hebreux étoient cause de beaucoup de maux, qu'ils avoient soufferts. Dieu pour cela conféra cet air d'agrément à son peuple, *Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis, ut commodarent eis;* & les Israélites firent leurs demandes de si bonne grace, qu'il n'y avoit pas moïen de les refuser.

L'humeur difficile de ceux, qui refusent des Bienfaits, semble avoir quelque chose de plus noble, à cause que le même temperament, qui fait les Libéraux enclins à donner,

fait encore, ce semble, que ceux-ci haïssent à recevoir. Ils disent que c'est se mettre au dessous de beaucoup de Bêtes, qui évitent les appas, de se laisser captiver par des Bienfaits, puisqu'il n'y en a point, qui n'engagent, & que selon le proverbe Arabe, celui qui apporte, emporte. Sur ce prétexte ils feroient tellement perir, s'ils en étoient crûs, la plus éclatante des Vertus, que le Monde ne connoitroit plus la Liberalité. La raison veut au contraire, que nous prenions plaisir quelquefois à servir de sujet à nos amis pour l'exercer, & s'ils le veulent ainsi, leur laisser même réitérer une action à laquelle nous ne pouvons nous opposer, sans donner à connoître, que la première nous a déjà fait souffrir, *qui nova accipere non vult, acceptis offenditur.* C'est quelquefois être incivil & ingrat tout ensemble, de ne recevoir pas aussi volontiers un présent, qu'il nous est offert.

Sen. 5. de  
Benef. c.  
ult.

Voilà tout ce que vous aurés pour réponse à vos plaintes, contre ceux, qui ne sont assez reconnoissans des Bienfaits reçûs. Vous sâvés, que j'ai traité ailleurs cette matiere assez amplement, & cette Lettre servira s'il vous plait d'un Corollaire à nôtre Opuscule de l'Ingratitude. Qui n'approuveroit ce que vous dites, que la Liberalité est une Vertu



Roiale? Elle l'est tellement, que quelqu'un a osé dire, que c'étoit entreprendre sur la charge des Grands Princes, de leur faire des présens. Mais à ce compte la témérité de ceux qui donnent seroit encore plus grande, n'y aiant rien de si propre à Dieu, que d'être Bienfaisant & de distribuer des graces. Les Rois ne font en cela que ses Imitateurs, & sans la Liberalité l'on ne sauroit bien reconnoitre en eux l'Image parfaite de la Divinité. C'est l'ordinaire de considérer là dessus comme le Ciel jette ses influences, & fait degouter la pluie sur la terre même des impies. Mais l'Évangile nous fait voir un exemple bien plus précis de la bonté de Dieu, & de la profusion de ses graces. Il ne pût refuser à une Legion de Diables la priere qu'ils lui firent, de les envoyer au sortir du corps d'un ou de deux possédés d'où il les chassoit, dans celui de bien deux mille porceaux, qui n'étoient pas fort éloignés. Concluons donc qu'on ne sauroit trop estimer une Vertu si agréable à Dieu & aux hommes; ni par consequent, avoir trop d'aversion pour ceux, qui la maltraitent par leur ingratitude. S'il y a eu des Nations, qui ont puni de mort le déni d'un dépôt de soi inutile; Et si les loix Romaines veulent, qu'il soit fidelement restitué même

*Matth. 8.**Marc. 5.**Luc. 8.*

*De mir.  
aufe.*

à un voleur: Avec quelle religion ne devons-nous point rendre un bienfait, dont nous avons profité, du moins par la gratitude intérieure d'une ame reconnoissante? Cependant il est des hommes d'un naturel si dépravé, que non contents d'être méconnoissans, ils rendent presque toujours le mal pour le bien. Ils rejettent, troublent, & battent l'eau, qui les porte; & semblables à ces Plantes, qu'on voit bruler la terre, qui les nourrit, il n'y a sorte de mauvais offices, dont ils ne paient leurs Bienfaiteurs. Certes l'homme peut être nommé un dangereux animal quand il est tel que ceux-ci. Aristote a écrit que la Thessalie nourrissoit un Serpent appelé Sacré, qui tué tous les autres par son seul attouchement: J'oserois dire, qu'il y a des personnes, qu'on ne doit pas moins apprehender, & que la compagnie de ceux, dont nous nous plaignons, a quelque chose d'aussi perilleux.





## DES EUNUQUES.

## L E T T R E C X I I .

M O N S I E U R ,

Je ne nie pas que le mot d'Eunuque, ou de Chatré, ne soit souvent un terme de dif-  
 famation, & je sai bien, que dans l'ancienne  
 Loi, celui, qui étoit reconnu pour tel, n'o-  
 soit entrer dans le Temple, *Non intrabit Eunu- Deut. c.*  
*chus &c.* Comme dans le Lévitique il est defen-<sup>32.</sup>  
 du d'offrir à Dieu aucun animal interessé en  
 cette partie: *Omne animal quod vel contritis, cap. 22,*  
*vel tufis &c.* Les nommes ainsi mutilés estoient  
 de si mauvais augure, même parmi les  
 Payens, que Lucien assure en plus d'un lieu, *In Pseud.*  
 qu'ils faisoient par leur rencontre rebrouffer <sup>& in</sup>  
 chemin à beaucoup de personnes, qui ai- *Eun.*  
 moient mieux rentrer chez elles, que de pas-  
 ser outre. Et l'on fait, que Theodose le Jeu-  
 ne fit un Edit, qui defendoit, qu'aucun Eu- *Suidas.*  
 nuque ne fût du nombre des Patriciens, pour *in voce*  
 deshonorer cet Antiochus, qu'il contraignit *Eun.*  
 par là de se renfermer dans un Cloitre. Mais

je soutiens que ce défaut de virilité n'est pas également honteux par tout, puisqu'au contraire il rend considérables en plusieurs lieux des gens, qui sans cela ne le seroient nullement. Et je m'oppose sur tout à cette maxime, que vous avés voulu établir à ce propos, qu'ordinairement la stérilité du corps étoit suivie de celle de l'esprit.

Déjà vous n'ignorez pas, qu'outre l'étymologie Grecque, qui nomme Eunuque celui, qui a la garde du lit, *ευνήν ἔχει*, il y en a une autre, qui veut, qu'il soit ainsi appelé à cause de son bon esprit, *παρὰ τὸ εὖ νοῦν ἔχειν*, sans parler de celle du vieil Vocabulaire, qui tire ridiculement ce mot de l'heureuse victoire qu'obtiennent les *Châtrés* sur leurs passions. Si est-ce que si nos Camps d'armée, *Castra*, sont bien dits selon Isidore de la Chasteté, *quasi casta*, parce que les Romains en bannissoient les femmes débauchées; le mot de *Chaste*, & celui de *Châtré*, sont si voisins, qu'il ne faut pas s'étonner que de leur allusion l'on en ait fait une autre étymologie. Tant y a qu'on voit par là, que les noms d'Eunuques & de Châtrés, n'ont pas été si injurieux envers tout le monde, que vous le présumiez. Ajoutez à cela ce que tant d'Histoires nous apprennent, qu'en

Perse; en Mésopotamie, en Egypte, & en une infinité d'autres lieux, les Eunuques ont exercé les premières charges, & reçû des honneurs qui ne cedoient qu'à ceux, qui étoient rendus au Souverain. Encore aujourd'hui la même chose peut être considérée par tous les païs du Levant, & l'on ne sauroit nier qu'à la Porte du Grand Seigneur & dans cette vaste étendue de son Empire, par les trois parties de l'ancien Monde, les Eunuques n'y possèdent une autorité, qui voit presque toutes les autres au dessous d'elle. Cela fait, que de tout tems leur nom a souvent passé pour un titre de Dignité, soit de premier Ministre, soit de premier Gentilhomme de la Chambre; dequoi ce Putiphar, dont parlent les Saintes Lettres, & qui étoit marié aussi bien que Plénipotentiaire sous Pharaon, pourroit rendre un suffisant témoignage. Ne vous souvient-il point avec combien de grace Héliodore dit, que les Eunuques des Rois de Perse étoient leurs yeux & leurs oreilles, pour faire comprendre l'autorité des premiers, & la grande confiance qu'avoient en eux ces Monarques. Elle étoit fondée à son avis sur ce qu'il les considéroient comme n'ayant ni femme, ni enfans, qui pussent occuper leurs affections, de sorte, que n'étant

de Bello  
Alex.

point diverties, ils pouvoient les donner entieres au bien de l'Etat, & employer tous leurs soins à la conservation de ceux, qui se repofoient sur eux de sa conduite, & presque de toutes choses; ce que je me souviens n'avoir pas été traduit par Amiot fort exactement selon le Grec. A la vérité les Romains ont toujours eû en horreur ces demi-hommes, & abominé la *castration* dont César parle en ces termes dans Oppius, au sujet d'une infinité de personnes à qui le Roi Pharnaces avoit fait perdre la virilité, *quod quidem supplicium gravius morte civis Romani ducunt*; Et pourtant un peu après, du tems des Antonins, Plautianus fit châtrer tous ceux, qui devoient servir à la maison de Plautilla sa fille, que Caracalla avoit épousée, sans épargner les hommes non plus que les jeunes garçons; ce qui se lit dans les Recueils de Constantin Porphyrogenete sur Dion. Quoiqu'il en soit, les autres Nations n'ont pas été en cela du même sentiment, qu'avoient les Romains, selon que Tacite l'a reconnu parlant d'un Eunuque fort puissant parmi les Parthes. *Non despectum id apud Barbaros, utroque potentiam habet*; C'est ainsi que tout le monde appelle Barbares ceux, dont il n'entend pas le langage, & n'approuve pas le mœurs. Tant y

6. Annal.

à qu'Aristote ne méprisa pas **Hermias** sur ce défaut corporel, puisqu'au contraire nous apprenons, qu'il lui fit des sacrifices comme à un Dieu.

Ce Philosophe peut être allegué bien plus fortement en faveur de ceux, dont nous parlons, puisqu'il assure au dernier chapitre de son neuvième livre de l'Histoire des Animaux, que tous ceux, qu'on châtre de bonne heure deviennent, & plus grands, & plus agréables qu'ils n'eussent été; *Omnia animalia si lib. 6. c. 28. dum crescunt castrantur, majora & elegantiora quam incastrata evadunt.* Il avoit déjà particulièrement remarqué, prenant Homere à garand, que les Sangliers châtrés augmentoient de stature, de forces, & de ferocité. Et l'on ne sauroit nier, qu'à l'égard des hommes on ne les ait souvent mutilé, tantôt pour leur rendre la voix plus agréable, & tantôt pour donner plus d'éclat & de durée à ce que la Nature leur avoit déjà donné de beauté. *Mancipiorum negotiatores formæ puerorum virilitate excisa lenocinantur,* dit Quintilien, *a. 12. ajoutant fort bien contre cette dânable coutume, Nunquam tamen hoc continget malis moribus regnum, ut si quæ pretiosa fecit, fecerit & bona.* En effet, l'amour de beaucoup de femmes pour des Eunuques est si ordina-

re, que toutes les Histoires en donnent des exemples. Cette passion fut d'autant plus remarquable en Stratonice pour Combabus qu'elle sût, qu'il étoit devenu tel. Quelques Courtisans se châtrèrent même par complaisance, pour acquérir sa faveur. Vous pouvez vous souvenir des trois choses qui rendirent considérable le Philosophe Phavorin; de parler mieux Grec, étant Gaulois, que plusieurs Atheniens; de résister sans périr aux animosités de l'Empereur Hadrien; & d'avoir à se défendre en justice d'un adultere, qu'on lui imputoit, nonobstant qu'il fût Eunuque. Tant il est vrai, que les semblables ne laissent pas d'être aimés souvent très ardemment par des femmes.

Juven.  
Sat. 6.

*Sunt quas Eunuchi imbelles, ac mollia semper  
Oscula delectent, & desperatio barbæ &c.*

Pen.  
Art.

Ajoutés aux considérations de ce Poëte, celle d'une Amante qui récrit impudemment à celui, qu'elle aimoit nonobstant son impuissance, *Languori tuo gratias ago, in umbra voluptatis diutius lusimus.* Quoiqu'il en soit, ces affections prodigieuses sont si ordinaires, qu'aux pais où l'on commet la garde des femmes aux Eunuques, l'usage est de les mutiler entièrement. Les Romains nomment *Spadones* après les Grecs, ceux à qui l'on a fait



cette operation. Busbec dit dans la troisieme Epitre, que les Turcs ne s'assureroient pas d'eux, s'il leur restoit la moindre portion. Et nonobstant qu'ils soient raclés à fleur, comme parle l'Ambassadeur de Breves, si assure-t-il qu'on en voit, qui ne laissent pas d'épouser plusieurs femmes, pour leur servir à d'abominables lubricités. C'est peutêtre à quoi se rapportent litteralement ces termes de l'Ecclesiastique, *concupiscentia spadonis devir. C. 20. ginavit juvenulam.* Et certes il est arrivé, qu'un Taureau fraichement châtré, selon l'observation d'Aristote en divers endroits, 3. de hist. an. c. 1. l. 9. c. ult. Et 1. de ge. ner. an. c. 4. Probl. sect. 10. qu. 50. n'a pas laissé de couvrir une Vache, & de la rendre pleine. Enfin l'on peut ajouter, que les Eunuques ont cet avantage, qu'ils ne perdent jamais leurs cheveux en devenant chauves, parce que, dit encore ce Philosophe, ils ont la cervelle plus entiere que les autres hommes, à qui Venus en fait perdre beaucoup. Ils ne tombent jamais non plus, si nous en croions *Ætius*, qui se sert de l'autorité d'*Archigene*, dans cette espece de ladrerie appelée *Elephantiasis* ce qui fait soutenir au Jurisconsulte *Cujas*, qu'un Prêtre ne devient point irregulier pour se faire châtrer, lors qu'il est menacé d'une si infame & si perilleuse maladie. Et n'est-ce pas un merveilleux privile-

ge qu'ils ont, de résister seuls aux exhalaisons sulphurées de cette Hierapolis Asiatique, qui tue toute sorte d'animaux, s'ils ne sont châtrés, comme l'on peut voir dans Dion Cassius.

L. 68.

Narfes fit bien savoir à l'Imperatrice Sophie, qu'ils ne perdent pas non plus avec la virilité, l'usage des plus grandes actions.

Vous auriez tort pourtant, de prendre tout cela si sérieusement, que vous m'imputassiez de faire une vertu de ce qui ne peut passer raisonnablement que pour un défaut. Mais encore faloit-il dire quelque chose pour consoler ceux, qui sont tombés dans cette disgrâce. Cela n'empêche pas, que je ne les considère comme n'étant plus ni hommes

In Eunu.

ni femmes, de même, dit Lucien, que les Corneilles ne sont ni Colombes ni Corbeaux;

5. Inst. c.  
12.

*Nec id ferro speciosum fieri putabo*, selon la pensée de Quintilien, *quod si nasceretur monstrum erat*. Je sai assez, que les Loix Imperiales, (& celle de Nerva entre autres dont parle Dion) aussi bien que les Canons Sacrés, parlent du châtrément comme d'un crime, qui est une espece d'homicide, *Eunuchismo homicidium committisancientes*. Justinien ordonne la peine du Talion, ou de la pareille, contre ceux qui sont souffrir cette espece de martyre; ce qui est conforme au sentiment du Poëte qui a dit,

L. 68.

la peine du Talion, ou de la pareille, contre ceux qui sont souffrir cette espece de martyre; ce qui est conforme au sentiment du Poëte qui a dit,

Novel.

147.

la peine du Talion, ou de la pareille, contre ceux qui sont souffrir cette espece de martyre; ce qui est conforme au sentiment du Poëte qui a dit,

*Qui primus pueris genitalia membra recidit, Ovid. 1.  
Vulnere quæ fecit debuit ipse pati.* am. 3. 3.

Et l'Eglise a pour cela condamné celui d'Origene, qui exécuta sur lui ce qu'on dit du Castor & du Bievre. Jugés là dessus de l'action de cet autre, qui se châtra seulement pour faire dépit à la femme. L'Histoire Ecclesiastique de Socrates nous apprend, qu'un Leontius, L. 2. c. 21. depuis Evêque d'Antioche, fut dégradé n'étant que simple Prêtre, pour s'être châtré afin de vivre familièrement & sans scandale avec Eustolia. Et il n'y a pas plus d'un demi-siècle, qu'Ambrosius Morales de Cordouë, fut chassé par les Dominicains, pour avoir servi contre lui-même à l'exemple d'Origene, prenant trop à la lettre la beatitude Thuan. hist. l. 99. promise à ceux, qui se châtent, *propter regnum celorum.* En effet, un zèle inconsidéré a porté dans toutes les Religions beaucoup de personnes à se mutiler de la sorte. Eusebe nous enseigne dans la Préparation Evangelique, comme les habitans des Provinces de Syrie & d'Osroene, pratiquoient cela si ordinairement en l'honneur de la Mere des Dieux L. 6. c. 16. Lx. l. 120. de saxe. aussi bien que les Galli de Phrygie, qu'enfin le Roi Abgarus fut contraint de faire cesser cette coutume, ne le pouvant autrement, en faisant couper les mains à tous ceux qui s'é-

toient fait ôter ce qui les rendoient hommes. Chacun fait ce que fit volontairement sur lui-même ce monstre d'Heliogabale par un tel principe. Véritablement c'est une grande dépravation de combattre la Nature dans sa principale fin, qui est à nôtre égard de perpetuer l'Espece par le moien des Individus, qu'elle a créés pour cela capables d'engendrer. Cependant ils ne le sont plus par une operation si violente; & cette même Nature énervée & languissante s'étonne; dit Petrone, qu'on l'empêche d'agir selon ses intentions, & d'arriver à son but,

*In Snyr.*

*Querit se Natura, nec invenit.*

*Lib. 8.*

C'est ce qui a donné quelquefois de si grands ressentimens à ces Illustres Eunuques, qu'on avoit rendu tels dès leur bas âge sans leur consentement. Hermotime, qui étoit de ce nombre, & des plus puissans auprès de Xerxés, contraint dans Herodote celui, qui l'avoit ainsi exposé à cette taille, d'en faire autant à quatre fils qu'il avoit, les obligeant ensuite de traiter leur pere de même. Un Bascha sous les Ottomans, faisoit de dépit trancher la tête à des esclaves, ou à des prisonniers, autant de fois qu'il ressentoit les incommodités de ce retranchement. Et Halis portant le même titre, se mocqua du Courier,

*Thucyd.  
17. hist.*

qui lui annonçoit comme une fort mauvaise nouvelle, la prise de la ville de Strigonic par les Chrétiens, l'an mil cinq cens cinquante-six; lui disant qu'il avoit bien fait une autre perte, lors qu'on lui avoit enlevé la plus importante piece qu'il eût. Pour Sinan Balcha il ne pouvoit pas s'en prendre à personne, ni attribuer cette disgrâce qu'à une pure infortune, puisque Paul Jove nous apprend que ce fut une Truye qui le châtra, comme il dormoit à l'ombre dès sa plus tendre jeunesse.

Peut-être voudriés-vous que j'allongeasse un peu cette Lettre, en vous parlant de la castration des femmes, puisqu'elle se pratique sur leur sexe, aussi bien que sur le nôtre, par les Egyptiens, les Juifs, les Perses, & les Abyssins. L'on veut, qu'il y en ait de deux façons, quand on leur ôte les mammelles, & quand on leur retranche cette *hypersarcofe*, ou excroissance des Nymphes. Jean Leon Lib. 8. dit qu'il y a pour cela des femmes, qui vont Afri. criant par les ruës du Caire, & dont l'office est de couper cette crête aux filles, selon qu'il est étroitement enjoint par la Loi de Mahomet. Belon écrit néanmoins, qu'il n'y a L. 3. c. 19 guères que les Persiennes sur qui cela s'exerce, & que c'est en cette considération, qu'elles entrent dans les Mosquées, ce qui n'est

pas permis aux Turques. Cette operation se fait sans doute, pour s'opposer au crime des Tribades: qui sont ce qu'Aristote & Athenée attribuent aussi aux Colombes. *Cum sese feminae ineunt, unde ova hypenemia, subventanea, sive irrita.* Mais ce retranchement qui se fait, est plutôt une espece de Circoncision, qu'un véritable châtrément puisque celles qui le souffrent n'en sont pas moins propres à la génération. Car l'on abuse du mot, qui a même été transporté aux plantes, qu'on peut bien châtrer, puisque Palladius attribue aux Pistachiers des accouplemens de mâle à femelle. Tant y a que comme l'on impute à Semiramis, d'avoir la première fait ôter aux hommes ce qui les distinguoit de son sexe; un Roi de Lydie que l'Historien Xanthus appelle Gyges dans Hesychius Illustris, & qu'Athenée nomme Andramytis, fut aussi le premier qui s'avisa de châtrer des femmes. Et je finirai par cette remarque de Plin, que si l'on châtre un Rat, il fait fuir tous les autres, qui abandonnent leur séjour ordinaire.

*6. de hist. anim. c. 2. & l. 10. c. 6.*

*Athen. lib. 9.*

*Amnia. Marc. l. 14.*

*12. Deip.*

*L. 3. c. ult.*





## D'UNE DISPUTE.

### LETTRE CXIII.

*MONSIEUR,*

Ce que vous m'écrivés est très vrai, qu'il y a une science *Polemique* & guerriere, où l'on n'emploie que la langue pour toutes armes, & où les ruses & la mine hardie triomphent quelquefois contre toute raison. Cela s'est vû dans la dispute, dont le bruit est allé jusqu'à vous, vous pouvant assurer, que jamais combat de cette nature ne fut plus opiniâtre, bien qu'il ne s'y tirât que des coups de canon sans boulet, propres à étonner par leur son, mais sans effet. Le commencement fut comme une petite escarmouche, & une légère velitation; aussi se passa-t-elle entre deux jeunes hommes, dont l'un pressé par un argument, qu'il ne pouvoit soudre, se contenta de répondre avec assez de louable ingénuité, que selon Aristote même l'on ne devoit pas abandonner une bonne opinion, encore qu'on ne pût pas répondre sur lo

*l. de lin.  
infec. tex.  
s.*

*Semita.  
Sap.*

champ à de certaines objections, qui surprennent. Je me souvins alors de ce que j'avois lû depuis peu d'un Philolophe Arabe de très-grande réputation, qui usoit assez souvent de cette repartie; Je n'ai point pour l'heure présente de réponse à vous donner, quand j'aurai davantage pensé à vos raisons, peut-être que je pourrai vous satisfaire. Il faut avouer, que de semblables retenuës me plaisent, sur tout, quand il est question, comme alors, de defendre des propositions hardies & embrouillées. En effet les Paradoxes, selon moi, ne sont bons, que pour le Cabinet. Ce sont des medailles, qui n'ont pas cours parmi le peuple, & qui ne se débitent guères dans les grandes assemblées, où l'on ne reçoit pour bonne monnoie que les opinions communes, & les sentimens vulgaires. Vous jugés bien, que je pourrois ici faire valoir la Sceptique; mais il vaut mieux vous contenter, puisque vous me demandés autre chose.

Après un si paisible procedé, nous fûmes étonnés de voir se présenter sur les rangs vôtre inflexible & inébranlable Milon, se plaignant, qu'on abandonnoit la meilleure cause du monde, *Repentè enim se, tanquam serpens è latibulis, oculis eminentibus, inflato collo, tumidis cervicibus, intulit.* Et comme



l'autre côté avoit entre ses Sectateurs un aussi hardi champion que lui, qui entra aussi en lice pour faire tête à tous venans, l'on vit aussitôt deux partis formés, n'y ayant presque personne, qui demeurât neutre depuis cela. Représentés-vous donc, qu'il se fit en un instant la plus tumultueuse contestation, qu'on se puisse imaginer, & véritablement je suis persuadé, que jamais Zenon Eleate, ni Euclide de Mégare, qu'on nous donne pour Fondateurs de la Secte Eristique, ou contentieuse, n'ont disputé avec tant d'ardeur, ni tant d'opiniâtreté. Le bon est, que l'un & l'autre Tenant ne songeant presque plus qu'à se dire les plus outrageuses & vilaines paroles, dont ils se pouvoient aviser, auroient bientôt perdu la Tramontane. Car ils se faisoient des demandes de si peu de rapport à la question proposée, & elles étoient suivies de réponses si absurdes, qu'on voioit manifestement, qu'ils ne se souvenoient plus du thème, qui les avoit mis si fort à l'effor. Certes l'on peut dire d'eux sans injustice, le mot que Lucien attribue à Demonacte, *Horum alter hircum mulgere, alter cribrum supponere videbatur.* Enfin chacun se voulut mêler d'en dire son avis avec la même violence des premiers, & s'ôtant la parole les uns aux autres, l'on eût

Cap. 3. pû croire, que c'étoit d'eux, que l'Ecclesiaste avoit écrit, *Mundum tradidit disputationi eorum*. Il arriva là dessus ce qu'on vous a rapporté, que sur le démenti donné brusquement par un échauffé, qui, manquant de raisons, protestoit néanmoins comme les bons Chicaneurs, qu'il en fourniroit en tems & lieu, il lui fut repartie par un soufflet, soit

Cic. ep. ult. d'impulsion, soit d'application, (*hoc quid l. 5. ad. Att. intersit, si tuos digitos novi, certè habes subductum*) qui mit les choses à la dernière confusion. Je ne pus m'empêcher de rire, quand j'ouïs prononcer par cet homme de main,

Virg. Ec. 3. *Efficiam posthac ne quemquam voce laceffus.*

Car il étoit difficile de rien dire dans le païs Latin de plus approprié à l'action.

Or pour vous contenter, j'acheverai mon recit, par ce que nous observâmes nôtre Ami commun & moi, qui dès le commencement de la mêlée nous étions mis un peu à l'écart. Nous remarquâmes dans le progrès, comme des choses de néant sembloient devenir importantes par la chaleur, dont elles étoient débitées, & que selon les termes de

7. Satur. c. ult. Macrobe, *Etiam ex jocis seria facit violentia loquendi*. Nous primes garde, que les plus malsondés en raison parloient toujours le plus haut, nous souvenant de la maxime de Quin-

tilien, *Necesse est contentiosius loquaris, quod probare non possis: Et affirmationem sumit ex homine, quicquid non habet ex veritate.* En effet je crois, que c'eût été un moindre miracle de faire parler des muets, que de faire taire, ou seulement de modérer ces gens-ci. Quelques uns nous divertirent grandement, que nous considérions se piquer davantage du silence de leurs adversaires, s'ils manquoient à leur répondre, que de toutes les injures, qu'ils extorquoient souvent d'eux à la fin, *Mulierum more, quæ convitium quam silentium malunt.* Il y en eût un entre autres, que nous vous nommerons de bouche, qui se porta toujours contre les opinions reçues, ne se laissant jamais aller au courant des autres; nous dîmes de lui, que s'il tomboit dans la rivière, il faudroit l'aller chercher contremont, & bien loin au dessus de sa chute. Mais rien ne nous sembla plus plaisant, que l'artifice de beaucoup qui se trouvant réduits à l'extrémité, & ne sachant que répondre, jettoient de la poussière aux yeux, embrouillant les choses, & les portant dans des obscurités telles, qu'on n'y connoissoit rien. Ils mettoient en pratique la ruse, dont se servit Cacus contre Hercule, ne lui pouvant plus résister.

*Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,  
Evomit, involvitque domum caligine cæca,  
Prospectum eripiens oculis.*

8. An.

Enfin nous admirâmes l'impudence, jointe à la stupidité de ceux, qui ne comprenant rien à ce qui se disoit, ou si mal, qu'ils en devenoient ridicules, ne laissoient pas de trouver des Antagonistes. Nous remarquons pourtant, que ces derniers, qui s'efforçoient de rendre des stupides capables de raison, étoient les plus mal avisés, de vouloir contre le précepte de Pythagore écrire sur de la neige, ou, comme il l'interprétoit, entreprendre l'instruction de gens si grossiers, qu'ils ne peuvent tirer aucun profit de ce qu'en vain l'on tâche de leur faire comprendre.

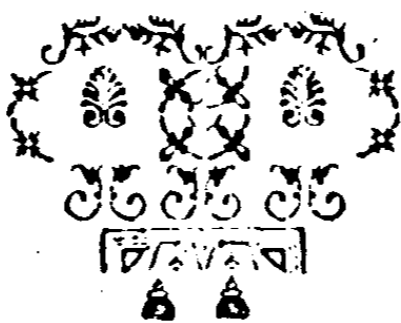
Quand vous ne sauriés pas le principal sujet de la grande contestation, je ne vous en manderois rien, parce qu'il y avoit je ne sai quoi de scandaleux, ou pour le moins d'un peu chatouilleux dans la politique. Mais je vous dirai bien, que par incident l'on parla des notions communes, & de ces jugemens du peuple, qu'il fonde bien plus sur le rapport des sens, que sur la raison. Cet article passa le plus doucement de tous par l'autorité d'Horace, que tous ces gens respectoient fort,

op. 1. l. 2.

*Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat.*

Ce ne fut néanmoins qu'après qu'un Astrologue se fut plaisamment gendarmé, sur la vraie cause qui fait, que les sens l'emportent si souvent contre la raison, soutenant après Ptolomée, qu'il avoit toujours en bouche, que la Lune faisoit cela, parce qu'elle domine les sens, & qu'elle a bien plus d'efficace que Mercure, qui préside sur nôtre raison. Il y eût un petit homme, qui voulut s'élever là dessus contre la Judiciaire, dont il étoit prêt de montrer la vanité; mais il fut contraint de disparoitre, parce que Ptolomée avoit là trop de Partisans, ou de gens, qui faisoient mine de l'être, pour acquerir la reputation de Savans. Nous l'ouïmes, qui murmuroit, en sortant, de l'injustice, qu'on lui rendoit; & comme le soufflet, qui mit tout en desordre suivit incontinent, nous primes aussi bien que lui congé de la compagnie; mais en cela différemment, que nous avions plus d'envie de rire, que de nous fâcher.

*L. 3. Astr.  
Jud. c. 14.  
p. 55.*





D'UNE  
LAIDE DEVENUE BELLE.

L E T T R E C X I V .

*M O N S I E U R ,*

*L. 3.* **L**e changement de cette femme, que vous nommés merveilleux, pour être devenue si belle de laide qu'elle vous paroïssoit auparavant, n'est pas une chose nouvelle, encore que je la reconnoisse pour très considérable. Pausanias écrit, qu'Ariston Roi de Sparte, épousa la plus laide & disgraciée de toutes les filles de Lacedemone, qui parut depuis, étant femme, d'une beauté si excellente & si ravissante, qu'on tenoit, que depuis celle qui fut cause de l'embrasement de Troye, la Grece n'avoit rien vû dans son sexe de si accompli. Elle avoit épousé en premières nôces un Agetus, au rapport d'Hérodote, qui attribue ce prodigieux changement à une espece de miracle, sa nourrice aiant été soigneuse de la porter, lors qu'elle étoit encore petite tous les matins, au Temple d'He-

lene, qu'elle invoquoit en sa faveur. Tacite dit aussi, que Livia femme de Drusus, & 4. Ann. sœur de Germanicus, fut en sa jeunesse fort désagréable mais qu'un peu après elle passoit dans Rome pour la plus belle de son tems, *Formæ initio ætatis indecoræ, mox pulchritudine præcellerat.* Et je pense, que je pourrois damer le pion à ces Historiens, par des événemens à peu près semblables à ceux, qu'ils rapportent, si je ne craignois d'offenser des personnes, qui ne peuvent souffrir, qu'on dise d'elles, que jamais elles aient été laides. Mais prénez garde, que cette Beauté, que vous préférez tant, ne soit de celles, où l'Art surmonte la Nature, & qu'on peut nommer de beaux mensonges. Pour moi j'ai l'aversion pour ces fausses beautés, comme pour la fausse monnoie; & sans être Hérétique Iconomaque, je suis en ceci très ennemi des Images. Les femmes, qui ne sont agréables que par artifice, n'ont garde de faire comme Venus, qui fut la première des trois Déeses à se dépouiller devant Paris. Elles se cachent au contraire sous du blanc & du rouge emprunté, pour néanmoins se faire voir, & tout ce que le meilleur Peintre peut faire en les représentant, c'est de tirer une copie de leur visage sur une autre peinture,

ne pouvant pas aller après le naturel. Combien en connoissons-nous, qui n'ayant apparemment que vint ans de jour, se trouvent en avoir quarante & cinquante la nuit. A la vérité elles remportent cet avantage de se pouvoir vanter, que sans être redevables à la Nature comme d'autres, leurs bonnes graces sont l'ouvrage de leurs mains.

Or s'il se peut, qu'on voit de laides beautés, à quoi se rapporte le mot *νολημοχρως*, l'on ne mentira pas d'ajouter, qu'il y en a aussi de tres dangereuses. Les plus agréables couleurs du monde, mêlées d'or & d'azur, reluisent quelquefois sur la peau d'un Serpent: Et l'Aconit si fort à craindre, fleurit plus agréablement, que beaucoup de plantes très utiles. Il sort des yeux d'une belle femme de certains rayons, qui comme ceux de la Lune sont une infinité de sous, & de maladies. Ou, pour mieux dire, elle n'a point de parties sur elle, jusqu'au moindre de ses cheveux, qui n'aient d'assez puissans charmes pour captiver le plus sage des hommes. C'est ce qui faisoit écrire à Musée, représentant la beauté de celle, qui obligeoit si souvent Leandre à traverser l'Hellespont, que tout le corps de cette fille étoit si rempli de différentes graces, qu'apparemment ceux, qui l'avoient



précédé s'étoient trompés en les reduisant  
 au nombre de trois. Et sur ce même fonde-  
 ment, Aristenete décrivant les perfections de *L. 1. ep. 10.*  
 Cydippe maitresse d'Acontius, assure, que  
 ses yeux seuls non contens des trois Graces  
 d'Hesiodé, en ont cent, qui ne les abandon-  
 nent point. Quoiqu'il en soit, l'on ne sau-  
 roit nier, que tout ce que la force la plus ab-  
 soluë, ou la Rhétorique la plus persuasive, peu-  
 vent obtenir sur nous avec beaucoup de pei-  
 ne & de résistance, le sexe, qui a la beauté  
 en partage, ne nous le fasse exécuter d'un  
 seul clin d'œil sans aucune repugnance. Jeme  
 veux taire là dessus de Salomon & de ses sem-  
 blables, pour vous rapporter seulement ce  
 qui empêcha le grand séducteur Mahomet d'al-  
 ler en Perse, aiant avoué, que l'appréhen-  
 sion seule des femmes de ce país là étoit cau-  
 se, qu'il s'abstenoit d'un tel voyage, parce  
 qu'elles étoient si pleines d'attraits, que les  
 Anges mêmes en pouvoient devenir amou-  
 reux, & s'assujettir à elles. Les Théâtres ont  
 été de tout tems occupés à représenter cette  
 absoluë puissance des belles sur nos volontés,  
 & l'unique exemple de Cleopatre suffira pour  
 nous faire comprendre, jusqu'où elle s'é-  
 tend, puisque l'Histoire nous assure, que  
 plusieurs de ses Amans achetoient librement

une nuit d'elle au prix de leur propre vie: *Cleopatra tantæ libidinis fuit, ut sæpe prostitit; tantæ pulchritudinis, ut multi noctem illius, morte emerint.* C'est le texte d'Aurelius Victor.

Ce que je viens de dire à l'avantage des femmes de Perse, m'oblige à remarquer, qu'assez d'autres contrées que la leur, se vantent d'avoir les plus belles du monde. La Chine attribue ce grand avantage à celles de la ville de Nancheu qui est de la province de Nankin: De même dit le Pere Alvaro Semedo, que les plus agréables Portugaises sont ordinairement de la ville de Guimaranez. Des Relations modernes donnent le prix, dont nous parlons, aux Thebaines, & d'autres aux Insulaires de Chio. Les plus rares beautés du Serrail de Constantinople, viennent de Circassie & de Georgie vers l'ancienne Colchide, & si ce que Belon écrit est véritable, que dans tout l'Etat du Grand Seigneur, les femmes se peignent de jaune les cuisses, & ce qui est au dessus jusqu'au nombril, elles ajoutent encore cet artifice au naturel. Surquoi l'on peut observer, que cette beauté, qui cause l'amour, & qui excite en nous de si violentes passions, n'est pas uniforme, ni regardée d'un même œil par tout. La jaunille des

Turques vraisemblablement ne nous plairoit *Le Golez.*  
pas ; non plus que les taches des Irlandoises ; *— Hw—*  
qui passent chez elles pour d'autant plus belles, qu'elles ont sur la peau davantage de ces  
marqueteries à la façon des Truittes. C'est *Orat. 14*  
ainsi que les femmes de Thrace se couvroient,  
du tems de Dion Chrysostome, d'un nombre  
de Stigmates, ou Balaffres, proportionné au  
desir, qu'elles avoient de faire paroître leur  
noblesse, & sans doute d'augmenter par là  
leur beauté. L'on auroit peine à le croire,  
si les voyages de long cours ne nous avoient  
fait voir des personnes avec des visages troués  
& decoupés par taillades, exprès pour en aug-  
menter les graces. Le nés camus des Mores, *c. 8.*  
aussi bien que des femmes de Tartarie, se-  
lon Rubruquis, les fait estimer plus aimables,  
& la noirceur des Ethiopiennes, de même *La Peur*  
que de celles de Grœnland, puisque nous ap- *selat de*  
prenons, que nonobstant son voisinage du *Circulan.*  
Pole, il y nait des Negres comme en Guinée,  
a les charmes aussi puissans que la blancheur  
parmi nous, & la couleur olivâtre en beau-  
coup de lieux. Car je ne suis pas de l'opini-  
on de Pausanias, que la Venus Noire, ou  
Melenide, d'Arcadie n'eût ce surnom, qu'à  
cause que les ténèbres de la nuit semblent de-  
stinées aux plaisirs, qui se prennent avec les

femmes. Je pense que la principale raison de cette appellation se doit tirer de ce que les plus noires ou bazannées ont leurs attrait, & ce qui les fait rechercher, de même que les plus blanches, ou les plus vermeilles, n'y ayant point de couleurs, que Cupidon n'emploie pour faire voir sa toute-puissance. En vérité l'Italien a fort bien dit, que tout ce qui plait est toujours beau, ou plus gentiment encore, *non è bello quel ch'è bello, ma quel che piace.* Toute la diversité, qui s'y trouve dépend du lieu, du tems, & des personnes, ce que vous savés que j'ai assez amplement & sceptiquement fait voir ailleurs.

L'on pourroit douter là dessus, que la Beauté fût quelque chose de réel, & de certain, puisque ni la proportion des membres, ni leur couleur, qui composent sa définition, n'ont rien d'arrêté. Il semble que, considérée de la façon, elle ne soit qu'un pur ouvrage de nôtre imagination, sujette à mille variétés par les circonstances, que nous venons de toucher. Mais donnons lui toute l'existence, que ses plus grands admirateurs lui attribuent, ils seront contraints d'avouër, qu'elle est sujette à de telles différences, qu'on ne la reconnoit pas d'un lieu à l'autre, ni souvent en elle même. Elle se contente

quelquefois d'éclairer un peu comme la Lune sans échauffer, en d'autres rencontres elle éblouit & embrase comme un Soleil ardent. Quoiqu'il en soit, sans rien exagérer davantage, celle, dont vous parlés, mérite d'être regardée d'un œil tel que le vôtre. Vous y verrez bientôt une autre changement fort opposé à celui, qui vous a donné tant d'étonnement. C'est celui qu'un peu d'années vous feront remarquer; celui, qui faisoit pleurer Helene à son miroir, & le même, qui l'obligeoit à nommer le Tems son troisième, ou quatrième ravisseur, car le nombre n'en est pas bien constant. Etrange sorte de rapt, où l'on voit Helene enlevée à Helene même; & celle que les trois parties du Monde, qui faisoient son tout alors, reconnurent pour la plus belle de son siècle, chercher son visage dans une glace de miroir, qui ne lui représente plus rien que d'affreux. Cette petite moralité me fera finir par une autre qui touche l'obligation, qu'ont les belles personnes si sujettes au changement, que nous venons de considérer, à se parer de la Vertu, qui ne change point. Si leurs bonnes graces de tous côtés sollicitées y trouvent de la repugnance,

( *Lis est cum forma magna pudicitie* )  
leur beauté, qui consiste en proportion, bien

*Ovid. ep.  
Par Hel.*

que les mesures soient différentes, a par ce rapport, & par cet ordre, autant de convenance avec la Vertu, que de contrariété avec le vice déréglé & désordonné en toutes ses parties. Et la saleté de celui-ci leur donnera, étant vertueuses, la même aversion, qu'on prend des bouës & des ordures, lors qu'on a de beaux habits. Le plus licentieux des Poëtes a été contraint de reconnoître l'obligation qu'ont les femmes d'aimer la Vertu, qui est de leur sexe.

*Ovid. 3. de  
arte am.*

*Ipsa quoque & cultu est, & nomine femina  
Virtus.*

*A viro  
virtus.*

Car pour les hommes, comme ils sont tout à fait méprisables, s'ils ne sont amis de cette Divinité, qui tient d'eux le nom qu'elle porte, ce leur est d'ailleurs une grande honte, si hors de la bonne mine, ils recherchent quelque recommandation dans la beauté. La petite taille, jointe à la laideur de Bertrand du Guesclin, ne l'empêchèrent pas d'être Connétable de France, & ne le firent jamais moins estimer. L'on a dit au contraire en sa faveur, que la Nature sembloit l'avoir rendu tel, de crainte, qu'il eût quelque chose de commun avec les femmes. Et s'il eût consumé toutes ses matinées à se coiffer d'une perruque, lui qui n'étoit pas né coiffé,  
il

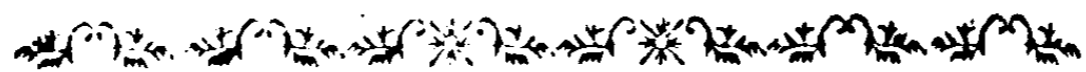
il n'eût jamais mérité la lampe inextinguible, ni la sépulture, que le Roi son maître lui fit donner à ses pieds dans S. Denis. Un Cavalier se trompe fort, s'il croit par des ajustemens effeminés, se faire regarder plus favorablement des Dames. Venus leur apprend à mettre leur grandes affections en des personnes Martiales. Et l'art même d'aimer leur enseigne à mépriser ceux, qui affectent une trop curieuse mignardise.

*Sed vitate viros cultum formamque professos,* Ovid. 3.

*Quique suas ponunt in statione comas.* de ar. aman.

Seneque se plaignoit de son tems, que les femmes avoient entrepris sur le métier des hommes, *Adeo perversum commentæ genus impudicitæ, viros ineunt.* Il croit que c'est ce qui les rendoit sujetes aux Goutes, & à la Pelade, comme nous, *Quia feminam exuerunt, damnatæ sunt morbis virilibus.* La chance a bien tourné depuis, ce sont aujourd'hui les hommes, qui contestent aux femmes ce qu'elles ont de plus recherché dans leurs parures, & de plus mol dans leurs comportements.





## DU RECIT D'UN OUVRAGE.

## L E T T R E C X V .

*M O N S I E U R ,*

**I**l est vrai que je me suis inopinément trouvé à la lecture de l'écrit, dont l'on vous a parlé. Ce divertissement n'est pas des plus à mon gré, parce que j'apprehende toujours qu'on ne m'impose en prononçant avec trop d'affectation, & d'emphase, ce qu'on veut faire passer pour excellent; ou avec trop de négligence, & quelquefois de malignité, ce qu'on desire exposer au mépris. Car vous n'ignorez pas le tort, que peut faire à un Ouvrage cette dernière malice, & le juste sujet, qu'eût Philoxene, de casser le travail de ces Potiers, qui recitoient mal ses vers, leur protestant, qu'il traiteroit aussi défavorablement leur marchandise, qu'ils faisoient la sienne. Je vous parle librement de la sorte, comme à celui, qui s'est rencontré à des recits de l'une & de l'autre façon, d'où vous m'avoués au sortir n'avoir pas tiré



grande satisfaction. En effet le son, qui nous frappe l'oreille n'est pas le plus considérable, pour bien juger d'une composition, l'interieur, qui touche l'ame, est bien plus important, comme celui, qui fait mieux sentir l'harmonie de cette composition dans le silence qu'avec la voix, de quelque maniere qu'elle soit employée. Les prononciations pompeuses & empoulées sont bonnes pour le théâtre, & pour les personnes, qui se paient d'un ton mélodieux, & d'une action, qui le fait bien accompagner. Les autres, qui veulent pénétrer plus avant ne s'arrêtent pas là, & savent mieux tirer l'agrément & le profit d'une pièce d'étude, par la lecture muette, où l'on n'emploie que la vue, que par tout ce que la vive voix peut avoir d'artifice & de charmes. Tant y a que l'écrit qui nous fut recité, regardant la Morale, je ne jugeai pas qu'il eût cette force, que demandoit Ariston en tous ceux de cette nature quand il disoit, qu'un bain, & un discours moral n'étoient de nulle considération, si l'un & l'autre ne nous nettoioient & ne nous purgeoient. Pour ce qui concerne l'Elocution, elle me parut assez passable, mais non pas telle, que quelques uns l'ont publiée. En tout cas c'est la dernière chose à quoi l'on

devoit prendre garde, il me semble, dans des productions de cette nature; de même, dit encore un ancien, qu'on ne s'attache guères à observer la beauté de la coupe, qu'après avoir bien goûté ce qui étoit dedans, & pris tout le plaisir que le boire peut donner. La plupart du monde fait son capital de ce qui ne doit être que l'accessoire. L'on néglige la pensée, pour donner toute son attention au choix des termes, & à la belle maniere de s'expliquer; *curamus ut numerus periodi constet, non curamus ut sensus; plerique necessaria deserunt, dum speciosa sectantur.* Et par un soin impertinent l'on tombe dans le défaut du Rhéteur Musa, dont Seneque dit encore *vultum habuit ingenii, nihil cordis,* qu'il faisoit paroître assez de pointe d'esprit, mais nul jugement. Certes la Grèce, de qui nous tenons toutes les sciences, & particulièrement l'Eloquence, donnoit bien une autre leçon par ce tableau célèbre, qu'elle nomma *Hermathene*, où Pallas & Mercure, indissolublement joints & compliqués, enseignoient, que l'éloquence & la sagesse, la belle expression & la bonne pensée, ne se doivent jamais séparer: Et les Egyptiens eurent vraisemblablement le même sentiment, quand ils consacrerent au Dieu Harpocrate le

Pécher, qui représente la langue par ses feuilles, & le cœur par son fruit; pour donner à entendre, qu'il faut se taire, ou quand on parle, ne dire jamais rien que de bien médité, & qui sorte du cœur, d'où selon eux par-  
toient toutes les bonnes pensées.

Cette pièce ne laissa pas de trouver, suivant la coutume, un fort grand applaudissement. Il y eût néanmoins quelques-uns des auditeurs, qui pour faire les suffisans voulurent reprendre des choses, dont la correction étoit à mon sens injuste & impertinente. Ils trouvoient à redire sur un petit jeu des mots assez naturel, & qui n'étoit point trop recherché, présupposant, que toute allusion de paroles étoit vicieuse dans un discours sérieux. Je ne pus m'empêcher, de leur maintenir, que la maxime étoit fautive, prise si généralement, n'y aiant que l'excès ou la mauvaise application de cette figure, qu'on doive condamner. Je leur fis voir, que Platon & Aristote, non plus qu'assez d'autres des plus grands Auteurs, que nous aions, n'avoient pas fait difficulté d'en user dans les plus importantes matières qu'ils eussent traitées. Et parce que je savois, qu'ils avoient Virgile en singulière vénération, & que je connoissois

leur portée, je leur citai ce vers du premier livre de l'Eneide:

*Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum,*

que ce Poète, si exact en toutes ses diction, fait prononcer à Venus parlant à son fils Enée de choses très serieuses. Si est-ce que personne ne s'est avisé d'accuser Virgile d'avoir fait de ces deux mots *puppes* & *pubes* un jeu, qui seroit d'autant plus ridicule, si ce qu'ils avançoient étoit recevable, que la poésie doit être en cela bien plus retenue que la prose. Il ne faut pas laisser d'avouer pourtant, non seulement que cette figure trop frequente, ou recherchée avec trop de soin, est à blâmer; mais qu'il n'y en a point même dans tout l'art des Rhéteurs que le mauvais emploi ne rende condamnables. Les figures sont des couleurs d'oraison, qui entrent dans la Rhétorique, comme la Chromatique dans la Musique, qui la rend quelquefois plus douce, & plus agréable, & qui trop répétée l'amollit, & la fait mépriser. C'est pourquoi l'on peut soutenir d'un discours excessif en figures, de quelque nature qu'elles soient, que pour être trop fardé il en est laid, & dire à ceux, qui en abusent, le mot adressé à ce jeune Pasteur:

— *nimum ne crede colori.*

Virg. el. 2.

Mais nous devons aussi tenir pour constant, qu'il n'y a point de figure d'oraison, qui soit absolument à rejeter, puisqu'elles n'ont été toutes inventées que pour embellir l'oraison, & pour faire un des grands ornemens de l'éloquence. Qui croiroit que la Rédondance, ou le Pléonafme, fussent recevables? Il semble qu'il n'y ait point de superfluité, qu'on doive souffrir, si ce n'est quelquefois celle de la table. Cependant cette figure a bonne grace, quand l'Orateur la fait bien employer. L'obscurité est un vice d'autant plus grand, qu'on ne parle que pour se faire entendre; Et néanmoins cette même obscurité, qui accompagne la Reticence, devient recommandable, lors qu'on veut donner de la crainte, pource que toutes choses paroissent plus grandes, & plus étonnantes dans les ténèbres, qu'elles ne sont en plein jour. Et l'Idiotisme qu'on doit si peu mettre en usage, & qui est si voisin du vice, dit Seneque, ne laisse pas d'être par lui placé entre les vertus, dont les Rhéteurs prennent quelquefois plaisir de rendre leur discours plus agréable: Proem. l. 3. con. 11

*Idiotismus est inter Oratorias virtutes, res que raro procedit.* Tant il est vrai, qu'il n'y a point de si basse figure, ni de si décriée, qui

ne puisse en de certains endroits relever une pièce d'éloquence.

Si vous me demandés, quel profit je tirai d'une declamation, que je voulus bien defendre de la sorte? je vous repondrai franchement, que je n'y appris rien autre chose, qu'à prendre patience, durant un très sterile, très desordonné & très ennuyeux recit. Je regrettai fort de ne pouvoir dormir, comme l'on fait quelquefois au Sermon; car j'eusse pû prendre un peu de ce doux repos sans beaucoup hazarder, la pièce, qu'on lisoit n'ayant rien de ce qu'on a dit des Oraisons de Severus Cassius, qui ne permettoient pas la moindre distraction à ses Auditeurs, sans un notable dommage, & sans faire de grandes pertes,

*Senec. in  
Præfat.  
Lib. 3.*

*adeo nihil erat in quo auditor sine damno aliquid  
ageret.* Mais la plus insupportable chose de tout ce que j'eus à souffrir, ce fut le flux de bouche d'un homme, qui me vint aborder au sortir, comme pour faire les honneurs de la maison. Sans mentir je crois que c'étoit de cette sorte d'Hirondelles, que Pythagore vouloit parler, quand il defendoit à ses disciples d'en recevoir sous le toit de leurs logis. Une personne qui en fut importunée comme moi, me dit de bonne grace, lors que nous fûmes delivrés de cet importun; Voilà un

homme, qui fait fort bien parler, c'est dommage, qu'il ne sache aussi bien écouter, & se taire. En vérité la bouche ne lui avoit point fermé depuis son abord, sans permettre qu'il sortit de la nôtre la moindre réponse de celles, que nous eûmes intention de lui faire. Est-il possible, cher ami, que la chose du monde, qui devroit être le plus en nôtre puissance,

*Quis minor est autem quam tacuisse labor?* Ovid. 2. an. cl. 2.  
 soit néanmoins la plus difficile de toutes à re-  
 primer. Je parle de la langue, que la Nature semble avoir si bien renfermée par tant de fortes tours, & de murailles, que nos dents & nos lèvres forment comme pour la garder, & qui cependant échape si souvent aux plus discrets, qu'on a fait une vertu heroïque de se savoir taire.

*Proximus ille Deo est qui scit ratione tacere.*  
 Il ne faut pas chercher parmi les Orateurs ce demi-Dieu, leur excellence est toute dans la parole & dans le discours: Il n'y a que la Philosophie, qui nous apprenne le silence, tel qu'il faut le pratiquer, & son Sage seul a cet avantage de savoir se taire à propos. C'est 7. Sat. c. 1.  
 ce que Macrobie a exprimé en ces termes, au sujet d'une si loüable taciturnité, *Hec est una de virtutibus Philosophie, quia cum Orator non aliter quam orando probetur, Philosophus*

*non minus tacendo pro tempore, quam loquendo  
philosophatur.* Voici une leçon importante,  
que donne sur cela le digne Précepteur de  
*Trat. de* Trajan: Comme Socrate conseilloit de s'ab-  
*200.*stenir des viandes & des boissons, qui provo-  
quent à enuser sans faim & sans soif: il faut  
de même contre l'intemperance de la langue,  
& contre le vice de trop parler, éviter les propos  
où presque tous hommes ne se plaisent que  
trop. Avec ce regime un Cavalier se rendra  
plus modéré quand l'on sera sur le propos  
des combats, & des exploits militaires. Ce-  
lui, qui a mis son plaisir à voyager, & qui  
s'est acquis l'avantage d'avoir vû plus de Na-  
tions & de pais que beaucoup d'autres, s'em-  
pêchera d'importuner les compagnies de  
tous les perils, qu'il a courus soit par mer,  
soit par terre, & de cent remarques, qui ne  
plaisent pas à tout le monde. Ne vous sou-  
vient-il pas de celui qui faisoit abandonner  
le Cabinet de Messieurs du Puy, autant de  
fois qu'en sa présence l'on tomboit sur le pro-  
pos des grands chemins; parce qu'outre la le-  
cture qu'il avoit faite du traité de Nicolas  
Berger touchant cette matiere, il avoit eu soin  
de considérer en diverses Provinces de l'Europe  
les restes de ces anciennes voies militaires des  
Romains. Personne n'ignoroit, que ce ne



fussent les plus illustres marques qui nous restent de la grandeur de leur Empire, & l'on ne méprisoit pas aussi les observations de cet homme. Mais il les repetoit si souvent, & il le faisoit toujours avec une prolixité si ennuyeuse, qu'il obligea souvent les plus modestes, & les plus civils à le laisser seul.



## PARALLELES HISTORIQUES.

### LETTRE CXVI.

*MONSIEUR,*

Ce n'est pas sans sujet que je songe à la retraite. Mon humeur m'y porte, mon âge s'y accorde, & la condition du tems, ce qui comprend beaucoup de circonstances, n'y repugne pas. Que je m' imagine, si non de plaisir, pour le moins de consolation, si l'un peut être sans l'autre, dans ce Temple du Repos, où je me propose de passer le reste de mes jours, puisque les Romains lui en édifièrent autrefois comme à une très importante Divinité. Il me semble que Plutar-

que nomme cela quelque part, se dresser à soi-même une guirlande ou couronne de tranquillité,

*της ἀταραξίας σεαυτῷ στέφανον πλέκειν.*

*In vita  
Crassi.*

Et certes c'est couronner sa vie, de la finir ainsi, & triompher du monde en dépit de

l'Envie; *etiamsi invidia latentem inveniatur,*

comme parle Quintilien. Mais ne croiés pas,

que je veuille abuser d'un repos tout à fait oi-

liff, & plongé dans une honteuse fainéantise;

*Orat. pro  
Plancio.*

*etium mecum nunquam erit otiosum,* non plus

que celui de Cicéron; & puisque nous ne

sommes ici bas que pour l'action, qui déter-

mine tous les Etres, que Dieu a produits, a-

gissons courageusement par cette partie, que

la vieillesse n'interesse point, & qui seule,

comme immortelle, peut donner à nôtre

nom quelque immortalité. Nous aurons as-

sez de tems pour nous reposer, quand la Par-

que l'ordonnera.

*Ovid. 2.  
am. l. 9.*

*Longa quiescendi tempora fata dabunt.*

Et lors que ce Pluton surnommé *Agessilaus*

nous aura fait cheminer où vont tous les peup-

les, ou que cet *Orcus Quietalis*, pris pour

le ministre de la volonté divine, nous aura

mis au lieu du dernier repos, nous le goûterons

tous à loisir, & sans que personne y puisse

apporter d'interruption.

Cependant je veux vous satisfaire, autant

que je pourrai, sur le sujet, qui vous donne, à ce que vous me témoignés par toutes vos questions, tant d'inquiétude. Premièrement tenés pour un aphorisme très constant dans toute l'étendue de la Théologie, que l'humilité & le profond respect, que nous aurons pour les choses divines, seront toujours plus agréables à Dieu, que toutes les pointes d'esprit, qui nous portent à examiner avec une trop curieuse recherche ce qui concerne la Religion. Ce même Dieu nous auroit révélé sans doute beaucoup plus de mysteres, qu'il n'a fait, s'il avoit voulu, que nous en prissions connoissance. Et quand je me souviens de ce Jupiter révééré par les Grecs auprès de Sparte sous le nom de *Scotite*, ou d'obscur; *Paufon* je ne puis assez admirer l'insolence de beaucoup de Chrétiens, qui osent prononcer mille particularités du Ciel, qu'il a voulu nous tenir cachées, comme s'ils en avoient pris depuis peu une plus parfaite connoissance que les autres, & qu'on ne leur pût pas dire raisonnablement, *quis novit sensus Domini, aut quis consiliarius ejus?* Souvenés-vous, je vous supplie, de la pieuse modestie de Simonide, qui n'ayant demandé au Roi Hieron qu'un jour, pour traiter devant lui de l'essence divine, lui en demanda deux, & puis trois

*Theodor.  
1 bar.  
juv.*

en suite, protestant que plus il y pensoit, plus il trouvoit de difficultés à s'acquitter de sa promesse. Pour moi je ne doute point que cette humble profession d'ignorance n'ait été beaucoup plus agréable au souverain Etre, tout Payen qu'étoit Simonide, que l'insolence d'un Eunomius, & de cette espece d'Arriens ses sectateurs, qui se vantoient de connoître Dieu aussi exactement qu'il se pouvoit comprendre lui-même. Ceux, qui présument de pénétrer jusqu'aux plus secrets conseils de la Divinité, d'approfondir les plus cachés mysteres de nôtre Religion, & de rendre raison par ce moien, sans jamais se méprendre, de tout ce que le Créateur du monde peut opérer dans toute l'étendue de sa grace ordinaire ou extraordinaire, ne sont pas fort éloignés de la préomtion ni de l'impiété de ces Hérétiques.

Ce propos me jette insensiblement dans l'un de vos doutes, s'il est permis de tirer quelques paralleles entre le Paganisme, & le Christianisme, en comparant de certaines choses, qui se pratiquent dans la vraie Religion, avec ce qui étoit en usage, ou qui s'observe encore parmi les Idolâtres. Je tombe d'accord, qu'il faut être fort retenu en cela, pour ne pas transporter indiscrettement dans Jerusa-

lem les ordures & les superstitions d'Egypte. Mais je soutiens, que jamais les Peres de l'Eglise n'ont fait difficulté en quelque siècle que ç'ait été, de montrer, comme le Diable a toujours tâché de s'attribuer le culte, qui n'est dû qu'à Dieu, usant de mille singeries, pour imiter dans toutes les fausses Religions, ce qu'enseigne la bonne dans sa Liturgie, & ce qu'elle prescrit au sujet de ses cérémonies. C'est surquoi je me suis déjà expliqué assez au long au Traité de la Vertu des Payens, & *Lettre 33.* dans une Lettre qui considère quelques rapports de l'Histoire profane à la sainte. Pour vous complaire j'en dirai encore ici quelque chose, sans répéter ce que vous aurés pû voir dans l'un ou l'autre de ces deux endroits.

Déjà l'on ne sauroit nier, qu'on n'ait observé parmi les Gentils les mêmes sacrifices, & les mêmes austerités, que la Synagogue prescrivoit aux Juifs; ce qui se peut dire encore de la plupart des Sacremens de l'Eglise. L'on a trouvé la Circoncision en usage dans beaucoup de Provinces de l'Amérique. L'ennemi du genre humain s'y est fait & ailleurs de faux martyrs, aussi zelés en apparence que ceux, qui méritent de porter un nom si glorieux. Et comme le nouveau monde avoit ses Prêtres & ses Sacrificateurs, aussi bien

que ses Vestales & ses Religieuses: Les Chinois à l'autre bout de la terre ont encore aujourd'hui des personnes de l'un & de l'autre sexe consacrées au culte de leurs Pagodes; & l'on y voit des Monasteres soit d'hommes, soit de femmes, peu différens, au rapport du Pere Jarric, de ceux du Christianisme. Mais ce que l'auteur des Paralipomenes à la douzième partie de l'Amerique, & le Pere Joseph Acosta recitent des Mexicains, est si exprès sur ce sujet, qu'il ne peut pas l'être davantage. Ils font voir comme le Demon Vitzlipuzli fit des Mexicains son peuple élu à l'exemple des Israélites, les conduisant environ l'an de salut huit cens vint, des parties du Nort dans celle qu'on nomme à présent la nouvelle Espagne, qu'il leur promit comme un lieu de délices dès le commencement de leur expédition. Il faisoit porter la niche où il reposoit sur un brancart, comme autrefois l'Arche d'alliance, par quatre des principaux d'entre eux à qui il reveloit ce qui leur pouvoit arriver, leur préscivant ce qu'ils devoient faire. Il fit aussi mourir ceux, qui parurent refractaires à ses ordres, à l'exemple de Dathan, Coré & Abiron. Bref il paroît manifestement, disent-ils, qu'il prit plaisir à faire le singe du vrai Dieu, copiant tout ce qui se pas-

sa

sa à la conduite des enfans d'Israël d'Egypte en Cananée, qu'ils nommèrent la terre de promesse. Et le P. Acoſta ajoûte, que *L. 5.* non ſeulement à Mexico, mais encore à Culco dans le Perou, ce même falſificateur a imité tous les Sacremens avec les principales cérémonies de l'Egliſe, juſqu'à la Fête-Dieu où ſe fait la proceſſion du ſaint Sacrement.

D'autres Relations de l'une & l'autre Inde vous feront voir, comme les Pelerinages, les *Voti* ou préſens qui s'y font, la Confeſſion, le Batême, & les eaux luſtrales, y ont été en uſage, avant la premiere découverte de tant de vaſtes regions. Diogene voyant des tableaux & d'autres dons ſuspendus dans un Temple par ceux, qui avoient évité le naufrage, s'en moqua, diſant que le nombre des autres, qui étoient peris non-obſtant leurs vœux étoit incomparablement plus grand. Et l'invective de Plutarque eſt *De Pyth* expreſſe ſur cela, quand il proteſte, que les *orac.* offrandes, qu'on voioit dans les Temples pour des batailles gagnées & des hommes égorgés, ne pouvoient être agréables aux Dieux; y trouvant beaucoup plus à reprendre qu'en cette ſtatue d'or, qu'y fit mettre Phryné ou Mneſarete, & que Crates nomma ſi gentiment le trophée de l'intemperance des

Grecs. Diogene se railla encore d'un pénitent, qui croioit expier ses fautes par des ablutions, d'autant que, selon son sens, les taches de la Morale ne s'effaçoient pas avec de l'eau comme les autres; ce qui montre la pratique du Paganisme du tems de ces Philosophes. Il avoit les eaux lustrales à la porte de ses Temples, comme le Mahometisme a les siennes à l'entrée de ses Mosquées, représentant le Benoitier de nos Eglises. Nôtre Théologie enseigne, que le Batême d'eau est quelquefois supplée par celui de sang, qui est le Martyre, & par celui de l'esprit ou du souffle, qui est un acte de charité ou de parfaite contrition. Les Abyssins en ont un quatrième qu'ils appellent du feu, & Mendez Pinto représente le grand Prêtre de Braama, & de Pegu, qui jettant du ris par une fenêtre sur la tête du peuple, comme ici de l'eau benite, le mondifie & l'absoluit de toutes ses fautes. L'itineraire Oriental d'un Pere Carme assure, qu'en ces mêmes quartiers de l'Inde du Levant, l'on asperge le peuple d'urine de vache de la même façon & avec la même intention, parce que cet animal y est adoré. L'on demandoit en Samothrace à ceux, qui étoient initiés aux grand mysteres, les péchés qu'ils avoient commis pendant toute leur vie.

*Plutarq.  
apoph.  
Lacôn.*



Les Bonzes du Japon font faire une autre confession dans une balance élevée sur un rocher, d'où, selon leur créance, les coupables sont précipités dans un abyme, s'ils oublient à dire quelque énorme forfait. Au Pérou la pénitence suivoit la confession, & leur Religion les obligeoit encore à se laver: Il n'y avoit, dit Acoſta, que le Roi ou Inga, *L. 5. c. 25.* qui ne confessoit ses pechés qu'au Soleil, tenant pour assuré, que cet astre divin les présentant à leur Dieu suprême Viracocha, il en obtenoit la remission. Mais parce que le vrai Créateur du Ciel & de la Terre se reposa le septième jour, ce qui donna lieu au Sabbath des Juifs, qu'ils fêtoient le Samedi de chaque semaine avec tant d'exactitude, ou plutôt de superstition, qu'ils faisoient conscience de combattre, même en se defendant, ce jour là; Esseniens passant jusqu'à telle extrémité, que par le témoignage de Joseph, *de bello Jud. l. 2.* ils n'eussent pas voulu décharger leur ventre le Samedi: Et d'autant que l'Eglise a depuis transporté cette fête au Dimanche, qui est parmi le jour du Seigneur & du repos; Les Gentils de la côte d'Ormus & de Goa ont pris le Lundi pour leur jour de Sabbath; Ceux de la côte de Guinée le Mardi; Les Payens sujets du Mogol le Jeudi; Et les Mahome-

tans dispersés par tout le monde le Vendredi: Il n'y auroit de toute la semaine que le Mercredi exempt de repos dans toutes les Religions du monde, si les Japonois, qui n'ont point de Dimanche, ne célébroient en recompense le premier, le quinzième & le vint-huitième de chaque mois, qui peuvent si bien échoir au Mercredi, qu'aux autres jours de la semaine. L'on peut dire que si le Mercredi étoit aussi heureux pour l'action, que les Turcs le présupposent, à cause de la création de la lumière arrivée ce jour là, ce ne seroit pas sans sujet, que personne n'y auroit voulu demeurer en repos.

L'honneur que les Infideles ont autrefois porté à ce qui leur tenoit lieu de Reliques, n'est pas moins considérable au sujet que nous traitons, non plus que celui qui leur est encore présentement deféré dans toutes les fausses Religions. Nous lisons dans Dion Cassius, que les Grecs gardoient avec une grande vénération deux coûteaux en deux diverses villes de Cappadoce, chacune prétendant posséder celui qui avoit servi au sacrifice d'Iphigenie. Les Lacedémoniens conservoient aussi fort religieusement l'œuf, dont Leda étoit accouchée, qu'ils tenoient suspendu à la voute d'un de leurs Temples, com-

me nous l'apprenons de Pausanias. Je laisse *l. 3.*  
 les Ancites ou sacrés Boucliers, aussi bien  
 que le Palladium, & mille autres semblables  
 objets de la superstition Grecque & Romaine.  
 Celle du nouveau monde n'a pas été trouvée  
 moindre, & la dent du Singe si célèbre dans  
 toutes les Relations de l'Inde Orientale, que  
 les Idolâtres voulurent racheter d'une si pro-  
 digieuse quantité d'or, dont l'Archevêque de  
 Goa empêcha les Portugais de faire leur pro-  
 fit, donna bien à connoître, qu'en ceci,  
 comme en toute autre chose, le Diable est  
 lui même le singe effronté du culte divin,  
 qu'il tâche de corrompre en se l'appropriant.  
 Les Musulmans gardent au Caire d'Egypte *Voyage*  
 la chemise de Mahomet, qu'ils portent en *de Goa.*  
 procession à certains jours avec de grands cé-  
 rémonies. Ils conservent de même du sang  
 des enfans de Haly, gendre de ce Pseudo-  
 prophete, assurant, qu'on le voit bouillir  
 tous les ans au jour de leur mort, arrivée au-  
 près de Babylone. Et Belon est témoin, que *l. 2. c. 11.*  
 dans l'Isle de Pathmos les Caloiers d'un Mo-  
 nastère montrent une main, dont les ongles  
 rognés croissent continuellement, les Turcs  
 prétendant, qu'elle est d'un de leurs Prophe-  
 tes, quoique les Grecs soutiennent, que c'est  
 celle dont Saint Jean l'Evangeliste écrivit son

Apocalypse. Tant il est constant qu'en tout tems & en tous lieux le Pere du mensonge s'est toujours plû aux impostures, dont nous parlons.

Ce n'est pas sans sujet qu'on tient, que les graces gratuitement données d'enhaut, comme la Prophetie, & les miracles, ne sont pas inséparablement attachées à la sainteté, puisque Balaam, Cayphe, & les Sybilles ont eu le don de Prophetie, quoique le premier fut idolâtre, le second impie, & les dernieres profanes, pour ne rien dire de pis. Quant aux miracles, il y a eu des hérétiques, tels que les Novatiens qu'on croit en avoir fait, & l'on ne doute point que ceux de l'Antechrist ne doivent être si étranges & si surprenans, qu'ils ébranleront les ames même les plus confirmées dans la Foi. Quoiqu'il en soit, tous les livres des Gentils sont remplis de miracles qui les entretenoient dans leur fausse Religion. Je sai bien, qu'il y en avoit de supposés, dont les hommes de jugement & d'esprit déniaisé se moquoient. Polybe fait une raillerie de cette Diane Cindjade, sur laquelle on disoit, qu'il ne neigeoit ni pleuvoit jamais, bien qu'elle n'eût nulle couverture, qui l'en pût garantir. Il rend ridicule Théopompe, d'avoir écrit que les corps de ceux,

qui prenoient la licence de mettre le pied dans un Temple d'Arcadie consacré à Jupiter, & dont l'entrée étoit défendue, ne faisoient plus d'ombre après cette action, encore qu'ils s'exposassent au Soleil. Il faut pardonner, dit-il, aux mensonges pieux, pourvu qu'ils aient quelque vraisemblance; sentence qui montre ce qu'il pensoit des créances populaires de son tems en de semblables matieres. Mais peu de personnes avoient ce discernement, & Cicéron même, qui s'est si bien moqué des augures de son siècle, & d'une infinité de superstitions Payennes, ne laisse pas de soutenir dans une de ses Oraisons, peut-être pour servir à sa cause, que par permission divine Clodius avoit été tué devant une Chapelle des champs dediée à la Mere des Dieux, pour punition du crime commis par lui dans le Temple qu'elle avoit à Rome, où il étoit entré contre les loix de la Religion. Cela me fait souvenir de l'opinion, qu'on avoit alors, & dont parle Pausanias, que tous ceux qui voioient les mysteres cachés de la Déesse Isis, soit en Grece, soit en Egypte, mourroient infailliblement ou sur l'heure, ou fort peu de tems après. Il en donne divers exemples, & ajoûte, qu'Homere n'avoit pas prononcé sans mystere, qu'on ne voioit ja-

*Orat.**pro Milo  
ne.**Lib. 10.*

mais les Dieux impunément. Tant y a que le même Orateur Romain assure dans la première action contre Verres, que ce spoliateur de Provinces ayant enlevé les plus belles statues du Temple de Delphe, souffrit une tempête où son larcin fut jetté à bord, sans que le Consul Dolabella, dont il étoit Quêteur, se pût ensuite éloigner de l'Isle & continuer sa navigation, qu'il n'eût auparavant fait remettre ces statues dans le Temple d'Apollon. Les infortunes de Pyrrhus contre les Romains, qui lui étoient si inférieurs en forces, ne commencèrent aussi selon la commune créance, qu'après son sacrilège, la Déesse Proserpine lui faisant paier bien cher les trésors de son Temple, dont il s'étoit voulu prévaloir. Si l'on en croit Herodote, les Perses ne perirent par les eaux au siège de Potidée, que pour avoir commis des impiétés dans un Temple de Neptune. Et tous les malheurs d'Amilcar furent attribués à la spoliation de celui de Venus Erycine; comme les disgraces de Brennus à l'or Delphique, dont Apollon vengeoit le larcin. Or les siècles, qui ont suivi, n'ont pas eu moins de miracles sortis de même boutique, & je lisois depuis peu, que le Mogol Ekebar faisant profession publique d'être du sentiment de Tamerlan son prédecesseur, qui

*Æl. de a-*  
*nim. l. 10.*  
*c. ult.*

*Ind. Or.*  
*pag. 12.*

tenoit, comme autrefois Thémistius, que la diversité des Religions étoit fort agréable à Dieu, ne laissoit pas de faire beaucoup de miracles; de sorte que l'eau même, d'ont ils étoit lavé les pieds guérissoit de plusieurs maladies, & l'on ajoûte, qu'ordinairement les femmes enceintes lui faisoient des vœux pour accoucher heureusement. Suetone n'en a pas dit moins de Vespasien. Une Relation plus recente conte sur la foi des Infideles, qu'en mille six cens quarante-huit un Faquir ou Religieux de l'Inde voiant une multitude infinie de pauvres pelerins, accourus aux devotions d'une Pagode, nourrit cent mille personnes avec une potée de Kicheri, espece de menus poix, sans que la petite marmite, où il les avoit fait cuire en demeurât moins remplie. Qui ne voit, que ce miracle illusoire n'a été fabriqué par l'ennemi de la gloire de Dieu, que pour rendre moins considérable, s'il pouvoit, celui des cinq pains & deux poissons, dont l'Evangile nous apprend, que tant de troupes Juives furent alimentées au desert? Je ne doute point, si les Demons ont les préconnoissances, qu'on leur attribue, que le conte de l'Etoile de Venus, qui selon Varron conduisit Enée jusqu'en Italie, *ad agrum usque Laurentum*, n'ait été copié de la même

main sur l'Etoile, qui devoit servir de guide aux trois Rois, pour ne rien dire de celle, qui fit trouver le corps du grand S. Antoine.

Réprenons avant que de finir quelques conformités de l'Histoire profane avec la sacrée, & des fables Payennes avec nos vérités Théologiques, comme pour corollaire à ce que nous en avons écrit ailleurs. L'amour qu'eût Astydamée femme du Roi Acaste pour Pelée, qu'elle accusa de l'avoir sollicitée, ne l'ayant pu porter à ce qu'elle désiroit, & celui de Steñobée femme de Proetus pour Bellerophon à qui elle imputa le même crime, sur ce qu'elle ne le put séduire, non plus que Phedra l'innocent Hippolyte, sont des copies de l'affection criminelle, & de l'insolente action de la femme de Putiphar, quand elle se vit refusée par Joseph. Tertullien n'est pas seul dans son opinion, que le même Joseph est le Sarapis des Egyptiens; ce dernier nom semble désigner son extraction de Sara, *σαρπῖς ἀπο*, & quelques-uns même croient, que le bœuf Apis n'étoit que le symbole, & la marque hieroglyphique de ce chaste Patriarche. Noé est tantôt Bacchus, à cause de la vigne; tantôt Janus à deux visages, comme aiant vu le monde avant & après le Déluge, & une autrefois il passe pour Saturne, dont les trois enfans,

*L. 2. ad  
Nat.*



Jupiter, Neptune, & Pluton, représentent Sem, Japhet, & Cham, la couleur noire & infernale du dernier témoignant la malediction, qu'il reçût de son pere. Le lieu néanmoins, où Jupiter Ammon étoit adoré, & qui se trouve dans le partage de Cham, l'a fait prendre pour un autre Jupiter. Car il n'y en a pas eu trois seulement, comme Varron, & après lui Ciceron l'ont pensé. Ceux, qui en ont tenu registre, ont compté jusqu'à trois cens Jupiters, qui font partie de ce grand nombre des trente mille Dieux, que reconnoissoit le Paganisme. Il y avoit aussi selon la supputation du même Varron quarante-trois Hercules, dont l'Egyptien a tant de rapport à Josué, par ses victoires & par ses grandes actions, que l'histoire de l'un & de l'autre, sainte & profane, porte, que le Ciel fit tomber en faveur de chacun d'eux une pluie de pierres ou de cailloux, qui exterminèrent la plus grande partie de leurs ennemis. Esau appelé autrement Edom, ou le Roux, est selon plusieurs le Roi Erythrée, qui a donné le nom à la mer Rouge & Iduméenne, aussi bien qu'à la Province de Phœnicie: Et son combat contre Jacob dans le ventre de leur mere, est le même qu'Apollodore représente entre Acrisius & Proetus, qui témoignèrent leur dis-

*Lilius Gi-  
ral. synt.  
& 2. hist.  
Dec.*

*Iosue cap.  
11. Pomp.  
Metab. 11.  
c. 5.*

*lib. 2. de  
Deor. orig.*

corde fraternelle, lors qu'ils étoient encore dans les entrailles de leur mere Ocalée, continuant depuis leur animosité pour la succession au Roiaume d'Argos, durant laquelle ils trouvèrent l'usage des Boucliers, dont l'antiquité leur attribue l'invention. Le parallèle tiré entre Noé & Saturne, n'empêche pas qu'Adam ne soit encore comparé à ce Dieu morfondu. Hésiode donne pour mere à Saturne Tellus ou la Terre, & Coelus fut son pere; la Genese nous enseigne, qu'Adam fut crée du limon de cette même Terre, & pétri des mains du Tout-puissant. Les Poëtes mettent l'âge d'or & un Paradis sous Saturne, toutes choses étant alors produites dans l'excellence, & sans culture; c'est l'image du jardin des délices qu'Adam posséda quelque tems. Après son péché il se cacha, n'osant comparoitre devant la face de son Dieu; ce qui lui put donner le nom de Saturne, puisque *Satar* en langue Hebraïque veut dire *latere*, se cacher, le Saturne fabuleux fut contraint de se retirer ou cacher en cette partie de l'Italie appelée *Latium*, à *latitando*, & de lui *Saturnia terra*, où il reçut aussi le nom de *Latius*, & ses peuples celui de Latins. Adam fut aussi réduit à être Laboureur de bonne foi, la terre depuis la faute ne lui don-

nant plus rien sans travail; Saturne a sa faux pour marque de l'exercice champêtre, & les Romains tiroient l'origine de son nom du labourage, *Saturnus à satione*.

Mais de toutes ces conformités & de quelques autres semblables, qui firent soutenir au Roi de Perse Xa Abas, que le Saint Jacques des Espagnols, le Saint George des Arméniens, & le grand Prophete Aly des Perles, n'étoient qu'une même personne; je n'en vois point de si juste en tant de façons, que celle qu'on met entre Moÿse & le Dieu Liber, que nous avons tantôt apparié à Noé sous le nom de Bacchus. Vossius dans son origine de l'Idolatrie fait voir, que le Liber, & l'Osiris des Egyptiens, ne sont qu'une même Divinité, & que l'expédition du premier aux Indes, se peut fort bien interpréter de l'Arabie, Judée, & Phœnicie, parce que les Grecs & les Romains donnoient le nom d'Inde à toutes les terres, que laissoit la mer Méditerranée du côté de l'Orient. Ainsi doit on prendre ce vers d'Ovide,

*Andromedam Perseus nigris portarat ab  
Indis,*

puisque constamment Persée secourut Andromede à Joppe ville de Phœnicie. Liber est surnommé *Bimater*, & l'on fait qu'outre lo-

cap. 11. Et cabel véritable mere de Moyse, la fille de  
 ut. 7. Pharaon le fit élever comme son fils, *erat ei  
 in filium*, dit l'Exode. L'un & l'autre sont  
 recommandés d'une beauté singuliere & ex-  
 traordinaire, qui émut principalement, après  
 l'inspiration divine, la Princesse Thermutis à  
 prendre de l'affection pour Moyse, bien qu'il  
 ne fut âgé que de trois mois. La Théologie  
 profane disoit, que Liber fut mis dans un  
 coffre ou berceau sur la mer, qui le jetta heu-  
 reusement au rivage; n'est-ce pas l'image de  
 l'exposition de Moyse, signifiée par son pro-  
 pre nom? L'édit de Pharaon, qui en fut cau-  
 se se rapporte aux cruautés de Busiris aussi  
 Roi d'Egypte. Liber coula ses premières an-  
 nées au mont Nisa de l'Arabie; Moyse passa  
 quarante ans dans cette Province où est le  
 mont Sinai, ou Sina, qui se forme des mê-  
 mes lettres qu'a le premier. Tous deux  
 furent exilés & contraints de fuir vers la mer  
 Rouge ou Erythrée. L'un & l'autre eurent  
 de grandes guerres avec des Rois d'Arabie.  
 Les troupes de Moyse avoient avec elles beau-  
 coup de femmes; Diodore dit, que celles  
 de Liber étoient composées de deux sexes.  
 Orphée nomme Liber ou Dionysius, *Thes-  
 mophorc*, c'est à dire porteur de loix; Moy-  
 se est reconnu de tout le monde pour le Le-

lib. 14

gislateur des Juifs. Les Poëtes ont donné des cornes à Bacchus,

*Accedant capiti cornua, Bacchus erit;* Ovid.

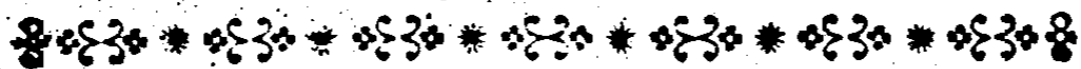
Les Peintres représentent Moÿse cornu pour dire que son front étoit extraordinairement lumineux, quand il descendit de la montagne. Celui-ci fit sortir de l'eau d'un rocher en le frappant de sa verge; Euripide décrit une Bacchante, qui faisoit la même chose dans ses Orgies en invoquant son Dieu Liber, & d'autres, qui faisoient aussi sourdre des fontaines de vin, & de lait, de la même sorte. Et comme l'on a dit encore qu'un Belier découvrit de l'eau à Bacchus, ce qui sauva son armée dans les déserts d'Afrique; Tacite par ignorance ou par malignité assure qu'un âne sauvage rendit le même service à Moÿse. Le serpent d'airain élevé par Moÿse, semble être la cause des ceintures & des couronnes de serpens que portoient les Menades aux fêtes de Liber. Celui-ci avoit un chien fidele, à qui Nonnus promet le Ciel dans ses Dionysiaques, avec la vertu de meurir les raisins; c'est la figure de Caleb, en qui Moÿse se fioit tant, qu'il l'envoia reconnoître la terre de promesse; d'où il rapporta cette célèbre grappe de raisin. En effet Caleb, ou Keleb, en Hebreu, signifie un chien, qui a toujours

été le symbole de la fidélité. Et cette dernière observation fait voir que Moïse a encore du rapport à Liber du côté de la vendange, comme celui, qui conduisoit son peuple dans une contrée pleine de vignes, & qui produisoit de si beaux & de si excellens raisins.

Je rendrois cette lettre trop longue, si je me donnois la liberté d'étendre ces considérations aussi loin, qu'elles pourroient aller. Je me tairai donc de ce qu'Herodote dit dans la seconde Muse, de Sannacharabus, dont les rats ruinèrent l'armée en rongant durant une nuit les cordes des arcs, & les corroies des armes de ses soldats, qui furent aisément défaits le lendemain; & du recit, que fait Strabon au treizième livre de sa Géographie d'un pareil exploit de ces rats, envoyés l'une & l'autre fois par Apollon surnommé pour cela Sminthée. L'on voit assez, que ce sont des choses inventées exprès pour attribuer à cette fausse Divinité la gloire d'une action exécutée par l'Ange du vrai Dieu, qui extermina en une nuit cent quatre-vints cinq mille hommes des troupes de Sennacherib Roi des Assyriens, selon le Texte du quatrième livre des Rois. J'ajouterai seulement la plainte de Justin le Martyr dans son Apologie pour les Chrétiens,

Chrétiens, qu'une de plus malicieuses ruses du Demon a été d'attribuer des enfans à Jupiter, & de faire sortir cette Pallas de son cerveau, pour ternir la gloire du Fils de Dieu, que nôtre Théologie nomme la Sapience éternelle & incréée. Ainsi voiant, que la Synagogue des Hébreux le nommoit Beelzebut, ou le Roi des mouches, il prit de là occasion de se faire nommer par les Grecs Myiagnus, Myiodes, & Jupiter *ἀρούνας*, attachant la Divinité au soin abjet de chasser cette importune insecte. Et les Fideles chantant *Domini est terra & plenitudo ejus*, il introduisit aussitôt un Dieu Pan, & le fit reconnoitre pour le maître de toute la Nature. Enfin, comme nous l'avons vû, il a falsifié toute l'Histoire sainte par la profane, & obscurci de fables autant qu'il a pû nos vérités révélées. Les Peres de l'Eglise ont souvent découvert cela, & tiré à leur tour des *Mythologies*, & des sens mystérieux de tous les contes du Paganisme pleins d'idolatrie. Imitons les sur ce dernier exemple du Dieu Pan, & disons que cette Echo que les Gentils lui donnèrent pour femme, est la Philosophie, qui se peut mêler de parler de toutes choses sans inconvénient, pourvû que se tenant dans les regles du devoir, elle ne dise rien que de conforme à la Nature, &

qu'elle ne repete jamais aucune voix, qui démente les œuvres de celui, qui en est le Créateur. Mais quand au lieu de lui, qui doit être son légitime Epoux, elle se laisse corrompre par des Ægipans & par des Satyres, c'est à dire qu'au mépris de la Vérité, elle prête l'oreille aux mensonges & aux impostures du Diable, elle paroît vaine à tout le monde, & devient la risée aussi bien que la haine du Ciel & de la Terre.



D U

M E P R I S D E S I N I U R E S.

L E T T R E C X V I I.

*M O N S I E U R,*

**C**'est une chose assez difficile à s'imaginer, qu'un homme de vôtre esprit prenne à cœur, je ne dirai pas l'injure, que vous a faite une personne de néant, car je tiens qu'elle ne vous en peut faire, mais seulement le dessein, qu'elle a eu de vous en faire. Pour



moi je crois, qu'un peu de la bonne & vraie Philosophie a plus de puissance que toute la Magic, pour nous rendre invulnérables. Mais j'avoué bien, que ce seroit abuser de ses préservatifs, que de les employer soigneusement dans une si méprisable occasion, & contre un adversaire si peu considérable, & si impertinent, *ut non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognoverit.* Ce sont des termes dont use Cicéron, pour dépeindre quelqu'un, qui valoit mieux que celui, dont je parle, & si ce n'étoit point lui faire trop d'honneur, je lui appliquerois encore ceux que cet Orateur emploie dans une de ses Epîtres pour faire le portrait de Pison, *Consul L. i ep. 13 parvo animo & pravo, tantum cavillator genere illo moroso, qui etiam sine dicacitate videtur, facie magis quam facetiis ridiculus.* Hors la condition, peut-on rien dire qui convienne mieux à cet insolent, qui vous a dit de si déplorables paroles? S'il vous avoit raille avec esprit, ou de cette noble & gentille façon dont les gens d'honneur ont accoutumé de se divertir; je vous blâmerois de l'avoir pris en mauvaise part. Mais il l'a fait d'un si fâcheux air, & d'une action si sotte, que je ne trouve à redire en la vôtre, que le témoignage d'un peu trop de ressentiment. La belle

raillerie, généralement parlant, doit avoir un sel agréable, comme s'il étoit créé de la même eau, qui forma Venus dans la conque. Si elle est trop piquante, elle blesse, & se rend insupportable au goût, comme un sel trop acre & trop corrosif. C'est ce que cet ignorant n'a jamais su, & son insuffisance, connue de tout le monde, ne vous permettoit pas d'avoir autre chose pour lui que du mépris. Vous le rendés glorieux par votre colere, & il se vantera par tout de vous avoir mis en mauvaise humeur, parce qu'enfin l'on ne se fâche jamais tout de bon contre ceux, qu'on méprise, *nemo qui irascitur, despicit*; c'est une des maximes, qu'Aristote a établies dans l'Ecole.

*a. Rhet.*  
*c. 3.*

*Plutar.*  
*de Ira.*

Je tombe d'accord, que c'est une chose fort rude d'entendre de mauvaises paroles, d'une bouche, qui les rend d'autant plus ameres, qu'elle est infame. Il faut boucher avec de la cire les oreilles de l'Orateur Satyrus, après qu'il eût plaidé une cause en son nom, parce qu'il n'eût pas pû souffrir les injures, qu'on savoit bien que sa partie adverse lui devoit dire. Je sai encore, que la consequence est grande quelquefois de les souffrir, à cause que la médilance est toujours plus favorablement reçue, & plus avidement écou-

tée, que ce qui est à l'avantage de quelqu'un; *nihil est tam volucere quam maledictum, nihil facilius emittitur, nihil citius excipitur, nihil latius dissipatur.* Ajoûtés à cela, que si la calomnie ne nous peut opprimer, les coups ont du moins cela de fâcheux, que comme ceux de la foudre, ils laissent ordinairement quelque mauvaise odeur aux choses, qu'ils ont touchées. Mais nonobstant tout cela il faut imiter Dieu, qui tolere les blasphémateurs les plus dignes de son indignation, & de sa rigoureuse justice. Le Lion entend crier les petits chiens après lui sans se retourner. Et l'on a toujours attribué à grandeur de courage, le mépris des injures, qui partent de si mauvais lieu, qu'on ne les juge pas dignes de nôtre colere, ou qui ont si peu d'apparence, qu'elles ne font qu'attirer sur ceux, qui les proferent, l'indignation & la haine de tout le monde. En effet, on les regarde comme ces animaux remplis de venin à qui la Nature semble ne l'avoir donné, que parce qu'ils manquent de cœur, & de forces. Ces bêtes néanmoins si malfaisantes & venimeuses qu'elles soient, n'offensent personne que lors qu'elles sont provoquées; Là où ces médifans & calomniateurs beaucoup plus à craindre, vomissent leur poison non seulement sur

les innocens, mais par une prodigiëuse malignité la plûpart du tems sur leurs meilleurs amis. Dillons bien plus, ils ne s'épargnent pas eux mêmes, s'ils manquent d'autre sujet; de même qu'un estomac rempli de mauvaises humeurs, emploie au defaut de bons alimens sa chaleur contre lui même, & se détruit. Archilochus en peut servir d'exemple, dont la malignité fut si extrême, qu'il obligea par ses lamibes scandaloux ce Lycambe, qu'il avoit choisi pour son beaupere, & trois de ses filles, à se pendre; s'étant d'ailleurs diffamé lui-même dans ses écrits, où il a dit cent choses à son désavantage, qui n'auroient jamais été lûes sans lui, selon qu'Elie & plusieurs autres le lui ont reproché. Se servir, à l'exemple d'Archilochus, & sans avoir d'ailleurs son mérite, si mal de la médifance qu'a fait cet insolent, qui a eu le dessein de vous outrager, n'est-ce pas proprement médire de soi même?

*Lil. Gyrat  
in. Poët.*

Peutêtre aurés-vous cette pensée ordinaire, que la vengeance est douce, & qu'il n'est pas seulement permis d'en user, mais de plus nécessaire, lors qu'une injure négligée en attire une autre. Mais ne flattés pas vôtre passion de la sorte, souvent au contraire une offense méprilée perd tout ce qu'elle avoit de fâcheux, &

n'est plus offense. D'ailleurs s'il étoit permis d'employer la vengeance quelquefois, ce ne seroit jamais contre un si chetif adversaire que celui-ci. Mordre n'est pas plus du lion, que de la puce, ou de la mouche; mais l'on ne résiste pas à la piqueure d'une mouche, ni à la morsure sensible d'une puce, de même qu'aux atteintes d'un tigre, ou d'un lion: Et comme le prononça l'Empereur Claudius, *Dio Cas. non eodem modo de pulice, ac de fera, vindicta sus l. 60. expetenda.* En tout cas je vous maintiens, que vous ne pouvés vous venger plus cruellement de ce demi-homme, qu'en le laissant impunément tremper dans son sens reproché le reste de ses jours. *Spiritum tibi non relinquere, nisi crudelior essem tibi relinquendo;* dit fièrement ce Declamateur. Et sans vous *Sen. cont.* porter à être vindicatif, je vous assure, que la honte & la confusion, que sa faute lui donnera toujours, le puniroit mieux & plus rigou- *Herod. l. 5.* reusement, que vous ne sauriés faire.

Je fai bien, que Darius ne l'entendoit pas ainsi, lors qu'il établit un officier exprès pour lui répéter toutes les fois qu'il se mettoit à table, qu'il n'oubliât pas de se venger des A- *Paul. Dioc. l. 18.* theniens. L'Empereur Justinien Second étoit *J. 1. de* aussi fort éloigné de cette Morale, quand à *Ortis.* chaque fois qu'il se mouchoit, il faisoit mou- *concord.*

rir quelqu'un des fauteurs de Leon, qui lui avoit fait couper le nés. Postel dit, que les loix de Mahomet condamnent ceux, qui ne rendent pas le plutôt qu'ils peuvent, injure pour injure, ce que je ne me souviens pas d'avoir lû si précisément dans son Alcoran. Et Mendez Pinto assure, qu'il y a un métier à la Chine de gens, qui conduisent des Braves ou Coupe-jarrets armés de toutes pieces, le plus souvent dans des barques d'où ils crient sans cesse en demandant qui a été offensé, & se veut venger de ses ennemis. Mais laissant aux Prédicateurs le soin de vous paraphraser ce qui est de nôtre Religion à cet égard, tenés pour assuré, que la doctrine, qui est formellement contraire à tous ces exemples, est bien plus sûre, & moins sujette à de fâcheux repentirs, qui suivent presque toujours la vengeance. Les Payens mêmes un peu raisonnables, ont enseigné cette vérité, sous le voile de la fable d'Apollon, puisque nous lisons dans Diodore Sicilien, que ce Dieu fut si repentant d'avoir trop severement puni le mépris du téméraire Marlyas, qu'il fut long tems sans vouloir ouïr parler de Musique, & que de dépit il rompit son luth ou sa guitarre. Voulés-vous éviter un pareil repentir, & faire crever de rage vôtre

injurieux Marfyas, faites qu'il sache, que pour toute imprécation vous dites quand on vous parle de lui,

*Mella fluant illi, ferat & rubus asper amo-Virg. ecl. 3.  
num.*

cela bien entendu voudra dire, que vous priés Dieu simplement, qu'il le rende plus sage.

En tout cas il faut demeurer d'accord, que si la vengeance est pardonnable, ce doit être seulement, quand elle tire raison d'une véritable injure. Et cependant ni celle, que vous prétendez avoir reçue, ni la plupart des autres, qui animent souvent le plus, ne sont pas de ce nombre. Vous comprendrés mieux la vérité de mon discours, dans des exemples où vous serés sans intérêt, & sans prévention d'esprit. L'injure la plus atroce, & qui pénètre le plus avant dans le cœur d'un Chinois, c'est des'ouïr nommer yeux de chat.

On punit de mort aux Malabares celle d'avoir Ram. t. 1. rompu un pot de terre sur la porte de quelqu'un. Et quand les Indiens du Perou veulent Olivier de Norr. offenser à toute outrance les Espagnols, ils les appellent *Viracoché*, c'est à dire *écume de mer*. En vérité l'homme est un animal bien ridicule dans la plupart de ses sentimens, qu'il n'examine presque jamais. Si vous voulés

pelet tant soit peu les termes ; qui vous ont piqué si vivement ; & fait une si profonde plaie dans votre ame , ils ne vous paroîtront gueres moins méprisables dans leur pure signification , que ceux de tous ces peuples de l'une & de l'autre Indé. Vous ne sauriez d'ailleurs avoir égard au mauvais dessein de celui , qui s'en est servi , sans suivre bassement son intention , & sans en quelque façon lui complaire. Gardés-vous donc bien de le traiter si favorablement , & soies un peu Philosophe avec moi là dessus.



DE

CEUX QUI FONT BEAU-  
COUP DE LIVRES.

LETTRE CXVIII.

MONSIEUR,

**I**l y a de quoi s'étonner, il me semble, que des hommes, qui ont employé cinquante



ans à ne rien faire, comme ceux, dont vous me parlez & beaucoup d'autres, qui leur ressemblent, soient assez injustes pour le plaindre, qu'on garde trop long tems le silence, si l'on est une demie année sans rien donner au public, & sans les divertir par quelque piece nouvelle, puisqu'ils nomment ainsi toutes les productions d'esprit. Ils veulent bien, qu'on les souffre dans le plus fainéant loisir, où l'on puisse vivre; & cependant ils nomment *Longins* & *Lentulos* ceux, qui ne se reposent quasi que pour être plus propres à l'action, qui ne reculent que pour mieux sauter; ou à qui d'autres occupations donnent d'inévitables distractions. J'avoue; qu'il se trouve des personnes d'une ame bien plus active, & plus seconde, que d'autres. Leurs ouvrages voient le jour en si peu de tems, & avec tant de facilité; qu'on peut dire, qu'ils enfantent sans travail & sans trenchées, imitant même ces animaux, qui sont si fertiles, qu'ils conçoivent par superfétation. Mais vous sçavez aussi à quels inconveniens sont sujets ceux, qui pour paroître diligens, se précipitent d'autant plus honteusement que personne ne les presse; *canis festinans cecos facit catulos*. En effet, il arrive presque toujours à ceux, qui se donnent si peu de peine à faire

des livres, qu'ils en donnent beaucoup à leurs plus favorables lecteurs, & qu'ils sont ordinairement des présens au public, dont ils ne retirent pas de grandes reconnoissances. Les *Impromptus* guerriers & amoureux peuvent être estimés, par l'avantage qu'on dit qu'ils donnent. Il n'en est pas de même au sujet dont nous parlons, où le prix des choses se prend toujours de leur bonté interieure, & jamais du tems ni de la diligence de l'ouvrier. Sans mentir l'on n'est guères redévalable à de certains écrivains, qui ne sont habiles qu'à debiter de l'or d'Alchymie, des perles de Venise, & des diamans d'Alençon. La dernière composition, que vous m'avez contraint de voir en peut servir d'exemple, vous protestant, qu'à mon avis tout ce qu'elle a de bon pourroit être couvert de l'aile d'une mouche. Son auteur est si ennemi des Dieux du Paganisme, comme il le dit plus d'une fois lui même, que par tendresse de conscience, comme je crois, il n'écrit rien qui n'offense toutes les Muses, & qui du moins ne sorte de sa plume *invita Minerva*. Quand il se mêle de déclamer contre les vices du tems, ou contre les défauts de la Politique moderne, il me semble que je vois monté dans la chaire ou tribune aux harangues, cet âne de Pistoye,

dont Ammien Marcellin parle comme d'un *L. 27.* prodige. Cette comparaison est plus juste, que si je la prenois d'un animal ruminant, car je ne pense pas que ce bon personnage ait jamais pensé deux fois à ce qu'il écrit, tant il a grand' hâte d'écrire.

Certes il faut être indulgent aux fautes, qui sont de l'appanage de nôtre humanité, qu'une multitude de belles choses excusent, & qui sont comme de petites taches sur un corps plein de graces & d'attraits. L'on peut dire aussi que c'est être insolent envers Dieu & envers la Nature, qui ont mêlé le bien & le mal par tout, de ne pouvoir souffrir le moindre vice où beaucoup de vertus abondent; c'est en quelque façon, comme s'en expliquoit un ancien, faire outrage à tout le genre humain que d'en user ainsi, *toti mortalitati convitium facere*, puisque le plus parfait des hommes a ses défauts, & le Soleil même ses *macules*. Un livre tout excellent qu'il soit, n'a pas le privilège de la Manne, d'être en toutes ses parties agréable à toute sorte de goût; & souvent de certains endroits qui déplaisent aux uns, donnent de la satisfaction à d'autres, ce qui doit obliger à une moins rigoureuse censure. Mais lors qu'on n'y voit rien de recommandable, que c'est un champ

plein d'orties, & qu'au lieu d'y profiter, la lecture nuit & ennuie tout ensemble, il me semble, qu'on peut sans injustice témoigner son aversion. Car je suis de cette opinion, qu'outre la perte du tems qui se fait, & le chagrin qui se contracte sur un méchant livre, l'on y peut prendre, pour peu qu'on s'y arrête, un certain mauvais air, & une méchante habitude de penser bassement, & de mal écrire, qu'on ne sauroit trop éviter. Vous y courés la même fortune qu'eût cette Nymphe Oreade de Ceres, qui pour être entrée seulement dans le Palais de la Famine, en fut aussitôt attaquée,

*Civil. 8.  
Metam.*

— *paulumque morata,*

*Quamquam aberat longe, quamquam modo  
venerat illuc,*

*Visa tamen sensisse famem.*

C'est ce qui me fait croire, qu'on doit être plutôt retenu, que précipité à mettre la main à la plume; & que ceux, qui ont eu le jugement du public aucunement favorable, le doivent plus que tous autres respecter, & n'abuser pas des graces, qu'ils en ont reçûes, en lui faisant de mauvais présens.

Quelque précaution néanmoins qu'on y apporte, & de quelque modération dont l'on use, il faut être assuré, qu'une nouvelle com-

position aura toujours des adverfaires, & qu'on y trouvera toujours à redire. L'importance est qu'on ne le puiſſe faire avec raifon. Un bon livre ne perd rien de fon mérite pour être calomnié par des envieux, ou négligé par des ignorans; non plus qu'une piece de monnoie, pour être refusée par ceux, qui ne s'y connoiſſent pas. J'ofe même dire, qu'il n'a que faire de protection, ni de l'aſſiſtance des Puiffances de la terre; il ſe prote-ge lui-même, & ſi ſes propres forces ne le garantiffent, rien ne le peut aſſurer contre ce qu'il doit appréhender. Car ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a dit, qu'il n'y a point de plus courte vie que celle d'un méchant livre. S'il ne contient rien de bon, toute la beauté de ſon ſtyle, ni la pureté de ſon langage, ne ſau- roient faire valoir des mauvaiſes penſées, ni juſtifier l'impureté de ſa doctrine. S'il dit au contraire d'aſſez bonnes choſes, mais mal rangées, en mauvais termes, on le condam- nera d'avoir le défaut de ces malhabiles cuiſi- niers, entre les mains de qui les plus delica- tes viandes perdent le goût, qu'elles devroient avoir, pour être mal apprêtées. Ceux qui ſont apparemment au deſſus de tous ces re- proches, & dont les travaux peuvent en quel- que ſorte ſatisfaire tant à l'égard de la forme que

de la matiere, & de l'expression que de la pensée, ne doivent pas être retenus d'écrire par l'appréhension de trouver des adversaires, & d'être choqués par ceux qui medisent toujours de ce qu'ils desespèrent de pouvoir imiter. Il faut autant qu'on le peut ressembler à l'Auteur de la Nature, qui ne laisse pas de la faire produire, & de nous donner des fruits excellens, encore qu'il prévoie bien que les mauvais vents en gâteront quelques-uns, & que les chenilles en pourront infecter une partie.

En vérité au lieu de décourager les esprits capables de réussir en ce que nous disons, je voudrois toujours les exhorter à ne rien craindre, sur tout de la posterité, ordinairement plus équitable que le tems qui court, & qui pour être sans envie, aussi bien que sans intérêt, donne des jugemens plus raisonnables. Car l'on auroit tort de prendre ce que j'ai avancé touchant le mérite tant de la conception, que de la façon de l'énoncer, pour une conclusion nécessaire qu'on ne doive jamais traiter que de choses sublimes, ni les exprimer qu'en termes choisis, & d'un style fort extraordinaire,

*Perf.*  
*Sat. 1.*

*Grande aliquid quod pulmo animæ prælargus  
anhælet.*

Mon dessein est fort éloigné de là; & comme  
le

le nombre & le génie des Muses est divers, je pense que si l'on en a quelqu'une favorable, l'on peut heureusement réussir sur toute sorte de sujets, en les maniant comme il faut. Les moindres choses, selon moi, & les plus viles, peuvent plaire & devenir précieuses, étant bien écrites; comme le papier sur lequel on les couche, qui est d'un si beau blanc, & pour qui les Turcs ont une espece d'adoration, se fait par l'art & avec l'industrie requise, de ces vilains haillons, qui se jettent par les rues. Si l'on s'acquitte bien de ce qu'on s'est proposé, il n'y a pas moins de gloire à recueillir en petit, qu'en grand, ni d'une façon, que de l'autre, pourvû que celle dont l'on s'est servi soit bonne & appropriée.

Cependant cette gloire n'est pas si peu à estimer, qu'elle ne puisse aller du pair, & peutêtre à le bien prendre précéder celle des plus présomptueux de la terre. Je le dis ainsi, parce que la plûpart du monde croit, qu'il n'appartient qu'aux Grands & aux Puissans de se piquer d'ambition, & de prétendre à la haute réputation. Mais ils sont fort trompés s'ils se persuadent que l'homme de la moindre fortune, qui pense aussi généreusement & aussi sainement des choses divines & des pé-

pas droit de leur disputer cet avantage. Albert de Bollad, précepteur de Saint Thomas, n'a pas moins mérité par sa science, & par ses écrits le surnom de Grand, qu'Alexandre, que Pompée, & que notre Charlemagne, par toutes leurs conquêtes. A bien examiner ce point, l'on ne fera peut-être pas difficulté de préférer un excellent Poète, à son Héros, & un grand Philosophe, à un Empereur.

Juvén.  
Sat. 8.

*Libera si dentur populo suffragia, quis tam  
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Ne-  
roni?*

Je sai bien, qu'on a voulu dire que de mettre Homere au dessus d'Achille, c'étoit faire plus d'état du Trompette que de son Général d'armée. Mais cette similitude qui trompe en éblouissant d'abord, n'a rien qui puisse contenter, si on l'examine de près. Car Talthybius ou Misène, quelques admirables Trompettes qu'ils fussent, n'étoient estimés que par des parties corporelles, & par des qualités dépendantes de la matiere, qui leur rendoient la bouche propre à bien sonner, & le poumon capable de souffler plus fortement, & plus long tems, qu'aucun autre de leur profession. Au lieu que la recommandation d'Homere est toute spirituelle & tellement élevée au dessus de celle des autres, qu'on



lui voudroit comparer, qu'il n'y arien de plus disproportionné; l'ame n'ayant pas plus d'avantage sur le corps, qu'on en doit adjuger à Homere sur Talhybius. La valeur même d'Achille, & de ses semblables, est si fort plongée dans le sang, & dans la bile, qu'on peut soutenir, qu'elle tient trop du terrestre, pour être comparée aux elevations d'esprit toutes pures, & presque divines, de ceux que les Muses favorisent, & qui s'immortalisent par leurs écrits.

Mais qui sauroit, qu'il y eût eu des Achilles, & des Alexandres? si ces mêmes écrits ne les avoient préservés de l'oubli, & fait vivre dans la mémoire des hommes. N'a-t-on pas crû même, que les Hercules, les Atlas, & les autres Héros de la premiere & plus grande estime n'ont été que d'excellens Philo-sophes, qui pour avoir triomphé de l'ignorance, ont eu la réputation d'avoir domté des monstres, & porté le Ciel sur leurs épaules? Afin d'appuier davantage ce sentiment, je veux vous reciter ici le jugement, que fait des plus grands Monarques un de leurs Courtisâns, dans la préface de son Policratique. Et parce que les termes en sont un peu rudes, je les rapporterai dans la langue qui a servi de truchement à la pensée. *Eudem est Asini &* Joan. Sa-  
resten. de

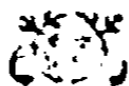
*nugis Curialium.* *cujusvis Imperatoris post medicum tempus gloria, nisi quatenus memoria alterutrius scriptorum beneficio prorogatur.* Je ne voudrois pas tirer de parallele comme lui, qui étoit néanmoins un grand Evêque, entre la destinée d'un Souverain, & celle d'un âne mort. Mais je ne puis être d'autre opinion que la sienne touchant l'immortalité que donnent les livres, & qui ne se peut bien acquérir sans eux.

*Pedon. eleg. in Mecan. obit.*

*Marmora Mæonii vincunt monumenta libelli;*

*Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.*

Il n'y a que la plume des savans, & leurs veilles studieuses, qui puissent perpétuer la mémoire des plus grands Conquerans; quand elle est relevée par ceux-là; s'ils s'en taisent, le nom des chevaux d'Achille sera plus célèbre, que celui de beaucoup de Potentats. Pour le moins ne sauroit-on nier, que Socrate & Diogene de très petite condition, ne soient en plus grande vénération dans le monde, que la plupart de ceux, qui ont crû, que tout étoit au dessous d'eux. C'est sans doute ce que considéroit l'Empereur Constantin le Grand, quand il fit élever son effigie parmi celle des Muses, selon qu'Eusebe nous l'apprend dans le discours de sa vie.





## DIVERSITÉS.

## LETTRE CXIX.

MONSIEUR,

Je ne saurois condamner comme vous un homme qui apparemment s'est voulu soustraire aux mauvais traitemens de la Fortune. Il n'a fait en cela qu'obéir aux préceptes de Pythagore, d'adorer l'Echo quand les vents se font entendre extraordinairement, *adoranda est Echo cum flant venti*; pour nous avertir d'avoir recours à la solitude en des tems de confusion comme celui-ci, où le plus sûr est d'entendre de loince ce qui se dit, & ce qui se passe, sans y participer. Partout où ira un homme de son mérite, il y trouvera des amis, & dans quelque contrée que son destin le porte, il y rencontrera des habitans, qui la préfèrent à toute autre; tant il est vrai, qu'il n'y a rien en cela, qui ne dépende absolument de l'opinion. La fatigue d'un voyage, qui vous fait peur, sert presque toujours à délasser l'esprit, outre que souvent le corps même en

tire de l'avantage. Et pour ce qu'il vous a dit là dessus qu'il vouloit aller à pied une partie du chemin, souvenés-vous en sa faveur, qu'au rapport de Pline des Oisons venoient bien des Pais bas à Rome, cheminant avec leur gravité ordinaire: *Mirum in lac alite, dit-il, à Morinis usque Romam pedibus venire: fessi proferuntur ad primos, ita ceteri stipatione naturali propellunt eos.* Il sera sans doute bête de compagnie, & ne manquera pas d'aide aussi en cas de besoin.

L.10. c. 22.

Je donne bien plus volontiers les mains à l'appréhension que vous avés, qu'il ne consume la meilleure partie de son viatique à la recherche où il est si opiniâtre de la Pierre philosophale. C'est une vraie pierre de scandale pour moi, & je croirois plutôt une Gorgone pétrifiante, que toutes ces bagatelles, que la trompeuse Chymie debite sur ce sujet. Je parle ainsi de celle, qui fait tant de gueux, sans avoir jamais enrichi personne; car il y a un art Chymique fort à estimer; comme faisant une des plus belles parties de la Physique, qui enrichit en beaucoup de façons. Mais ceux, qui l'exercent avec le plus de réputation sont les premiers à se railler de la vaine curiosité & de la sotte esperance de tous ces souffleurs, qui cherchent ce qui ne fut jamais. En effet

leur pierre imaginaire seroit mieux nommée fuyarde, que philosophale, puisque celle, qui servit d'ancre aux Argonautes, s'appelloit ainsi, *lapis fugitivus*. Il y a cette différence, que ceux de Cizyque, aujourd'hui Spiga de Natolie, tenoient celle-ci attachée & chargée de plomb dans leur ville, pour l'empêcher de s'en aller comme elle avoit fait plus d'une fois, & l'autre ne fut jamais, que dans la fantaisie de ceux, qui se plaignent toujours, qu'elle disparoit quand ils pensent la tenir. C'est cette grande envie d'avoir de l'or, que le Poëte nomme sacrée, pour dire détestable, qui cause ces illusions d'esprit. Oviedo écrit, qu'elle obligeoit les Indiens Occidentaux à une autre folie, qui étoit de jeûner & de s'abstenir de leurs femmes, avant que de se mettre à chercher ce premier des métaux, s'imaginans, qu'à faute d'observer cela ils n'en pouvoient rencontrer. Le même Oviedo ajoute, que Christophle Colomb à l'imitation de ces Americains contraindit les Chrétiens même non seulement à se priver de voir des femmes, & de manger, mais de plus à se confesser avant que de travailler aux mines. Il est certain que par une pareille superstition les Arabes usoient autrefois d'une chasteté exacte, lors qu'ils se vouloient appliquer à la

recolte de l'encens. Je veux vous faire part ici au sujet de l'or, d'une chose, qu'a débitée le Milord Digby dans son traité de la poudre de sympathie. Il assure, qu'un petit bouton d'or gros comme le bout des doigts, & pesant une once seulement, peut être étendu de Paris jusqu'à Montpellier, & au delà. C'est à lui à garantir son dire, qui cependant me bien à couvert ce que j'avois avancé dans la Physique du Prince, que cette once d'or tirée en fil delié comme les cheveux s'étendrait plus de mille pas.

Le Gaucher, dont vous parlés, peut défendre sa mauvaise habitude par beaucoup de raisons, encore que l'usage ordinaire rende mesléantes la plupart de ses actions. Si le côté droit, généralement parlant, semble être plus souple, & plus agile; le gauche en recompense, dit Solin, est reconnu plus fort & plus propre à porter. Platon dans le particulier des bras est pour les *ambidextres* qui les emploient sans choix, & il nous apprend, que les loix des Scythes les obligeoient à se servir indifféremment des deux mains. Les sept cens habitans de Gabbaa, que le livre des Juges nous représente pour si braves gens de guerre, combattoient aussi bien de la main gauche que de la droite,

& comme gauchers ils étoient si habiles frondeurs, qu'ils tiroient sur un cheveu sans faillir. L'Empereur Tibere, si nous en croions Suetone, avoit sa main gauche beaucoup plus prompte, & plus forte que l'autre. Vous avés aussi pû remarquer dans Niphilin, que Commodus faisoit gloire d'être gaucher, tenant toujours son bouclier de la droite, & l'épée de la gauche. Bref l'Histoire de Perse observe, que le grand Imaél, pour ne rien dire de tant de Scerotes particuliers, a toujours employé sa main gauche préférablement à la droite. Je m'étonne donc, qu'on ait pris pour une injure atroce, ce que de si considérables exemples, & de si fortes raisons, peuvent du moins excuser.

Il n'en est pas ainsi des incivilités, que vous avés sujet de nommer scandaleuses. A la vérité tout le monde ne peut pas être du temperament de l'Empereur Conitantius, qu'on fait passer pour n'avoir jamais craché. Plin en écrit autant d'une Antonia femme de Drusus, *Antonia Drusi nunquam expuit*, Pomponius Consularis poeta nunquam ruclavit; ce qu'il appelle *prave natura insignia*: des marques d'une mauvaise constitution. Et l'Histoire des Incas, ne disant pas la même chose du Roi Atahualpa, assure pour le moins

qu'il ne crachoit jamais à terre, mais seulement, s'il y étoit obligé dans la main de quelque Dame d'importance, pour ne rien faire qu'on pût juger indigne de la majesté d'un si grand Monarque. Il seroit fort difficile de faire passer pour honnête dans nôtre Europe cette civilité Américaine. Tant y a que Marc Polo témoigne, qu'il n'étoit pas permis de cracher dans la sale du grand Cam de Tartarie. Et vous savés comme tout ce que put faire un grand cracheur auprès d'une belle personne, fut de s'excuser sur ce qu'il étoit difficile d'être bien proche d'un morceau délicat, sans que l'eau en vint à la bouche.

Pour l'éternement, vous m'avouérés qu'il est fort difficile de le retenir, quoiqu'il soit souvent très importun; le salut que l'on se donne à son sujet, comme venant du cerveau, témoigne, qu'on ne le tient pas pour indécemment. En effet l'on voit dans le second livre d'Athenée cette coûtume établie de rendre une espèce d'adoration aux éternemens. Et comme cette même coûtume se reconnoit par là fort ancienne, elle est encore si étendue, que Garcilasso de la Vega représente dans son Histoire de la Floride, tous les Gentils-hommes d'un *Curaca* de cette grande Péninsule, lui donnant le salut comme parmi

1. par. l. 5.

6. 5.



nous aussitôt qu'il eût éternué. Mais pourquoi Cleanthes dans Diogene Laërce accuse-t-il un homme d'être trop effeminé, & trop voluptueux, pour être sujet à beaucoup éternuer? Dion Chrysostome le prend encore *Orat. 33.* plus au criminel, & plus injurieusement, *quasi sternutatio indicet cinædam.*

Je confesse, que je n'ai pû apprendre de vous sans indignation, qu'on ai voulu tourner en belle raillerie la vilaine action d'un homme, qui fait profession de prendre des libertés scandaleuses en toute sorte de compagnies. Je sai bien, qu'en étant arrivé autant qu'à lui au Poëte Lucain, il voulut faire le plaisant en proferant l'hémistique de Neron.

*Sub terris tonuisse putes:*

de quoi il eût tout sujet de se repentir. Un autre s'avisa de dire dans la même figure, qu'étant constant selon Aristote, *nullum cornutum animal pedere*, ce qui lui étoit arrivé *Apoll. Disc. c. 22.* l'assuroit de n'être pas cornard. Et un Amant à qui cela échapa en présence de la maitresse, lui protesta, qu'il ne pouvoit non plus que le laurier brûler sans faire comme lui. Mais que dirés vous du Philosophe Métrocles, qui s'étant renfermé sans s'oser plus montrer, à cause d'une semblable disgrâce, où il étoit tombé, eût besoin, que Crates le vint con-

foler après avoir mangé quantité de Lupins, qui comme venteux operèrent de sorte, que Metrocles à l'exemple de son ami perdit toute honte, & devint de Péripatétique un Cynique parfait. Véritablement nous sommes fort redevables à Diogene Laërce, de nous avoir conservé la mémoire d'un si notable événement. Suetone nous apprend avec un pareil soin, qu'une personne aiant été en hazard de mourir, pour avoir par pudeur retenu un vent semblable aux précédens qui vouloit sortir; l'Empereur Claudius pensa faire un Edit, portant permission d'en laisser aller même étant à table. Remarqués le profit, qu'on peut faire en lisant les bons Auteurs. Vous y avez aussi vû, qu'un Romain fut surnommé Grandio, parce qu'il n'estimoit rien qui ne fut grand: Un Grimaldi de Gènes s'est trouvé depuis de la même humeur: Et quelqu'un aiant usé devant lui de la licence, que Claudius voulut donner par un Edit, s'excusa de la petitesse du son, protestant qu'en sa considération il l'eût souhaité plus grand. Apres tout, retournant au sérieux, il faut tenir pour constant le mot de Cicéron, que la pudeur, & la modestie, ou bienséance, sont le sel de la vie, *amo verecundiam, in ea ornatus vitæ, & vis decori est*, ce sont des ingrédiens, qui

*In Claud.*  
*lib. 32.*

doivent accompagner & assaisonner toutes nos actions.

Je prendrai, pour finir, l'occasion aux cheveux, puisque c'est par eux que vous avez terminé votre lettre. Mais souvenez-vous, que j'ai dit ailleurs mille choses sur ce sujet, que je ne veux point repeter. Il ne faut pas douter, que l'usage de porter les cheveux longs ne soit le plus ancien, de même qu'il est le plus naturel. Epictete soutient L. 3. c. 1. dans Arrien qu'ôter le poil à un homme, c'est comme raser la jube à un lion, ou arracher la crête à un coq. Polypheme au même sens se compare dans la Metamorphose à Jupiter le porteur de perruque,

— *Coma plurima torvos* L. 13.  
*Prominet in vultus; humerosque ut lucus ob-*  
*umbrat.*

En effet les plus anciennes statues des Grecs, comme nous l'apprenons de Dion Chrysostome, Orat. de corp. cultu avoient l'ornement des grands cheveux, aussi bien que de la barbe longue. Du tems même de Cicéron il se raille d'un C. Fannius, qui se rasoit jusqu'aux sourcils, idcirco capite & superciliis semper est rasis, ne ullum pilum Orat. pro Respo. *viri boni habere videntur*; les têtes sans poil ne se pouvant alors regarder, qu'on n'en remarquât la mesléance. Cela me fait étonner que

Saint Paul enseigne, qu'il n'est pas moins ignominieux aux hommes de porter les cheveux longs, que glorieux aux femmes, à qui la Nature les a donnés comme pour leur servir de couverture. Le Poëte Phocilide en avoit presque dit autant,

1. a. 1 Cor.  
c. ii. art. 1. f.

Ἀρτεσιν οὐ ἐπέσκει νόμος ἄνδρα δὲ γυναῖξιν,

*Viris non congruit coma, at mulieribus  
cincinni.*

Il est vrai, que cette frisure ou annelure n'est pas du précepte Apostolique, qui rend honteux le surnom de ce Dictateur Romain L. Quintius Cincinnatus. Or quoique nos mœurs en ceci comme en toute autre chose soient fort différentes, y aiant beaucoup de païs où les femmes portent les cheveux courts, & les hommes au contraire; comme la Relation du Maire le dit de certains peuples, qu'il trouva après avoir passé le Détroit qui porte son nom; si est-ce que la belle chevelure est tellement de l'appanage des femmes, que la rasure est une des peines, que les loix ordonnent aux débauchées. Je pense que le

L. 6. de  
hister. 4.  
nim. c. 18.

Legislateur s'est fondé sur ce qu'enseigne Aristote des cavales, à qui l'on coupe le poil pour les rendre moins ardentes, *equarum libido extinguitur jubatonsi, & frons tristior red- ditur.* A quoi se rapporte l'observation du

même Dion, de l'autorité de qui je me suis *Orat. 35.*  
déjà servi deux fois, que les pasteurs de son  
tems rasoient tout le crin à une jument, pour  
l'obliger à se laisser couvrir par un âne.  
Tant y a qu'entre tant de variétés, qui regardent  
la coiffure, Maffée nous apprend, que les Chinois  
nourrissent exprès leurs cheveux, pour être pris  
par là & emportés au Ciel après leur mort; ce que  
ne font pas leurs Prêtres, qui croient y pouvoir  
aller sans cette prise. Il y a des Musulmans, qui  
ont à même dessein un toupet au haut de la tête,  
par le moien duquel ils se promettent, qu'une  
Ange les transportera au Paradis de Mahomet.  
Enfin Gotard nous fait voir dans la sixième  
partie de l'Inde Orientale, que presque tous  
les hommes de la Guinée portent leurs cheveux  
rangés & postés de différentes façons. Il est  
certain, que nos Rois de la race de Merovée  
étoient comme les Prophetes & les *Is. 1. 10.*  
Nazaréens; qui ne souffroient jamais que le *Id. 1. 5.*  
rasoir ou les ciseaux passassent par dessus leur  
tête, ou diminuassent leur chevelure. C'est  
ce qui fait reconnoître aux Bourguignons  
dans Agathias, qu'ils avoient tué le Roi Chlo-  
domer. Et pour ce qui concerne la rasure  
des hommes, il n'y a guères que la devotion,  
le dueil, ou la maladie, qui les y obligent,

& qui en fassent naitre la coùtume. Nous voions que les Moines en usent & la pratiquent au premier cas: Au second les Perses pour témoigner le déplaisir qu'ils avoient de la mort de Masistius, non contents de se raser, coupèrent le poil à toutes leurs montures: Et au troisiemé cas une douleur de tête, qu'eût Charles Quint en mil cinq cens vingt-neuf au passage de Barcelone à Gènes, l'obligeant à se faire raser, les Espagnols, qui avoient jusques là nourri de longues perruques se les firent couper, quoique si mal volontiers, qu'il y en eût, à ce qu'assure Sandoval; qui en pleurèrent de regret, ce qui ne se lit pas dans Famianus Strada. Si est-ce qu'autrefois leurs prédécesseurs ne devoient pas porter les cheveux fort grands, puisque Appien observe, que Viriatus & ses troupes Espagnoles prirent comme une chose extraordinaire de grandes chevelures, pour donner de la terreur à leurs ennemis. Quoiqu'il en soit, Charles Quint fut auteur des courts cheveux, & des longues barbes, selon que Cabreia l'a remarqué. Quant à la couleur des cheveux, il n'y en a point, si elle est naturelle, qui n'agrée en quelque contrée; & même dans un seul endroit, les noirs, les roux; les blonds, ou les châains, sont préférés

*Herod. l. 5.*

*18. hist.  
P. 17. 1.*

*L. 10.*

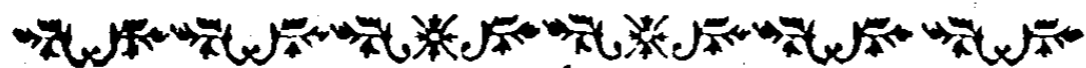
*De l'ello  
Hist. t. 2.*

ferés selon les inclinations différentes. Eusebe nomme, après Clement Alexandrin, Medée pour la première qui trouva l'artifice de leur faire changer de couleur. Une infinité de Princes se les ont fait peindre à l'imitation d'Hérode dans leur arrière-saison. Mariana représente le More Musá domteur de l'Espagne, qui fâché de se voir méprisé à cause du grand âge, que son poil blanc témoignoit, lui fit prendre une teinture de noir si heureusement, que ce changement passant pour un miracle, il rétablit sa réputation. L'Empereur Commodus ne se contentoit pas de la peinture des siens, il les faisoit reluire avec des papillotes d'or: *Fuit Commodus capillo semper fucato, & auri ramentis illuminato, adurens comam & barbam timore tonsoris*, c'est le texte de Lampridius. Et Trebellius Pollio écrit presque la même chose de Gallienus, *crinibus suis auri scobem asperfit, radiatus semper processit*. Les femmes souhaiteroient bien plus que les hommes d'avoir le privilège des Gruës, qui noircissent en vieillissant par le témoignage d'Aristote en plus d'un lieu. L'on dit de Tarcon, qu'il naquit avec cheveux déjà blancs & chenus; mais Strabon soutient, que les Italiens furent auteurs de cette fable, pour donner à entendre,

*De vita* qu'il avoit été sage dès le berceau. Cardan a  
*pro. c. 37.* écrit de lui au contraire, qu'au sortir du ventre de sa mere il avoit déjà les cheveux longs, noirs, & crépus. N'est-ce point ici une de ses vanités pour s'égalier au premier de la famille des Césars, qui eût son nom à *caesarie*, à cause qu'il vint au monde la tête couverte d'un chévelure? Pour conclusion usons de  
*De brev. vita. c. 12.* l'invective, que fait Seneque non pas simplement contre les femmes, mais contre les hommes effeminés de son siècle, qui emploioient toute la matinée à disposer leurs cheveux, & à les mettre en belle ordonnance, *dum de singulis capillis in consilium itur.* Ils entrent en colere, dit-il, si le moindre poil de leur tête se rompt, ou sort de sa place; & ils aimeroient mieux voir tout l'Etat en trouble & en confusion, que leur perruque en desordre. *Quis est istorum qui non malit Rempublicam turbari, quam comam suam? qui non sollicitior sit de capitis sui decore, quam de salute? qui non comptior esse malit, quam honestior?* Certes on ne peut pas dire que le Monde ait beaucoup changé depuis ce tems là; l'on voit assez de personnes plus en peine d'avoir belle tête, que de l'avoir saine & bien faite.







DE  
L'HUMILITE', DE L'AMOUR,  
ET DE LA PARENTE'.

LETTRE CXX.

*MONSIEUR,*

Je ne m'étonne pas, que celui, qui vous a refusé une si juste demande, se soit excusé sur son indisposition ordinaire de la colique. Il est juste, & selon nature, qu'un homme rempli de vents, soit sujet à de semblables infirmités. Mais s'il eût eu un peu plus de sens, il se fut porté librement à ce que vous desirés de son entremise, sans témoigner, comme il a fait, qu'il tenoit une chose au dessous de lui, dont il pouvoit retirer autant d'honneur que d'une plus relevée, par la belle maniere de l'exécuter. Hercule n'étoit pas toujours après le Monstres, ou à combattre des Antécés; il s'occupa, sans blesser la reputation à purger d'ordures & de fumier l'étable d'Augée, & il a fait leçon par là aux

plus grands hommes, si nous en croions Diogene dans Dion Chrysostome, de ne tenir aucun sujet indigne de leur emploi, n'y en ayant point, qui ne leur puisse tourner à gloire, ne fut-ce que par le mépris apparent de même gloire, lors qu'ils s'abaissent jusqu'à des actions, qui semblent basses, à cause de leur exaltation. Mais que voulés vous, la modestie toute agréable qu'elle est ne paroitroit presque point, si elle ne recevoit son principal éclat de ce qui lui est contraire. Il faut qu'il y ait des ames orgueilleuses qui ne se plaisent qu'aux choses relevées,

*Virg.  
ecl. 4.*

*Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.*

*Semita  
Sap. c. 6.*

afin que celles, qui ont reçu du Ciel cette vertu vraiment Chrétienne de l'humilité, en soient plus recommandables. Je parle de la sorte non seulement à cause de la béatitude que nôtre Religion promet aux personnes humbles; mais encore parce que les autres créances enseignent une doctrine toute contraire. Mahomet defend expressément à ses Musulmans, ou Fideles, de s'appliquer aux choses basses comme indignes d'eux, par cette injonction expresse, *Fidelis ad vilia ne se abjiciat*, que rapporte Abraham Echelite. Et il se peut dire, que l'humilité n'a jamais été

vûe avec toutes ses graces hors de l'Eglise Chrétienne. Ce n'est pas pourtant que la Synagogue des Juifs, & la Philosophie Payenne, n'en aient fait souvent beaucoup d'état; mais elles n'en ont jamais donné ni de préceptes si exprès, ni d'exemples si notables, que nous en fournit nôtre Evangile. Salomon nous exhorte en beaucoup de lieux à la pratique de cette vertu, & quand il reconnoit, que tout ce que le monde contient de plus estimé n'est que vanité, & même que tourment du corps, ou affliction d'esprit; en détruisant nôtre ambition, il jette nôtre ame dans l'humilité qui lui est opposée. Pythagore, que je veux choisir entre tous les autres de sa profession, n'a point eu de plus beau symbole que celui qui ordonnoit, qu'on touchât la terre autant de fois qu'il tonnoit, *cum tonat terra tangenda*; pour faire entendre le besoin que nous avons de nous humilier devant le Ciel, autant de fois, qu'il nous témoigne son courroux par les adversités, qui nous arrivent. Nous coulons nôtre vie sur une mer sujette à mille bourasques de la Fortune; les voiles hautes y donnent bien plus de prise à la tempête; & il n'y a que les sages pilotes, qui évitent aucunement l'orage en les abatant. Tant y a que vôtre homme n'est pas de ceux là. Je le

connois pour le plus présomptueux des vivans. Il ne croit pas pouvoir rencontrer nulle part son semblable, s'il ne se regarde faisant le Narcisse dans une fontaine. Et de même que cet Antiphon, dont parle Aristote, croioit voir toujours son image à cause de la foiblesse de sa vûë, l'air le plus subtil lui tenant lieu d'une glace de miroir; l'imbecillité d'esprit de cet impertinent lui renvoie sans cesse la sienne, accompagnée d'un mérite, que sa folle imagination, comme un verre de multiplication, lui fait paroître infini. Mais ne prenés pas tout ceci pour une preuve, que je fasse grand compte de certaines humilités trop affectées. Je n'approuve point que pour nous abaisser nous nous rendions absolument méprisables. Il faut conserver sa réputation, que les loix civiles rendent aussi précieuse que la vie; *periculum fame equiparatur periculo vitæ*. Nous sommes trop cruels, dit Saint Ierôme, si nous blessons volontairement ce qu'on appelle nôtre bonne renommée. Et sans croire, qu'il soit plus criminel de se diffamer soi-même, que de ravir la réputation d'autrui, parce que l'homicide de sa propre personne est plus énorme, que celui de quelque autre que ce puisse être, je tiens simplement, qu'il est de

*L. iust.*  
*Dig. de*  
*ma. vind.*

la conduite d'un homme prudent, de n'affecter jamais une humilité honteuse, & qui lui fasse perdre l'estime, qu'il peut avoir acquise.

Passons à cette passion amoureuse, dont vous prétendez guerir vôtre ami par le seul remède d'une absence, où l'engagera insensiblement le voiage que vous lui conseillez. A la vérité, je me souviens fort bien, qu'un Pasteur dans Théocrite prend la résolution <sup>Idyl. 14.</sup> de s'embarquer sur mer pour guerir du mal <sup>Idyl. 11.</sup> d'amour, se fondant sur ce qu'un de ses voisins s'étoit fort bien trouvé de cet expedient. Mais il y a tant d'exemples contraires à cela, que je ne defere pas plus à cet Idyle qu'à un autre du même Poëte, où il veut, qu'il n'y ait que les Musès Pierides capables de donner du soulagement à un cœur que Cupidon a blessé. Tant y a que Crates le Thebain ajoutoit à ce cataplasme du tems, pour user des termes de Clément Alexandrin, ceux de <sup>l. 2. Str. 6.</sup> la faim, & même du licou, ce dernier devant être apparemment le plus souverain de tous, quoiqu'il ne soit pas le plus expedient. L'on n'auroit pas besoin d'en venir jusqu'à cette extrémité, si le fleuve Selemne avoit la vertu, que Pausanias lui attribue, de faire oublier à tous ceux, qui s'y baignent, soit hommes, soit femmes, l'amour qu'ils avoient en y entrant.

Et certes il est plus aisé de perdre tout à fait le souvenir d'une de ces affections, dont nous parlons, que de la modérer au point où vous vous promettez, que votre ami réduira la sienne; *facilius in amore finem impetres, quam modum.* Vous fondez votre esperance sur ce que la maitresse n'étant pas fort belle, l'âge lui ôtera bientôt ce qu'elle a de charmes, & moi je vous remets sur cela au proverbe si commun en Espagne, *ni mofa fea, ni Titulada vieja.* Quand vous lui souhaitez *quadrantariam Clytemnestram*, selon le mot de Cæcilius, & qu'il aime en lieu de moins de dépense, c'est plutôt desirer la diminution de son mal, que sa guérison. Souvenés vous, que les lieux de débauche, comme Dion Chrysofome l'a fort bien prononcé, sont plus pour la corruption, que pour la génération; qu'il n'y a point de laides amours, & que la personne, qui en a tant donné à celui, que vous plaignés, étant très spirituelle, ce n'est pas merveille, que la passion, qu'on a pour elle, soit des plus violentes. Ceux, qui ont feint que Cupidon étoit fils de Venus & de Mercure, n'ont voulu dire autre chose sinon, que les bonnes graces d'une Dame, jointes à l'excellence de son esprit, & à la gentillesse de son entretien, sont naitre ces

Orat. 7.

grandes émotions de cœur, dont il n'y a que les stupides, qui se puissent aucunement garantir. Tenés pour assuré, que celui pour qui vous avés une affection si tendre, & si pleine de circonspection, n'a pas trouvé sa maitresse, dans cette longue fréquentation qu'il entretient avec elle, semblable à celle, dont parle Athenée, qui reçût le surnom de *Proscenium*, parce qu'ayant le visage assez beau, & s'habillant de fort somptueux habits, elle n'avoit rien au reste, qui ne paroïssoit pas, que de très dégoûtant. De fait vous craignés, qu'il ne se trouve mal de n'observer pas la quarantaine des jours caniculaires, que vous nommés le carême d'amour, & qu'elle ne lui persuade que les nuits n'en sont pas si dangereuses. En vérité vous êtes un parfait ami. Mais il faut que je réponde encore un mot à cet endroit de vôtre lettre où vous condannés trop absolument son amour, comme une chose, qui n'est bonne qu'à causer mille disgraces différentes. Est-il possible que vous n'aiés point appréhendé d'irriter contre vous irrémisiblement tant de beau monde. Quoi! le feu d'amour n'éclaire ni ne purifie jamais les ames les plus ténébreuses, & les plus grossières? Au moins deviés vous avoir mémoire de ce qu'en dit Serenus Sammo-

nicus, qui l'ordonne comme une médecine excellente, & expérimentée, contre la fièvre quarte un peu avant la violence de son accès.

*l. de med.* *Quinctiam miranda ferunt veniente calore,  
Iurantes ludum Veneris munusque petendum.*

Quoiqu'il en soit, vôtre invective m'a d'autant plus surpris, que vous n'êtes pas sur cela de ceux, qui condamnent les choses, qu'ils n'ont jamais éprouvées. Il semble que vous soiez un autre Antisthene, qui proteste dans  
*l. 2. Strom.* Clement Alexandrin que s'il tenoit Venus en sa possession, il lui feroit perdre la vie pour en delivrer le monde; nommant son fils, le vice & le plus grand mal de la Nature, κακίστην Φύσιν. Pour ne vous en dire pas davantage, & pour aucunement avoir raison de ce que vous avés tiré de moi comme par violence, sur une matiere si éloignée de ce qui me doit plaire, j'exige de vous la solution d'un probleme, qui regarde le même sujet, pourquoi du consentement des Théologiens & des Jurisconsultes, celui qui force une femme est plus grièvement puni, qu'un autre, qui lui corrompt l'esprit & la persuade de lui accorder ce qu'il veut d'elle, avant que d'en jouir. Ma raison de douter est fondée sur ce que l'offense du premier ne s'étend que sur

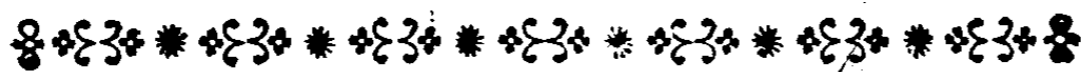


le corps, & que celle du second fouille l'ame & son domicile; ce qui rend devant Dieu son crime beaucoup plus atroce, & par conséquent plus punissable. La premiere de vos lettres ne sera pas bien reçûe si elle ne me satisfait sur cela.

L'article de la parenté, que vous soumettés à mon avis, ne reçoit pas grande difficulté. Vous dites fort bien avec nos vieux Gaulois, Qu'amitié passe souvent parenté; *Orat. 3.* & Dion, que je vous ai déjà cité deux fois, le prouve clairement, parce qu'un parent ne sert de rien, s'il n'est ami, là où un ami est toujours utile, bien qu'il ne soit pas parent. L'on peut juger néanmoins que les premiers Romains, qui firent passer le mot de nécessité pour parenté, *pro necessitudine, & affinitatis jure*, comme Aulu Gelle l'assure, *13. no. 1. At. c. 3.* tenoient l'obligation & la nécessité d'assister les parens la plus grande de toutes. Mais les considerations particulieres alterent assez de fois la these générale. Il n'y a rien de plus étendu par tous les ordres de la Nature, que le respect & l'assistance, dont les enfans sont redétables envers leurs peres & leurs meres. Si est-ce que le Pere Xavier passant dans la Navarre assez près du lieu, où demeuroit sa mere, qu'il ne devoit apparemment jamais



néanmoins leurs qualités opposées les tiennent dans une contrariété telle, qu'ils se font une guerre perpétuelle. C'est tout ce que je puis vous en dire problematiquement dans la thèse générale, vous êtes mieux instruit que moi de l'hypothèse qui doit régler votre jugement.



DES  
ABSTRACTIONS SPIRI-  
TUELLES.

~~L E T T R E~~ CXXI.

*MONSIEUR,*

**J**'ai l'ame si peu capable de hautes pensées, que je m'étonne de votre curiosité, & de vos instances si réitérées & si pressantes, pour savoir sur quoi j'occupe mon esprit dans mes heures de loisir. En effet je l'arrête souvent à de si petites choses, que je rougirois de vous rapporter tout ce qui me passe par la fan-

taisie. Des bagatelles, dont nos livres sont pleins, lui fournissent de quoi rêver les journées entières.

Virg. 1.  
Geor.

*Possum multa tibi veterum praecepta referre,*

*Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.*

Car ne croiés pas, que les intrigues de Cour, ou les interêts de la Seigneurie, comme l'on parle delà les monts, soient l'objet de mes plus abstraites méditations, ni que les revolutions de l'Europe me touchent beaucoup plus, quand je me mets à philosopher, que celles de la Chine, que l'on fait depuis peu si considérables. Vous m'avouérés, qu'elles sont telles, si la Rélation du P. Martini est véritable, qui porte que le Roi de la Chine, le dernier de la famille de Thamin, se vient de pendre à un prunier de son jardin Roial, desespéré de ne pouvoir résister aux Tartares.

Je sai bien, que vous vous railés de l'art de méditer, qui consiste en une habitude, qu'un homme né pour l'action, & qui s'y plait comme vous, ne peut pas aisément acquérir. Je vois bien encore, que vous avés à me faire une espee d'insulte d'amitié, sur l'inutilité de mes réveries, dans le besoin que j'aurois de me porter à ce qui est plus avantageux. Et c'est sans doute que vous pou-

vés me dire avec fondement, ce que Corydon se reproche à lui même,

*Quin tu aliquid saltem potius quorum indiget  
usus,* *Virg.  
ecl. 2.*

*Viminibus, mollique paras detexere juvco.*

Mais fâchés, que nous autres méditatifs, & songe-creux, sommes des animaux incorruptibles, & que comme la plûpart de fous ne changeroient pas leur marotte contre un sceptre, il y a peu de gens, qui se plaisent à la contemplation, & qui sachent comme il s'y faut prendre, qui voulussent la quitter pour toutes les recompenses de vos plus sérieux emplois. Il sont persuadés, que ce qu'ils découvrent dans le globe intellectuel, par le moien des navigations spirituelles, qui leur font voir tous les jours de nouveaux mondes, est préférable à tout ce que l'une & l'autre Inde peut donner de richesses à ceux, qui se les proposent comme le souverain bien de la vie civile. Et ils sont si déterminés là-dessus, qu'ils vous regardent dans vos occupations lucratives, du même œil, dont l'on considère quelquefois le travail des Fourmis; ou de celui, dont les essences divines envisagent vraisemblablement nos soins ridicules, & nos méprisables empressements.

Certes ce n'est pas simplement la vanité qui

leur suggere ce sentiment de superiorité. Vous pouvez vous souvenir que les bêtes, qui ruminent, ont été les plus agréables à Dieu dans l'ancienne loi, & que celles, qui ne ruminoient point étoient comme immondes rejetées des sacrifices qu'on lui faisoit alors. Cela veut dire allegoriquement, que les hommes, qui ne méditent jamais, ce que nôtre langage ordinaire appelle ruminer, ne sont pas vûs si favorablement du Ciel que les autres, parce qu'ils ne sont pas si propres que les contemplatifs à considérer ce que Dieu & la Nature ont de plus excellent. Cependant ce doit être sur cela, si nous sommes raisonnables, que nous devons faire nôtre principale étude, qui ne nous peut reüssir dans la foule ni parmi le tracas où vous êtes. Saint Bernard a écrit *de interiori domo ædificandi*, & si vous voulés mettre la main à la conscience vous reconnoitrés, que chacun se devoit bâtir cette maison ou retraite interieure, dans laquelle il pût, separé de toutes les affaires du monde, vaquer aux méditations philosophiques. Quel plaisir de songer à mille choses, où le reste des hommes ne pensent jamais; de s'écarter de la multitude, pour prendre des sentimens dignes de ce que nous sommes par nôtre partie superieure, & procedant

cedant avec ordre dans cet exercice mental, connu seulement par ceux, qui le pratiquent, de découvrir, comme nous l'avons déjà dit, des païs, dont l'on n'a point encore entendu parler!

————— *Iuvat arva videre* Virg. 2.  
*Non rastris hominum, non ulli obnoxia* Georg.  
*cura.*

Tenés pour assuré, qu'il n'y a point de joie plus ecstasique, que celle, qui se ressent alors.

C'est à l'heure qu'on s'éleve au dessus de sa condition mortelle; qu'on voit également au dessous de soi les plus simples idiots, avec les plus superbes Dogmatiques, & qu'on s'apperçoit visiblement que, comme les éclipses du Soleil, le plus lumineux de tous les Astres, incommodent davantage le monde, & déreglent tout autrement la Nature, que celles de la Lune; les fautes aussi de ces derniers, qui passent communément pour grands personnages, sont sans doute les plus pernicieuses, & de la plus haute conséquence, parce qu'elles jettent dans l'erreur une infinité de personnes. Je sai bien, qu'il faut beaucoup de naturel, & qu'il y a même quelque peine à se rendre capable de discerner les choses de la sorte, toutes

personnes n'ayant pas le génie propre à se porter si haut. Mais la difficulté est ici comme par tout ailleurs, ce qui augmente le prix. La gloire & le contentement qui suit ces connoissances sublimes, donnent des récompenses infinies. Et de même, que la recolte abondante ôte au bon Laboureur le sentiment des travaux de l'agriculture, ceux qui goûtent les douceurs des contemplations épurées, dont nous parlons, ne se plaignent jamais du tems qu'ils y mettent, ni de ce que les autres appellent fatigues d'esprit. L'on peut donc dire encore ici avec le Poëte,

*Ving.* *Et dubitant homines serere, atque impendere*  
*Georg. 2.* *curam?*

En vérité cette separation de l'ame pour un tems d'avec le corps, en parlant à la mode de quelques Philosophes qui ont défini par là leur profession, ne sauroit être méprisée que de gens populaires, qui ne l'ont jamais éprouvé, & qui par conséquent condamnent ce qu'ils ne connoissent point, & qu'il n'est peut-être nullement à propos, qu'ils connoissent.

Ne vous imaginés pas pourtant que tout ce que je viens de vous écrire, aille à condamner absolument ni vos actions que je sai être très louables, ni celles de qui que ce soit, qui se sent obligé dans sa condition, & par l'état de



sa fortune, à travailler utilement pour soi & pour les siens. Celui de qui l'on peut dire comme Ovide du pere d'Accetes,

*Ars illi sua census erat,*

*L. 3. Met.*

seroit fort blamable, s'il quittoit un ouvrage avantageux, pour se porter indiscretement à des contemplations inutiles, & qui le pourroient reduire à de mauvais termes. Il y a même des naturels, qui doivent d'autant plus s'attacher aux actions ordinaires de la vie civile & tumultueuse, que toute sorte de repos & de cessation d'agir, les rend comme ces chevaux qu'on tient trop à la litiere, qui deviennent par là presque indomtables. Quoiqu'il en soit, l'interprétation qu'on donne à un des préceptes mystérieux de Pythagore, me semble fort considérable sur ce sujet. Il ordonnoit qu'on chauffât toujours le pied droit le premier, & qu'on lavât le gauche devant le droit. Or l'on a expliqué ce commandement de ce qu'il vouloit, qu'on fit les affaires d'utilité les premières, & les plaisantes seulement après. Voici deux autres senten-

*L. Ciryald.*

ces énigmatiques du même Philosophe, qui touchent encore nôtre thème. La première étoit prohibitive, & defendoit comme un crime de manger de la main gauche, par où les

disciples ont entendu, qu'il ne falloit jamais appuier sa subsistence sur un gain illegitime, ni sur des actions qui pussent être mal prises. L'autre étoit un commandement de se gratter le devant de la tête en sortant du logis, & de faire la même chose au derriere quand l'on rentroit chez soi. L'une & l'autre action signifioit, si l'on a bien entendu sa pensée, qu'il falloit le matin lors qu'on va dehors songer attentivement à ce que l'on doit faire, afin de ne rien oublier, & le soir en se retirant faire réflexion sur les actions de la journée, pour remedier à celles qui auroient été mal conduites, ou omises.

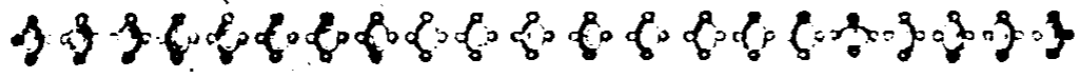
Je veux encore vous rapporter une des ordonnances de ce grand personnage, vous verrés qu'elle n'a pas moins de besoin d'application & de paraphrase que les précédentes, pour être renduë intelligible. A son avis l'on ne devoit jamais sortir d'un carrosse les pieds joints, à cause que cette posture oblige à une descente précipitée, & qui s'exécute tout d'un coup. C'étoit une leçon à ceux, qui changent de résolution, & qui quittent un dessein, ou un emploi, pour en prendre quelque autre, de s'y porter petit à petit, & presque insensiblement, afin d'éviter tout ce qui peut arriver de surprenant dans un changement.

Mais la modération qu'il requeroit dans cette action, n'est-elle pas l'affaifonnement de toutes les autres de la vie? Les Arabes ont un mot fort ordinaire, qui donne au même sens, quand ils avertissent de prendre garde, que ces jones, qu'on voit si haut élevés, ne croissent que nœud après nœud, & comme en se reposant ou prenant haleine.

Au reste aiant rapporté un si grand nombre de préceptes ou *symboles* de Pythagore, vous vous souviendrés s'il vous plaît que si son silence n'est pas absolument contraire à l'action, l'on ne sauroit aussi nier, qu'il ne soit le grand confident, & l'ami particulier de la méditation. Il le faisoit observer à ses écoliers durant trois, quatre, & souvent cinq ans entiers, selon qu'il le jugeoit à propos pour leur bien, afin que s'étant tûs durant cet espace de tems limité; ils ne fussent pas réduits à demeurer muets & à se taire toute leur vie. L'on trouve encore aujourd'hui en beaucoup de pais des sectateurs non seulement de sa Metempsychose, & de son abstinence au manger, mais aussi de cette sorte de silence. Un Pere Carme Déchaussé dit *Lib. 6. c. 5.* dans son Itineraire Oriental, qu'il vit à Chaul un Jogue ou Religieux Gentil assis sur un tas de cendres, qui s'étoit abstenu de parler de-

puis douze ans, à *duodecim annis*, il ne veut pas dire, ce me semble, depuis la douzième année. Je sai bien que plusieurs personnes ont fait raillerie de ces taciturnités si affectées & si obstinées. Il me souvient, qu'Apulée entre autres les traite de folles ou d'impertinentes par ces termes: *Cæterum vox cohibita silentio perpeti, non magis usui fuerit quam nares gravedine oppletæ, aures spiritu obseratæ, oculi albugine obducti. Quid si manus manicis restringantur? Quid si pedes pedicis coarctentur?* Et Théodoret se moquant de l'hérétique Marcus, qui se vançoit d'avoir appris toutes les fables & ses extravagances du seul silence, le fait passer & pour un imposteur & pour un ignorant, parce que c'est faire parler le silence que de lui attribuer l'instruction verbale, qui est de l'office d'un Docteur. Mais l'une & l'autre invective, sur tout celle du Pere, étant de pure sophisterie, parce qu'il y a une parole métaphorique, & muette; je n'y répondrai que par le silence, quand vous m'en devriés repliquer que c'est encore le faire parler.





## DES DENTS.

## L E T T R E CXXII.

M O N S I E U R,

Encore qu'Aristote & Galien aiant eu des considérations admirables sur les œuvres de la Nature, qu'ils traitent toujours de divine, sur tout à l'égard des animaux, quand ils ont contemplé anatomiquement la construction de leurs membres; si est-ce que ce dernier est contraint d'avouer, qu'on peut bien admirer la fabrique de toutes les parties du corps humain, mais non pas pénétrer jusqu'à l'excellence de l'ouvrier, qui les a formées si merveilleuses, que c'est ignorer la foiblesse de nôtre esprit de penser pénétrer jusques là. Son texte est si remarquable, que je veux vous en rapporter ici la traduction. *Scrutari autem quo pacto talis pars facta fuit si aggrediaris, convincaris non intelligere neque tuam imbecillitatem, neque opificis tui potentiam.* Jugés après cela si vous me conviés à une petite entreprise, de vous expliquer ce que je penle

*L. 15. de u.  
su par. c. 1.*

de ces conformations extraordinaires dont l'on vous a entretenu. Il est certain, qu'il y a des lieux, où il semble que la Nature se plaise à produire les hommes tout autres, qu'ils ne sont ailleurs. Les loupes, ou goitres sont particulieres aux Savoiards, comme les écrouelles aux Espagnols; & Ramusio a observé que les habitans des montagnes du Perou naissent presque tous ou louches, ou aveugles. Il y a une nation particuliere entre les Malabares, vers Saint Thomas aux Indes Orientales, dont ceux de l'une & de l'autre sexe viennent au monde avec une de leurs jambes si extraordinairement grosse du genouil en bas, que les autres Indiens croient pour cela, qu'ils sont dans la malediction du Ciel. Simler remarque dans le premier livre de la description du pais de Valais, qu'il y a dans cette contrée des bourgs, où les hommes naissent presque tous boiteux, leurs proches voisins n'étant point sujets à ce défaut: Et qu'en d'autres, ce ne sont la plupart que des fous & des insensés, si brutaux, qu'ils se nourrissent de foin, & de fiente de cheval.

*Voilage du* C'est une chose constante par d'autres Réla-  
*Loir.* tions, que de neuf mille citoyens qui sont dans Rovigo, ville de l'Etat de Venise, il y en a bien sept mille qui clochent & sont boiteux.

Cela suffit pour vous faire trouver moins étranges les anomalies & irregularités de cette même Nature. Je me souviens bien des vers de Lucrece,

*Est Elephas morbus, qui propter flumina Lib. 6.*

*Nili*

*Gignitur Ægypto in media, neque præterea  
usquam.*

*Atthide tentantur gressus; oculique in A-  
chæis*

*Fimibus: inde aliis alius locus est inimicus*

*Partibus, ac membris, varius concinnat id  
aër.*

mais je suis assuré, que vous ne demeurerez pas ici satisfait de sa Philosophie, qui donne peut-être trop aux simples qualités de l'air.

Ne pensez pas aussi que je m'embarque sur cet Ocean de merveilles, ni que j'entreprene d'examiner sceptiquement pièce à pièce toutes celles, qui nous composent. Ce ne sera pas peu déferer à nôtre amitié, de vous rapporter ce qui pourra se présenter à mon imagination sur quelque-une d'elles, & je choisirai pour cela la plus petite qui est la Dent, sans avoir d'autre raison de mon choix, que la douleur dont vous m'écrivez qu'une des vôtres vous afflige. Déjà l'on tient presque pour une maxime générale, que ceux, qui

ont peu de dents & fort séparées, ne sont pas pour vivre longtems; de quoi Aristote a voulu rendre quelque raison dans la question quarante septième de la dixième section de ses Problèmes: Et néanmoins nous avons une infinité d'exemples du contraire, *Auguste*, entre autres, qui a vécu près de soixante & seize ans, les aiant eues très clair semées; & *Cardan*, dont l'âge n'a pas été moindre, témoignant dans le livre, qu'il nous a laissé de sa propre vie, que ses Dents étoient mal jointes, en petit nombre, & imbecilles. C'est peut-être néanmoins pourquoi les Insulaires de *Tendaya* vers les *Moluques* se les font scier, au rapport de *Barbosa*, lors qu'ils sont encore fort jeunes, afin de les avoir plus fortes & plus épaisses. L'on croit par le même raisonnement, que d'avoir toutes les Dents d'un seul ossement, comme le Roi *Pyrrhus*, & selon qu'*Hérodote* témoigne qu'après la bataille des *Platées* un homme fut trouvé de cette constitution, c'est un témoignage de grande vivacité. Ceux aussi qui ont beaucoup de Dents se promettent la même chose, & la Nature en donne ordinairement aux mâles, comme plus robustes, davantage qu'aux femelles. Car encore que leur nombre accoutumé soit de trente-deux, il s'est vu



pourtant des personnes en avoir double rang,  
 comme ce Timarchus, dont parle Pline, & *Hist. Nat.*  
 le Chevalier Anglois Edmond Scory assure, *l. ii. c. 37.*  
 qu'on remarque aux Canaries une tête de *Bergeron*  
 Géant, qui a quatrevingt deux Dents. Saint *tr. des na-*  
 Augustin dit bien en avoir considéré une dans *vig.*  
 la côte d'Utrique en Afrique, qui paroissoit *De civ. Decl. 15.*  
 cent fois plus grande que les nôtres, mais *cap. 9.*  
 cela ne fait rien pour le nombre, non plus  
 que le recit du Pere Joseph Acosta, qui con-  
 templant au Mexique les ossemens d'un au- *l. 6. c. 5.*  
 tre Géant trouvés dans la maison des Peres  
 Jesuites, assure, qu'une de ses grosses  
 Dents n'étoit pas moindre que le poing.  
 Or il faut tenir pour apocryphe texte de Ri-  
 gordus, qui porte que depuis que Saladin eût  
 pris la Croix de notre Seigneur, les enfans  
 qui avoient accoutûmé d'avoir trente, & tren-  
 tedeux Dents, n'en possedoient plus que  
 vingt-deux: *Nota quod ab anno Domini, quan-*  
*do Crux Dominica in transmarinis partibus à*  
*Saladino capta fuit, infantes qui ab eo tempore*  
*nati sunt non habent nisi viginti duos dentes, aut*  
*tantum viginti, cum ante a triginta, aut triginta*  
*duos habere consueverant.* Tant y a que par cette *2. de hist. an. c. 1.*  
 regle la Mantichore Indienne, dont parle Pli-  
 ne, après Aristote sous la foi de Ctēlias,  
 doit être de longue vie, s'il est vrai qu'elle

ait trois rangs de Dents dans la bouche. Le Poëte Ion en attribuoit autant à Hercule, mais sa mort violente fait qu'on ne peut rien dire là dessus de sa vivacité, ou de ce qu'il eût dû vivre naturellement. Ces trois ordres de Dents néanmoins sont peu au prix de ce qu'on écrit de certains poissons nommés Marasci par Oviedo, dans la gueule desquels l'on en compte jusqu'à neuf rangs. Si est-ce qu'Aristote a placé des Dents aux poissons sur leur langue, ce qu'on peut prendre pour une riche figure des hommes médifans, qui déchirent cruellement la reputation de tous ceux, dont ils parlent, & qu'on devroit, s'il étoit possible, rendre plus muets que des poissons, puisqu'ils ne peuvent remuer leur langue sans blesser. Mais ce même Philosophe met les Dents des Locustes & de quelques Cancres dans leurs ventre, assurant aussi que le *Echinus* qui en a cinq, est pourvû de pareil nombre de Dents. Ne diroit-on pas que ces goulus, qui avalent presque sans mâcher ce qu'ils devorent, doivent avoir comme ces derniers animaux quelques Dents cachées dans leur estomac, qui achevent de briser les viandes, qu'ils ont englouties? Au surplus la Chauvefouris est seule entre tous les oiseaux (si comme amphibie elle peut être mi-

13. hist. c. 8.  
3 de par.  
an. c. 1.

4. de hist.  
an. c. 5.

(se parmi eux) qui ait des Dents; aussi a-t-elle quatre pieds, des mammelles; & du lait, dont elle nourrit ses petits, que seule encore des volatiles elle engendre vivans. Et le Crocodile est de même unique entre tous les animaux, qui ait mobiles les Dents avec la machouère d'enhaut: Il est vrai que les Perroquets remuent de même cette partie supérieure de leur bec.

Quant à la beauté des Dents, elle consiste principalement, il me semble, à les avoir nettes & blanches; ce qui témoigne, que ni le cerveau, ni le ventricule, ne leur imprime aucune mauvaise qualité. C'est sur cela qu'on voit l'Epoux divin, qui prise sa bienaimée dans son Cantique des Cantiques, de ce qu'elle a les Dents aussi pures & nettes, que des brebis fraîchement tonduës, & qui viennent d'être lavées: *Dentes tui sicut greges tonsarum quæ ascenderunt de lavacro.* Et la Poésie profane fait prononcer à un Amant au sujet des Dents de sa maitresse, qu'il considère comme des perles & des diamans,

*Urna di gemme ou'e il meo cor sepolto.*

Aussi mettons-nous entre les plus grandes difformités, de les avoir jaunes, ou noires, étant quasi plus avantageux de n'en avoir point du tout. Et cependant ce n'est pas

Massée seul qui dit, que les Chinois tiennent les Dents noires pour les plus belles. Gaspard Balby assure dans son Itineraire, que les femmes de Diu, à l'entrée de l'Inde Orientale, se les noircissent avec grand soin pour paroître plus agréables. Et j'ai des Relations qui portent, que la même chose se pratique en Calicut, & dans la Cochinchine. L'on peut ajoûter contre leur blancheur, qu'elle fait moins estimer les chevaux, parce que selon Aristote & Plin la vieillesse blanchit leurs Dents; *cæteris senecta rubescunt, e quo tantum candidiores fiunt.* Pour la jaunisse qu'elles contractent, il s'en faut tant qu'elle soit trouvée laide par tout, qu'en Sumatra les plus curieuses personnes les dorent. Massée le dit particulièrement des Bonzes ou Sacrificateurs de toute l'Inde Orientale, qui ont un artifice secret pour se les dorer ou jaunir.

2 de hist. an. c. 3. l. 11. c. 37.

1. 2. c. 41. Et Marc Polo a écrit, que dès son tems les hommes & les femmes de la Province de Cardandan, soumise au grand Cam de Tartarie, portoient sur leurs Dents une lame ou couverture d'or fort subtile: *Huomini & donne della Provincia di Cardandan, sottoposta al gran Cam, portano li denti coperti d'una sottil lametta doro, fatta molto maestrevolmente à similitudine di denti, & vi sta di continuo.* Ces

dernières paroles me font soupçonner qu'ou-  
 tre la beauté de la couleur jaune, qui leur  
 plaît en cette partie, ils peuvent pratiquer cé-  
 la pour conserver leurs Dents des fluxions du  
 cerveau, aussi-bien que des exhalaisons de  
 l'estomac, qui souvent les endommagent.  
 Quoiqu'il en soit, il n'y eût jamais de Dent Thuan. l.  
 si blanche, qui ait été prise à l'égal de cel- 104. hist.  
 le d'or de ce jeune Silesien de sept ans, que  
 Horstius éprouva à la pierre du touche, & que  
 Rulandus autre Médecin soutient pouvoir être  
 venue naturellement à cet enfant l'an mil  
 cinq cens quatre-vingts treize. Mais vous  
 aiant touché la plus apparente cause des infir-  
 mités ordinaires de nos Dents, je ne veux  
 pas oublier de vous faire souvenir, que les A-  
 strologues attribuent leur chute & leurs ma-  
 ladies à la plus haute Planete de Saturne,  
 quand il se trouve dans un de ces signes qu'ils  
 nomment aqueux; peut-être parce que ce  
 bon homme dût bien ébranler les siennes,  
 quand il donna le caillou que son fils Jupi-  
 ter lui avoit présenté pour un friand mor-  
 ceau. A la vérité la perte des Dents est com-  
 munément réputée une grande disgrâce, n'y  
 aiant rien de plus désagréable à nos yeux  
 qu'une bouche édentée. Ce fut pourquoi, un Hist. des  
 Inca ou Monarque du Perou punit les habi- Incas l. 9.  
 c. 3.

tans d'une Nation rebelle, en faisant arracher aux principaux deux Dents d'enhaut & autant d'enbas sur le devant. Si est ce que ceux, qui en manquent par caducité, ou autrement, se peuvent consoler, puisqu'il y a des lieux où l'on affecte de n'en avoir point de naturelles. Dans l'Isle de Java tant les hommes que les femmes se font limer ou arracher les Dents, pour en mettre d'autres d'or, d'argent, de cuivre, ou de fer, en leur place; ce qu'ils estiment & plus commode, & beaucoup plus galand. Ciceron témoigne à ce propos, qu'Esculape fut le premier de tous les arracheurs de Dents. Et l'on fait, qu'il y avoit au Temple de Delphes un instrument de plomb appelé *ὀδονταγωγός*, tant c'est une chose ancienne & aucunement divine de se les faire arracher. En effet quel avantage si grand peuvent prétendre ceux, qui ont toutes leurs Dents, qui ne leur soit commun avec le plus infame des animaux le pourceau, qu'Aristote assure n'en perdre jamais aucune; ou avec un cheval châtré, a qui Pline attribué une pareille prérogative?

Cette petite raillerie sur l'ébrechure, ou même sur la privation totale des Dents, vous en attire une autre à l'égard de leur énorme grandeur, dont nous avons tant d'aversion, qu'il

qu'il n'y a rien de plus contraire, à ce qu'il me semble, à la bonne grace. En effet, je me souviens d'avoir lû dans François Alvarez, qu'un Prete-Jan, ou Empereur des Abyssins refusa d'épouser, comme il l'avoit promis, la fille du Roi d'Adée, parce qu'elle avoit de trop longues & larges Dents. Je me persuade pourtant, que ce n'est pas une difformité de les avoir telles au Roiaume de Tiboc, ou Tibet, des Indes Orientales, où Beato Odrico témoigne, que toutes femmes ont deux Dents aussi grandes que celles des sangliers; & je ne doute point que comme les Goitres, dont nous avons déjà parlé, sont trouvées belle en Savoye par le commun des hommes, qui les nomment un troisième teton, ces defenses ne plaisent de même dans le pais de Tiboc, à ceux, qui ont de l'amour pour leurs Dames. Tant y a que nos Romains ne croient pas faire injure à un de leurs preux, quand ils le nomment Geofroi à la grand'Dent. Car je ne veux pas mettre ici en considération cette illustre famille Romaine des *Dentati*, parce que ce beau nom ne leur vint pas de les avoir eues d'une extraordinaire grandeur, mais plutôt d'être venus au monde avec elles. Cela se dit de M. Curius Dentatus, & de Cn. Papyrius Carbo, qui ont été d'excellens per-

*Dec. 5. l. 1. 1.* **Sonnages.** Tite Live écrit aussi que la naissance d'une fille de cette façon rapportée à Rome y fut prise pour un prodige: *Nata Oximi puella cum dentibus, pro prodigio Romæ habitum.* Et Antigonus Carystius recite dans son Histoire des choses merveilleuses, qu'un Arsames Persien naquit aiant déjà des Dents dans la bouche. Ce n'est pas une remarque indigne de l'Histoire, puisqu'Aristote a observé, que l'homme est seul entre tous les animaux que la Nature a pourvûs de Dents, qui soit par elle produit au monde sans en avoir. Ce même Philosophe a dit que de tous les os la Dent est celui, qui croit durant toute la vie, & l'on en rend cette raison, que les Dents étant tous les jours dans un exercice qui les diminue par attrition, & par l'effort qu'elles font, il a été besoin, qu'elles eussent la faculté de croitre aussi toujours, pour reparer cette diminution. Je ne vous dis rien de ceux, qui les ont rangées de travers, pour ne m'attirer pas la malveillance des gueules torfées, qui sont principalement causées par cette mauvaise situation. Il suffit de remarquer en leur faveur, que Boleslaus un des plus grands Rois de Pologne avoit cette infortune de bouche, qui lui acquit le surnom de Kirzivousti, comme l'on peut voir dans la Sarmatie de Guaguin.



Hippocrate a nommé ces grosses Dents qui poussent les dernières, des Dents de sagesse, parce qu'elles ne sortent guères qu'à vingt-huit ou à trente ans. Il arrive néanmoins quelquefois, qu'elles viennent encore plus tard, & Aristote parle d'une femme qui fut fort travaillée de douleur, quand elles se produisirent à l'âge de quatre-vingt ans. Ce vieillard de Bengale, de qui les Dents tombèrent de caducité, & repoussèrent souvent, durant une vie de trois cens trente cinq années, n'est croiable que sur le credit de Mafée: non plus que cette Comtesse de Desmond Irlandoise, qu'on dit avoir véçû cent quarante ans, & recouvré, aussi-bien que perdu, trois fois les Dents en cet espace de tems. Car Verulamius, qui l'avoit proposée pour exemple dans son Histoire de la vie & de la mort, semble s'en moquer comme d'un conte, au troisiéme livre de son Histoire naturelle. Je pourrois bien continuer davantage ce discours, mais la faim, qui me prend sur l'heure du souper, commence à m'allonger celles, dont nous parlons, selon que nous disons ordinairement avoir les Dents longues, pour avoir grand'faim. C'est par la même figure, qu'on dit encore jouïr bien des Dents, pour manger vite & beaucoup.

*2. de hist.  
an. c. 14.*

*Cap. 11.*

Mais vous savés que dans la Morale donner un coup de dent, a une toute autre signification, & passe pour médire; de même que montrer les Dents à quelqu'un, signifie lui résister, & quelquefois même le menacer, ce qui s'appelle encore parler des grosses Dents. Aussi les premières armes des hommes ont été les poings, les ongles, & les

Lib. 5.

Dents, par le témoignage de Lucrece,

*Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerant.*

C'est pourquoi le grincement des Dents est une marque de colère en ce monde, comme nous croions, qu'en l'autre la même action, *stridor dentium*, accompagnera la peine des damnés. Si je vous laisse dans un si mauvais endroit, prenez vous en à cette mauvaise conseillère la faim, qui me fait peur & me contraint d'en user ainsi,

— *malefuada fames, & turpis egestas,*  
*Terribiles visu formæ.*

Virg. 6.  
An.





/ DU  
MERITE D'UN LIVRE.

L E T T R E C X X I I I .

M O N S I E U R ,

Vous ne pouviés pas m'obliger davantage, que vous avés fait en m'envoiant le Livre de cet excellent homme, qui a si bien fû se prévaloir des fruits d'une longue & sérieuse étude, pour nous donner un ouvrage qui doit rendre son nom immortel. *Nihil mihi unquam ex plurimis tuis jucunditatibus gratius accidit.* J'avois assez ouï parler de son rare genie, & de son admirable naturel; mais je n'eusse pas crû qu'il lui eût été possible de fournir à un si long travail, & je ne m'imaginerois pas que tous ses soins & toute son assiduité pussent rien produire de si merveilleux.

*Tantus amor florum, & generandi gloria* Virg. 4.  
*mellis.* Georg

Qu'il seroit à souhaiter que tous ceux, qui

mettent la main à la plume, eussent fait auparavant une aussi belle provision que lui de toutes sortes de rares connoissances, le public en profiteroit beaucoup, & l'on n'auroit pas si souvent sujet de se repentir d'avoir perdu de bonnes heures à la lecture de fort mauvais écrits! En effet comme Virgile ordonne de bien nourrir les animaux qui sont à peupler, ce qui vient d'eux ne pouvant autrement rien valoir,

— *ne blando nequeant superesse labori,  
Invalidique patrum referant jejunia nati:*

Il faut que l'esprit, qui doit produire soit soigneusement alimenté par le moyen de l'étude, parce que sans cela il ne sauroit rien enfanter que d'imparfait, & l'on ne verra sortir de lui que de chetives moles destituées de vie, au lieu de quelque chose d'animé, & qui fût capable de perpétuer un beau nom.

J'ai sur tout admiré dans le nombre infini de belles choses dont ce Livre est rempli, la juste situation de chacune, & le bel ordre qu'il a su donner à toutes les parties d'un tel corps. Les Astres ne m'ont jamais paru si bien distribués, ni rangés dans une si agréable ordonnance. A peine y remarquons nous, en les contemplant attentivement, un Triangle sous le nom de *Deltoton*, ou un

ronde imparfait sous celui de la Couronne de Berenice. Ici tout se voit mis avec grace & avec jugement en son lieu, le commencement a son rapport au milieu, & ce milieu répond tellement à la fin, aussi bien que chaque partie à son tout, qu'il ne s'y voit rien hors d'œuvre, & qui ne quadre au premier & principal dessein de l'Auteur. Sa méthode & sa belle disposition se font admirer d'un bout à l'autre. En vérité un ancien avoit grande raison de dire à la recommandation de l'ordre, qu'on le trouvoit si plein d'agrément & de charmes en tous lieux, qu'il plaisoit même aux forçats d'une Galere, qui ne subsiste que par son moien.

Cependant vous me donnés à connoitre, qu'il n'a pas laissé de se rencontrer des gens, d'une critique assez fâcheuse pour trouver beaucoup de choses à redire dans une si parfaite composition. Que voulés-vous, les jugemens n'ont jamais été uniformes, & en matière de lecture & de livres, les uns y remarquent une chose qui leur agrée, & les autres une autre, qui les choque, sans bien souvent pouvoir dire pourquoi:

— *Non omnibus unum est*

*Petr. sat.*

*Quod placet; hic spinas colligit, ille rosas.*  
Quant à moi, qui fais profession d'abandon-

A a iiij

ner plutôt, du moins par courtoisie, une opinion qui me paroît soutenable, que de me trop opiniâtrer, sur tout contre des ignorans, comme le pourroient bien être ces injustes censeurs; je me contenterai de vous assurer, que je viens de vous expliquer mon sentiment avec toute sincérité. Mais si je me voiois réduit à rabattre quelque chose de ce que je vous ai écrit avec une si absolüe approbation, j'aurois recours à une excuse, qui vous feroit encore plus voir combien vôtre présent m'a été agréable, & combien vous m'avez sensiblement obligé en me le faisant. Car je pense que je me laisserois enfin aller à tomber d'accord, que comme il y avoit fort long tems que je me trouvois ici presque sans livres, j'étois si affamé de lecture, qu'il eût été difficile que la premiere ne m'eût merveilleusement satisfait.

*Horat. sat.*  
2 lib. 2.

*Icjunus raro stomachus vulgaria temnit.*

A peine puis-je croire pourtant que je sois obligé d'en venir là. Aiant vous de mon côté & ceux, que vous me nommés, je suis trop fort pour rien apprehender. Les cent bouches de la Renommée ne donnent pas ce que les vôtres distribuent, & qui a pour lui leur estime, se peut vanter de posséder la générale, parce que leur suffrage n'est jamais démenti, que par ceux, qui ont renoncé au

sens commun. Je plaindrois beaucoup au contraire celui, qui me fait dire tout ceci en sa faveur, & je me plaindrois moi-même en tenant son parti, si vous nous eussiez été contraires, n'y ayant point de marque plus certaine d'une reprobation universelle, que de n'être pas estimé de vous autres, quelque petit nombre que vous soiez. Au surplus ne sont-ce pas de plaisans reproches que ceux de ces Messieurs les difficiles, quand ils accusent un livre d'être trop poli, & trop ajusté, aussi-bien que de dire trop de belles choses, qui accablent, comme le fut celui qu'on étouffa sous une montagne de roses & de violettes? Je tiens qu'on ne se doit jamais fâcher lors qu'on est repris avec quelque sujet, & à bonne intention; non plus que de voir battre les habits pour en faire sortir quelque ordure. Mais ne peut-on pas comparer ce qu'ils disent aux invectives de Marsias contre Apollon, qu'il pensoit bien diffamer, en lui imputant, qu'il faisoit le beau avec sa frisure & ses habits curieux, au même tems que ce pauvre joueur de flutes paroissoit devant les Muses si negligé, & si affreux, qu'il leur faisoit presque peur, *hispidus, illutibarbatus, spinis & pilis obsitus*, comme Apulée le décrit. Certes nous devons imiter ces avan-

tes filles, qui se moquèrent de ce genre de reproches, qui tournoient à l'avantage d'Apollon: *risere Musæ cum audirent hoc genus crimina, sapienti exoptanda, Apollini objectata.*

*in Flor.*

Vous pouvés juger par la presse que je me suis faite de lire ce beau livre, & par le grand goût que j'y ai trouvé, si vous n'avez par fort bien fait de me l'envoier seul, & de remettre à une autre fois le présent que vous me voulés encore faire, de celui, dont vous me dites que la lecture vous tient présentement attaché. Ce sera un second mets, qui viendra bien plus à propos à quelque tems d'ici, que j'aurai l'appetit plus ouvert, & moins préoccupé par tant de friandes & de succulentes viandes, dont le premier est rempli. Car on peut dire, que deux belles & utiles lectures sont quelquefois comme deux diners en un même jour, qui donnent quelque peine, tant parce que les meilleurs repas ne doivent pas être doublés de la sorte, qu'à cause qu'on s'ennuye même de plus agréables choses: l'esprit n'étant souvent pas moins travaillé par de semblables excès, que le corps par la fatiété & par le trop grand nombre d'alimens. Je vous tiens ce propos d'autant plus volontiers, que j'ai souvent imputé à Pallas vôt



couleur pâle, & que vous avés le défaut, dont Seneque accuse ce grand Orateur Portius Latro, de n'avoir pas sù se commander dans les études, qu'il embrassoit avec trop d'ardeur & trop d'assiduité: *Nesciebat dispensare vires suas, sed immoderati adversum se impetii fuit, ideoque studium ejus prohiberi debebat, quia regi non poterat.* Je vous conjure donc d'user quelquefois des réalches, qu'il se donnoit, & de ces remises, dont il usoit, qui ne lui étoient pas moins avantageuses que les plus grandes travaux, *ut non tantum nihil perdidisse, sed multum acquisivisse desidia videretur.* Peutêtre me voudrés-vous repartir, que je ne pratique pas fort bien le précepte, que je me mêle de vous donner, mais faites ce que le Prédicateur vous dit sans *epiloguer* sur les actions, & vous obeïrés à l'Evangile. Pour vous en parler sainement, je corrige mon intempérance à l'égard des livres, autant qu'il m'est possible. Mais je vous avoué que leur lecture, & les petites réflexions que j'y fais, me sont si douces, que je renoncerois aussitôt à la vie qu'à un si agréable passe-tems. J'aime mieux vous expliquer toute ma pensée là dessus en des termes étrangers, qui seront ceux de Cicéron, qu'en nôtre langue, où je craindrois d'irriter les Fées. *Ego vero fatcor*

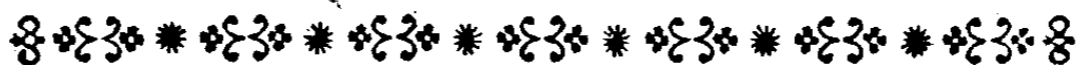
*Præf. l. i.  
c. iiii.*

*Orat. pro  
Arch.*

*me his studiis esse deditum; cæteros pudeat, si qui ita se literis abdiderunt, ut nihil possint ex iis, neque ad communem afferre fructum, neque in aspectum lucemque proferre.* Tant y a que s'il est vrai, que l'on conserve en l'autre monde quelques unes des habitudes qu'on a puissamment contractées en celui-ci; & si Virgile a eu raison de représenter selon cette doctrine, le cocher de Priam, qui se plaisoit encore dans les champs Elisées à tenir le fouet, & à conduire un chariot,

6. *Æn.* *Idæumque etiam currus, etiam arma tenentem:*

ne doutés point que vous ne m'y voyiés aussi quelque jour un livre au poing, & une plume assez mal taillée à la main.



D U

PRIX DE LA SCEPTIQUE.

L E T T R E CXXIV.

MONSIEUR,

**L**es Philosophes Dogmatiques ont beau de finir leur profession, la science des cho-

ses divines, & des humaines, prétendant, qu'elle agit sur eux comme Pallas dans Homere sur Diomedé, quand elle lui éclaircit la vue pour lui faire reconnoître les hommes & les Dieux. Ce que nous ne savons que par le moien de la Philosophie, lors qu'elle conduit seule nôtre raisonnement, est sujet à mille doutes, &, si je ne dis pas que toutes choses sont alors incertaines, pour le moins crois-je qu'on peut soutenir avec Carneade, qu'elles nous sont incompréhensibles. La vérité constante, selon Platon même, est réservée pour le monde intelligible; quant au nôtre, qui est le sensible, il faut, qu'il se contente de l'opinion, dont nôtre esprit ne peut tirer de certaines conclusions. C'est pourquoi je vous avouërai franchement, que de tous les attributs donnés à beaucoup de Docteurs dans toute sorte de professions, je n'en vois point de moins à mon grè que celui de *Docteur resolutus*, dont l'Ecole Angloise a pensée honorer son *Ioannem Baconthorpium Oxoniensem professorem*. Cet autre d'Alexandre Alés, surnommé *Docteur irrefragabilis*, n'est pas non plus à mon goût. Et je lis plus volontiers que Rabbi Moses Maymonides soit désigné par le titre de *Docteur perplexorum*, que Thomas Domus par celui de *Docteur verita-*

*tis.* L'épithete d'*Idiot* ne me plairoit pas aussi, quoique nous ne connoissions, que par lui un Pere de l'Eglise, qui se le donna par humilité. Mais j'estime beaucoup celui de *Speculator*, qui n'a rien d'orgueilleux, ni de decif, & que les Jurisconsultes attribuent à Durandus, comme les Médecins l'ont donné à Gentilis Fulginas, grand sectateur d'Avicenne. Car enfin que nous peuvent donner nos plus fréquentes & nos plus profondes études, que des speculations imparfaites? que nous corrigeons successivement les unes par les autres, & qui ne nous font rien approuver si fortement un jour, que nous ne l'improvisions encore plus déterminément le lendemain, sans savoir la plupart du tems à quoi nous resoudre.

Vous voies que je ne fais pas difficulté de vous faire paroître, comme je préfere toujours les suspensions d'esprit de la Sceptique, *quo genere philosophari & caute indocti possunt, & docti gloriose*, à la plupart des axiomes affirmatifs, que debitent les autres sectes. En effet je tiens celle-ci, bien entenduë, & accompagnée du respect, qu'elle doit à tout ce dont il n'est pas permis de douter, la plus recevable qu'on puisse suivre, ne fût-ce qu'à cause qu'elle possède cet avantage, d'être la

*Cacil. a. pud Minut. in Octav.*

plus tranquille. Elles sont toutes contentieuses, & se déchirent les unes les autres, n'étant pas même en paix chacune chez soi; cependant que l'Epoque seule se riant de leurs animosités, considère leurs disputes sans s'émouvoir, & trouve le repos entre elles, & dans soi-même, par sa modeste retenue, & par cette *aphasie*, dont elle fait profession, qui l'empêche de prendre précisément ou irrevocablement aucun de leurs partis. O l'heureux poste d'esprit à qui s'y peut mettre de bonne sorte. Car ne peut-on pas soutenir avec beaucoup d'apparence, quoique sans opiniâtreté, que comme les Vertus Morales consistent dans une certaine médiocrité qui fait un milieu entre deux extrêmes, la libéralité, par exemple, se trouvant toujours entre la prodigalité, & l'avarice; les Vertus intellectuelles sont de même, ce qui fait que la véritable & plus haute science, s'il y en a, se rencontre entre la vanité des Dogmatiques qui affirment tout, prétendant de savoir exactement bien toutes choses, & l'ignorance parfaite des Idiots, qui ne comprennent rien. Selon cela les doutes de la Sceptique établiront le milieu de la vertu intellectuelle, examinant les raisons qui proposent de tous côtés, sans rien déterminer que sur

le vraisemblable seulement, & avec sa suspension ordinaire. Mais parce que ce milieu Sceptique est un milieu de raison, & plutôt Géométrique, comme parle l'Ecole, qu'Arithmétique; l'indétermination de l'Epoque n'est pas si éloignée de l'affirmation des Pédans, bien qu'elle le soit grandement, que de l'ignorance honteuse & brutale des Idiots; De même qu'on veut que la vaillance, qui fait, comme vertu, un milieu moral, approche plus de la témérité, que de la poltronnerie, ces deux établissant les extrémités opposées qu'elle divise.

Je vous dirai de plus, que selon ma façon de concevoir, les Sceptiques ont une merveilleuse ressemblance à ces animaux, qu'on nomme *amphibies*, parce qu'ils passent d'un élément à l'autre sans s'incommoder, & sans se faire aucun préjudice. Ces indifférens prennent de même les opinions tantôt des uns, tantôt des autres; selon qu'elles leur paroissent plus ou moins vraisemblables, quoique toujours sans partialité, & sans s'astreindre à l'égard de l'avenir plus à l'un qu'à l'autre partie. Par ce moyen ils s'accoutument paisiblement par tout, où ils trouvent non pas le vrai, ni le certain, mais seulement les apparences d'un discours raisonnable.

Mon

Mon dessein n'est donc pas de favoriser une ignorance grossiere, ni de faire préjudice à ceux, qui par une application louïable, comme est la vôtre, s'instruisent autant qu'ils peuvent de ce que l'étude & les livres semblent promettre aux personnes, qui s'y adonnent. Nous naissons tous naturellement ignorans, & en effet il n'y a que le Soleil, qui soit originairement lumineux; de sorte, que nous ne saurions donner trop de tems à dissiper, autant qu'il est possible, les ténèbres spirituelles, qui nous environnent. Mais c'est une grande vanité de croire, que nous aions assez de forces pour nous tirer de nous mêmes d'une obscurité si invincible, & pour nous produire ou avancer jusqu'au plein jour de la vérité. Il n'y a que celle, que le Ciel nous revele, qui se manifeste par une grace speciale, & c'est assez, humainement parlant, se mettre au dessus non seulement des plus ignorans, mais encore des plus savans, d'acquiescer par étude, & raisonnement, la connoissance de nôtre foible vûë, ou, pour mieux s'expliquer, de nôtre aveuglement naturel & de nôtre cécité spirituelle. Car il ne suffit pas, pour être Sceptique, d'être simplement ignorant. Si cela étoit, tous nos paï-

fans, tous nos crocheteurs, & la plûpart de nos Gentilshommes, auroient droit, de se faire enroller dans la secte Ephectique, Zeteticque ou Aporetique: mais permettés moi de vous dire, que je tiens pour les plus grands de tous les Maitres aux Arts, ceux, qui arrivent jusqu'à une docte & loüable ignorance, qui faisant réflexion sur elle même, peut remarquer ce qui l'empêche de savoir; & s'aperçoit au même tems de l'erreur de ceux, qui croient avoir pénétré jusqu'au fin, au pur, & au certain des choses, parce que leur courte vûe n'a pas donné jusqu'aux raisons de douter.

Vos Muses n'ont pas sujet de se plaindre, si je ne leur attribuë pas une exacte & parfaite connoissance exemte de tout mécompte, & si je les réduits à la seule perquisition du vraisemblable. Selon Platon même elles n'ont reçû leur nom que de cette curieuse recherche, *μῦσαι ἀπὸ τῆ μῦσαι, quod est inquirere*, & suivant cette étymologie, il n'y a point de genre de Philosophie, qui leur doive plaire davantage, que celui, que nous venons de nommer *Zeteticque*, c'est à dire qui s'enquête & qui s'informe de tout, sans s'attacher intérieurement à rien, ne voulant



pas prendre des *Phénomènes* pour des réalités, ni des apparences pour des certitudes. Toutes les autres sciences, & toutes les lettres, que ces filles du Parnasse enseignent, ne feroient mettre nôtre ame dans une parfaite tranquillité, parce que leur Minerve même, qu'elles respectent, est souvent si peu croiable, qu'elle en a reçu des Grecs le surnom de *Apaturie*, c'est à dire d'une trompeuse, en qui l'on doit bien prendre garde de ne se pas trop fier. Et pour suivre cette sorte de *mythologie*, ne pouvons-nous pas ajouter, que comme dans l'Astrologie la Planete de Mercure est tantôt favorable, & tantôt préjudiciable; si les lettres qu'il a inventées servent quelquefois, il en est d'autres qu'elles nous nuisent, & nous causent plus dommage que de profit. Ulyse, que Pallas aimoit si fort, & l'un des plus sçavans de tous les Grecs, qui entreprirent le siège de Troye, y parut encore un des plus méchans,

*Virg. 6.  
Æn. 5.  
Ovid. 13.  
Metam.*

*Hortator scelerum Æolides.*

L'on voit assez d'hommes lettrés qui ne valent pas mieux, que ces dangereux esclaves, que Plaute nomme *litteratos*, parce qu'ils avoient des lettres gravées sur le front, pour marque de leurs crimes. C'est pourquoi ceux

*Lilius Gy-  
ral prog.  
adv. lit.*

de Veletri, comme je l'apprend de leurs propres histoires, ordonnèrent, qu'aucun ne pût exercer de magistrature dans leur petite Republique, qui s'adonnât aux livres, & qui fit profession de quelque savoir.

Mais j'apprends, que vous ne preniés pour une invective contre l'étude, ce que je vous écris seulement pour excuser l'objet particulier de la mienne, & pour rectifier la vôtre, si je pouvois. Car je serois bien fâché, qu'il vous arrivât à peu près la même chose, qu'Ariston reprochoit au même Ulysse, dont je viens de vous parler, d'avoir voulu contempler mille raretés dans le Royaume de Pluton, sans avoir eu la curiosité d'y voir la Reine Proserpine, qui étoit néanmoins la plus considérable & la plus belle de toutes. Vous feriez presque la même faute, si donnant tout le tems, que vous employés aux livres, & prenant connoissance de tant de divers systemes de Philosophie, vous negligés par prévention d'esprit, mauvaise information, ou autrement, de vous instruire avec attention de ce que la Sceptique a de rare, & l'Epoque d'avantageux sur toutes les autres façons de philosopher. Quand vous l'aurez fait, comme je vous y exhorte, nous nous

entretiendrons bien mieux de tout ce qui concerne un si agréable sujet.



## DES FEMMES.

### LETTRE CXXV.

MONSIEUR,

La plûpart des hommes sont de l'humeur d'Euripide, qui disoit mille maux des femmes sur le théâtre, & ne laissoit pas de les caresser autant que personne de son tems dans sa chambre, *oderat in choro, amabat in thero*. Je veux qu'Helene ait donné lieu à une Iliade de maux, & Penelope même à une Odyssée d'infortunes; pour dire, que les femmes impudiques causent mille destructions, & souvent les plus chastes un nombre infini de disgraces aux hommes: Si est-ce qu'à moins de s'obstiner contre Dieu & contre la Nature, ou de se voir dans une froide impuissance, qui devroit, à ce qu'il me semble, obliger au silence; nous serons toujours contraints

B b iij

d'avouër, que la meilleure & la plus douce partie de nôtre âge se passe auprès de ce beau sexe, & que nous lui sommes redevables non seulement de nôtre être, mais encore de nôtre bien-être, si tant est, qu'il y en ait dans la vie. Y a-t-il rien, qui polisse davantage l'esprit des hommes, que la conversation de celles, dont nous parlons? soit que le desir de leur plaire nous rende plus ingenieux, soit que la fréquentation de personnes si aimables & si accomplies, inspire je ne sai quel air de galanterie & de perfection qu'on n'auroit jamais sans elles. C'est une chose si manifeste, & si généralement reconnuë, qu'elle donna lieu autrefois à l'hérésie des Manichéens, dont parle Théodoret, qui croioient qu'Adam n'avoit dépoüillé son humeur sauvage & presque brutale, que par l'adresse de sa femme, qui le rendit plus civil, *Evam liberafse à belluina feritate virum suum Adam.* Mais l'on accuse souvent les innocens; & ceux, qui prennent plaisir à mal-traiter les femmes, leur imputent presque toujours des crimes, qu'elles n'ont jamais eu intention de commettre. Quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer, que de vouloir rendre Helene responsable de tous les desordres, qui ariverent de-

L. 1. fab.  
har.

vant Troye en suite de son enlèvement? Son propre mari l'en excuse dans le même Euripide, dont je viens de parler, reconnoissant, qu'en dépit qu'elle en eût, les Grecs & les Troyens s'étoient acharnés les uns contre les autres, par un ordre du Ciel, qui vouloit exercer dans une guerre de dix années le courage des Grecs, & les rendre capables des actions militaires, qu'ils ignoroient auparavant. D'autres ont crû, que la trop grande multitude d'hommes, dont la terre se trouvoit chargée de ce tems-là, fit que les Dieux animèrent ces peuples à s'entre-détruire, pour diminuer le nombre excessif de tant de personnes, qui n'eussent pû subsister à la longue, faute d'alimens. Il n'y a pas plus de raison à vouloir noircir la reputation d'une chaste Penelope, sur les aventures périlleuses de son mari, dont elle souffrit vertueusement une absence de vint ans, quelque chose que la fable ait inventé de cette quantité d'amans qui l'obsédoit,

*Turba ruunt in me luxuriosa proci,*  
& de la naissance du Dieu Pan venu de leurs desordres.

*Ovid. ep.*

Tant y a que les Poètes & les Théologiens profanes, auteurs de l'ancienne Philosophie, n'ont rien enseigné plus précisément sous le

voile de leurs *mythologies*, que le pouvoir & le mérite d'un sexe, qui faisoit la plus grande beauté de leur Olympe, & qui obligeoit souvent leurs Dieux à quitter le Ciel pour descendre ici bas auprès de celles, dont ils n'avoient pû reconnoître les perfections sans les aimer passionnément. Il y a trop d'exemples de cela pour s'y amuser, je vous ferai seulement souvenir de ce qu'assure Martianus Capella au commencement de sa Philologie, que Jupiter n'a point de plus grand contentement là-haut, que celui, que lui donne la conversation de la Junon, *Nec aliquid dulcius Iovi inter æthereas voluptates una conjuge*. Il ajoute, qu'elle obtient de lui assez souvent des choses contraires au decret des Parques, *quidquid ille ex prompta sententia Parcarum pugillo asservante dictaverit, delinitum suadæ conjugis amplexibus, jussuque, removere*: Ce qui a bien du rapport aux propos, qu'elle lui tient en faveur de Turnus au dixième livre de l'Encide.

*Si mihi quæ non iam fuerat, quinque esse decebat,*

*Vis in amore forct, non hæc mihi namque negares.*

Mais Jupiter n'est pas le seul, qui ait ainsi deféré à l'amour conjugale. Le même Capella

fait voir les autres Dieux dans de pareils sentimens. Janus, dit-il, emploie tous les yeux de ses visages à contempler son Argone, *Janus Argonam utraque miratur effigie*; & jusqu'au bon-homme Saturne, il ne laisse pas, non-obstant sa froideur, & son chagrin ordinaire, de prendre plaisir à caresser sa Cybele. Pluton même au milieu des Enfers goûte tant de douceurs auprès des femmes, qu'outre Proserpine il s'est donné une Minthe, ou Manthe, pour concubine, que la plante qui porte ce nom nous représente. A la vérité il n'y a point de si heureux mariage au Ciel, ni en la Terre, qui ne soit sujet à quelques riottes, & même quelquefois à des divorces d'assez fâcheuse conséquence. J'ai lu dans une Epigramme Grecque, que ce Jupiter, dont nous avons parlé, se vit une fois tellement persécuté par Junon, qu'il fut contraint de la chasser de l'Empyrée, & de la tenir suspenduë en l'air pour quelque tems. Ce fut peut-être alors que le téméraire Ixion embrassa pour elle la nuë, qui produisit les premiers Centaures. Voilà pour ce qui touche le Ciel. Une réverie des Rabins vous fera voir la même chose au plus ancien & plus important de tous les mariages de la terre, qui fut celui de nôtre pre-

mier pere. Ils assurent, qu'Adam fut separé d'Eve par l'espace de cent trente ans, durant lequel ne se pouvant passer de l'agréable compagnie des femmes, il se divertit avec une Naama, & trois autres, qui eurent des enfans de lui appellés Demons.

Laissons ces chimères, pour examiner quelques reproches, qu'on fait plus serieusement à celles, dont vous me nommés le passionné protecteur. L'on veut qu'elles aient naturellement l'esprit porté au mal, de sorte, que si Laberius en est crû, une femme étant seule n'a jmaais que de mauvaises pensées,

*Mulier quæ sola cogitat, male cogitat.*

*In Phœnix.* Et je me souviens d'assez d'autres invectives semblables, aussi bien que de l'animosité d'Hippolyte dans Euripide, contre toutes celles, qui se piquent d'avoir plus d'esprit que les autres. Cependant il faut renoncer au sens commun, ou reconnoitre avec Plutarque qu'elles ont les mêmes vertus que nous, & que la distinction du sexe ne se trouvant pas dans les esprits, leur est aussi capable d'apprendre & de raisonner que celui des hommes. L'on voit même dans mille familles ce qu'on remarque en beaucoup de plantes & d'animaux, & que  
*In de me.*  
*de 3.* Mesué observe particulièrement en l'Agaric,



que la femelle y vaut sans comparaison mieux que le mâle. C'est donc une sentence indigne de Thucydide; que la plus grande louange d'une femme, soit qu'on ne parle d'elle ni en bien ni en mal. Et l'opinion de Xenophon n'est pas plus soutenable, que pour rendre un mariage heureux, l'épousée doive entrer dans la maison de son mari, n'ayant vû, ni ouï que très peu de choses, c'est à dire, avec la moindre connoissance des affaires du monde, qu'il est possible. Je sai bien, qu'il se trouve des coquettes, qui décréditent merveilleusement les plus vertueuses; *novimus mores turpissimarum feminarum, ut oderint puerperia, ut filios velut indices ætatis suæ abominentur*; & vous en connoissés une, qui ne feindroit point de cajoler effrontément son mari, comme fait Venus le sien dans le huitième livre de l'Eneïde. Après l'avoir nommé son très cher Epoux, & sa sainte Divinité; *carissime conjux, sanctum mihi numen*, elle n'a point de honte de lui demander des armes pour un fils, qu'elle avoit eu, s'étant honteusement prostituée.

*Arma rogo genitrix nato.*

En vérité c'est avoir bien fait banqueroute à la pudeur si l'on ne veut dire que ce qui se passe entre les Dieux, ne se doit pas examiner à

1. 8. c. 16. nôtre mode. Pline assure, que la Lionne s'étant laissée couvrir par le Pard, se lave incontinent après, afin de perdre l'odeur, qu'il lui a communiquée, craignant que le Lion ne reconnoisse par là son adulateur: Et il y a des femmes assez hardies ( je ne veux rien dire de pis ) pour faire gloire de leurs galans, & pour ne se soucier pas beaucoup que leurs maris prennent connoissance de leurs débauches. Seroient-ce point de semblables actions qui auroient mis le nom des femmes parmi les Tartares entre les choses sales, & qui ne se doivent jamais prononcer, ni écrire? Au lieu de dire une fille, ou une femme, ils emploient d'autres dictions, & disent une voilée, & une mere de famille. Je l'apprens de la véritable histoire de Tamerlan, traduite depuis peu d'Arabe en nôtre langue, & qui porte, que ce Prince belliqueux protesta, que Bajazet devoit avoir perdu le sens, & être un fou parfait, de lui avoir écrit le mot de femme dans une de ses lettres. Cet usage néanmoins ne peut passer que pour une barbarie, & une injustice toute pure, qui condamneroit les plus beaux ouvrages de Dieu & de la Nature, comme sujets, autant qu'il s'en voit, à plusieurs inconveniens, aussi bien que nôtre humanité

considérée dans l'un & dans l'autre sexe. Celui des femmes, dites-vous, est sans difficulté le plus infirme d'esprit aussi bien que de corps; ce qui les rend si changeantes, qu'on ne sauroit tenir de mesure certaine avec elles, si l'on ne s'accommode à toutes leurs inconstances. Mais que diriez-vous si ce que vous prenez pour un défaut, étoit une marque de l'excellence de leur ame? En effet tout changement n'est pas absolument à blâmer, comme vous le présumez. Les Grecs ont dit proverbialement, qu'il n'y avoit rien de plus agréable, μεταβολή παντων γλυκύ. La couleur blanche, qui est la première & la plus estimable de toutes, est encore la plus susceptible, d'autant qu'il y en a d'autres. Et l'eau la plus recherchée, pour être la plus pure, reçoit le mieux toute sorte de saveurs. Y a-t-il rien de plus prompt, ou de plus changeant que la face du Ciel? Ne blâmez donc pas ce qui participe de sa Nature, & faites sceptiquement vôtre compte qu'il n'y a que les mutations déréglées, & déordonnées, qu'on doit reprendre aux femmes non plus qu'aux hommes.

Nous nous accorderons mieux au sujet de ce plaisant mariage, que vous dites si bien

Quint. in  
dec.

qui méritoit un bon charivari. Mais je passe plus outre que vous, car je suis persuadé que les loix devroient reprimer l'intemperance de ces vieilles, qui reçoivent dans leur lit des jeunes hommes, qui pourroient être leurs petits fils, *est quædam etiam nubendi impudicitia*; & je ne blâme pas moins l'avarice honteuse de ceux, qui n'épousent ces décrepites, que pour se prévaloir de leurs biens. Si les Ephores furent hautement loués d'avoir condanné à l'amende quelques Spartiates, qui aiant recherché en mariage les filles de Lyfandre comme riches, n'en voulurent plus après sa mort, qui fit connoître leur pauvreté; que ne devons-nous point penser de ceux, dont nous parlons? Certes les bonnes mœurs sont en quelque façon offensées de tous côtés par de si disproportionnés accouplementens. L'entremetteur de celui, dont vous m'écrivés, peut passer pour un vrai Mezence, qui s'est plu à lier un cadavre avec un corps vivant.

Virg. 8.  
Æn.

*Componens manibusque manus, atque oribus  
ora;*

*Tormenti genus.*

Et si ce jeune marié n'a voulu expier ses fautes passées, en prenant une si laide & si vieille femme, je le trouve inexcusable. Sans

doute que comme bon Chrétien il a voulu s'appriivoiser avec la mort, & l'envisager souvent. Jugés quelle peut être sa mortification, puisque dans les mariages, que l'âge a le mieux assortis, il se trouve tant de dégoûts inévitables; *sive non habet omne quod licet voluptatem, seu continuis vicina satietas, sive durum est quod necesse est*, comme ce Declamateur Romain l'a si bien observé. Les plus agréables personnes à nos yeux contractent bientôt des rides, qui convertissent l'amour, que nous avons pour elles en une espèce d'amitié, dont tout le soutien n'est fondé que sur l'imagination de ce qu'elles ont été, & sur la mémoire du passé; *inter pares quoque annos citius femina senescit, neque amatur anus uxor nisi memoria*. Tout l'avantage qu'aura ce malheureux, c'est qu'apparemment il vivra sans jalousie, & qu'on ne lui demandera jamais la femme à prêter, comme Hortensius fit à Caton la Martia, qu'il lui accorda pour en tirer lignée. Car quant à Socrate, que Tertullien accuse, d'avoir été aussi facile à communiquer les siennes à ses amis, c'est un article, que je mets au rang des hérésies ou des opinions erronées, qu'on lui reproche. Agathias pourtant parle d'un Astrologue nommé

Pambecus, d'aussi bonne humeur & d'aussi facile convention, que pouvoit être Caton, puisqu'il fit par intérêt, & par vanité, ce que le Romain faisoit par amitié & par philosophie. Ce Judiciaire aiant reconnu dans le cours des Astres, selon cet Historien, qu'un Sasanus devoit engendrer un grand Monarque, il lui prostitua sa femme, qui devint grosse d'Artaxerxes, celui, qui rendit aux Perses la Monarchie, que les Parthes leur avoient enlevée. En vérité de tels exemples semblent un peu extravagans, sur tout en Caton, que tous ceux de son siècle, & Ci-

L. 1. ep. 17.

ad. lit. 8.

l. 2. ep. 3.

alter: *Heros ille noster Cato, qui mihi unus est pro centum millibus.* Seneque, un peu de

tems après, lui donne un merveilleux éloge, le proposant pour le plus grand & le plus parfait patron de bien vivre & de bien mourir, qu'on se puisse représenter. *Marcus Cato solus maximum vivendi moriendique exemplum.*

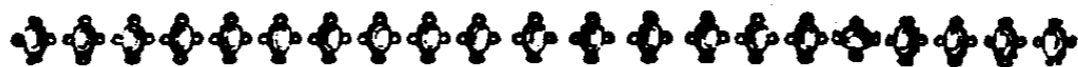
Suas. 6.

Et néanmoins ce même Caton abandonne sa femme à son ami, & ce que je trouve encore plus sujet à être blâmé, il la reprend après la mort d'Hortensius, qui l'avoit rendue fort riche, la laissant son heritiere. Avouions, que les femmes sont faire quelquefois d'étran-

ges

ges bévûës aux hommes de la plus haute estime. Plutarque n'a pû s'empêcher d'écrire, que les dernières nôces de l'ainé des Catons ( pour ne sortir point de cette illustre famille ) appelé par Cicéron *Cato Major*, le diffamèrent merveilleusement, aiant troublé toute sa maison par la prise d'une jeune femme dans un âge trop avancé. Peutêtre, que la facilité de Caton d'Utique eût eu bonne grace dans une République de Platon; mais véritablement dans la Romaine, & au tems où ce Caton vivoit, c'est une chose extraordinairement remarquable. Ne nous étonnons pourtant de rien, outre les lieux, où la communauté des femmes est établie, des Relations recen-tes nous en font voir, où l'on permet à chaque femme d'avoir plusieurs maris. Cela se pratique au Royaume de Calecut vers le Levant, & à l'opposite au Bresil parmi la nation des Pehuars; outre que la même chose étoit autrefois en usage dans quelques-unes des Canaries, à ce que porte leur Histoire, & la moderne des Antilles.





DE

LA DIFFERENCE  
DES ESPRITS

LETTRE CXXVI.

MONSIEUR,

**J**e ne fai, si nous ne pouvons point nous plaindre aujourd'hui avec plus de raison que O: ar. 72. Dion Chrysostome n'en avoit de son tems, de voir le nom de la Philosophie si avili, qu'elle n'a plus rien de cette dignité, qui la faisoit autrefois respecter de tout le monde. Il est de nos Philosophes, dit-il, comme des hibous de ce siècle, qui ont bien encore la forme & le plumage de l'ancien hibou de l'Apologue, mais qui ont perdu ce grand esprit, & cette rare prudence, qui le rendoit si célèbre. L'on voit assez de gens, ajoûte-t-il, qui portent la barbe & le manteau comme Socrate ou qui cheminent avec le bâton et le bissac à la façon de Diogene; le malheur est qu'ils n'ont pas la moindre teinture de vertus, qui accompagnoient ces premiers Philosophes. C'est en-



core ce que reprochoit aux Atheniens un Menedemus, remarquant, qu'ils avoient eu dans le commencement des Sages parmi eux, que les Philosophes leur avoient succédé, & qu'enfin de miserables Sophistes; qu'il appelloit Idiots, étoient entrés en la place des uns & des autres sans aucune solidité de raisonnement. Certes le tems, qui a coulé depuis celui de Dion & de Menedemus, n'a pas rendu la condition du nôtre meilleure; l'on pourroit au contraire rencherir de beaucoup par-dessus leur complainte, & nous ne ferons, de dessein, injure à personne, quand nous reconnoitrons ingenuement, que presque toute nôtre Philosophie est reduite à de miserables ergoteries, qui n'ont jamais rendu, qui que ce soit, ni meilleur, ni plus savant qu'il étoit avant qu'il les eût apprises.

Ce n'est pas que je croie, que nos esprits, non plus que nos corps aillent diminuant, ni qu'ils soient autres, que les pouvoient avoir ces premiers Grecs dont la mémoire nous est en si grande vénération. Comme la stature de Pythagore, ni de Democrite, selon toute apparence n'excedoit pas la nôtre; je pense qu'il se trouveroit parmi nous des Ames aussi élevées que la leur, si nous recevions la même institution qu'eux, si le tems où nous vi-

vons étoit disposé comme le leur, & sur tout si nous avions la même liberté de raisonner, qu'ils se donnoient, sans être asservis à de certains principes, & à de particuliers systèmes, qui captivant l'esprit, lui font perdre ce qu'il a de plus généreux. L'Ecole commence à nous rendre esclaves; l'interêt de la fortune continuë, & il se trouve à présent toujours quelque chose, qui retient les plus hardis & les plus clairvoians.

*Horat. sat.*

*l. 2.*

*Atque affigit humo divinæ particulam auræ.*

A cela près nos ames sont dans la plus commune opinion tellement égales qu'il n'y a que les organes du corps, qui les distinguent. Elles agissent avec plus ou moins de perfection, selon qu'ils sont bien ou mieux disposés, de même que le resonnement de la flûte dépend de la qualité du bois, dont elle est, & d'avoir ses trous percés comme il faut. J'en parle ainsi sans rien déterminer, car je sai bien que l'inégalité des ames est soutenue par de si grands auteurs, que Cajetan maintient, qu'il faut être aveugle, pour douter que Saint Thomas ne l'ait pas crûe; à quoi Scotus répond qu'il est donc aveugle avec beaucoup d'autres. Tant y a qu'à l'égard des operations de l'esprit l'on en a toujours remarqué de trois sortes, qu'on peut comparer à celle d'autant d'oiseaux

DE LA DIFFERENCE DES ESPRITS. 405

différens. Les uns se plaisent à s'élaner jusqu'au plus haut de l'air; d'autres ne s'élevont que fort peu de la terre, ou ne sautent que de branche en branche; & la troisième espece est de ceux, qui volent dans le milieu que les premiers abandonnent, & où les seconds ne peuvent arriver. Je vous laisserai faire la réduction de cette comparaison, pour ajouter quelque chose à ce propos, puisque sans y penser j'en fais tout le sujet de ma lettre.

L'on peut observer dans le globe intellectuel ce qui se voit au matériel, où les terres ne sont pas toutes d'un même rapport;

*Altera frumentis quoniam favet, altera* Virg. 2.  
Georg.  
*Baccho.*

La mer n'est pas aussi également poissonneuse par tout, & selon l'observation d'Horace ses conques de prix sont différentes selon les lieux.

*Murice Bajano melior Lucrina Peloris,*  
*Ostrea Circaeis, Miseno oriuntur Echini,* Hor. sat.  
4. l. 2.  
*Pectinibus patulis jaetat se molle Tarentum.*

L'esprit des hommes tient beaucoup de cette diversité, & pour l'ordinaire ceux d'une region l'ont plus pesant, ou plus subtil, qu'il ne paroît aux personnes d'une autre contrée; ce qui fait dire d'un lourdaut au même Poëte,

*Bæotum in crasso jurares aëre natum.* Ep. 3. 2.

Cela est si conforme à ce que la Nature pratique par tout, que les Elephans pris dans des lieux marécageux sont indociles & legers d'esprit, pour user des termes de Philostrate; ceux des montagnes quittent difficilement leur férocité, & il n'y a que les Elephans de campagne qui deviennent aisément traitables, & qui fassent paroître de ces actions spirituelles, dont l'on dit tant de merveilles. Ceux des Indes Orientales ont d'autre part un avantage nonpareil en tout ce qui les fait estimer, sur les Africains, qu'on veut même qui respectent les premiers. Mais quoiqu'il soit presque constant, que la position des lieux, & les climats différens causent cette variété d'esprits, dont nous parlons, en quoi l'on suppose que les pais chauds aient un grand avantage pour les perfectionner, sur ceux qui souffrent les longues & aspres froidures: Si est-ce que par un privilège particulier il semble que Dieu & la Nature se plaisent à faire voir quelquefois dans ces derniers, des esprits qui surpassent de beaucoup les autres, qui ont eu apparemment le Ciel plus favorable. Ainsi dans l'ordre accoutumé des choses, quoique les métaux soient plus prisés & d'un degré plus parfait, que ne sont les pierres; il se voit néanmoins que la pierre précieuse, comme est le

*L. 2. de vi-  
ta Apoll.  
6.7.*

diamant, a plus d'estime & de valeur que l'or même, le premier des métaux.

De quelque cause que procedé cette variété d'esprits, elle est telle que la couleur des corps blancs, ou mores, ne les distingue point tant, encore qu'on les ait voulu faire différer d'espece; que la promptitude ou vivacité de ces mêmes esprits, & leur pesanteur ou stupidité, établit entre eux une diversité remarquable. Je dirai bien plus, elle est telle qu'on voit quelquefois des animaux, qui approchent plus près du raisonnable, que plusieurs hommes. Et certainement si nous ne sommes principalement tels que par la forme qui donne l'être à toutes choses, & si l'esprit qui est nôtre forme, doit concevoir & enfanter par le moien de ses réflexions, de son discours, & des méditations qui lui sont propres, puisque son nom Latin, *Ingenium*, est <sup>à gene-</sup> fondé sur cette sorte de génération: Ne pou- <sup>tando.</sup> vons nous pas soutenir, que les esprits Eunuques, & qui n'engendent point, parce qu'ils n'ont nulle chaleur naturelle, qui puisse produire la moindre pensée de considération, ne méritent pas, qu'on donne le nom d'hommes à ceux qui les possèdent. En vérité il s'en trouve dont la seule Foi nous peut faire croire l'ame immortelle, tant ils approchent de

la bête. On leur peut donner pour devise le mot de l'Écriture, *Sol sapientie non est ortus nobis.* Qu'ils se promènent hardiment à découvert, jamais ce soleil, ni autre, ne leur échauffera la cervelle, *si puo dar loro nel capo, ma no nel cervello.* Et l'on se doit assurer, que plus ils seront en terre, plus à la mode des raves ils deviendront grossiers & matériels.

*De Provid* C'est ce qui a fait prononcer à Seneque si gentiment, que le veiller de telles personnes étoit semblable au dormir des autres, & que leur esprit devoit être composé d'Elemens fainéans ou sans action; *languida ingenia & in somnum itura, aut in vigiliam somno simillimam, inertibus neſuntur elementis.* Le Poëte Palingenius par ce seul vers,

*Quam multe pecudes humano in corpore vivunt,*

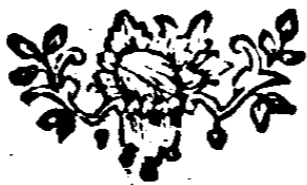
s'est encore expliqué plus hardiment là dessus.

A l'égard des esprits subtils, éveillés, & agiffans, qu'on peut appeller les Antipodes de ceux, dont nous venons de parler, il s'en trouve par tout, & en tout tems, qui ont ce que l'Empereur Auguste attribuoit à Vinicius, *ingenium in numerato.* Seneque lui donne aussi ce grand avantage, d'avoir reconnu d'abord tout ce qu'il falloit penser des choses qu'on lui propoſoit; *quicquid longa co-*

*Sen. in cont.*

*gitatio illi præstitura erat, prima intentio animi dabat.* Certes c'est être heureusement venu au monde, & avec les bonnes graces de la Nature, que de tenir d'elle une naissance si privilégiée. Mais il arrive quelquefois que ceux, qui ont tant de cette lumière purifiée, qu'Héraclite nommoit une splendeur sèche, & qui fait discerner aux ames de la premiere classe toutes choses presque en un instant, s'évaporent aisément, & donnent jusques dans le vuide. L'Italien dit, *chitropo s'assotiglia, si scavezza.* En effet, comme la pesanteur des esprits trop materiels choque tout le monde, la promptitude & la penetration de ceux-ci aprête quelquefois à rire, lors qu'ils deviennent si subtils, qu'ils s'ambiquent & s'en vont en fumée. C'est à quoi sont fort sujets ceux, qu'on voit paroître avec éclat avant le tems. Les fleurs, qui s'épanouissent trop tôt, s'évanouissent en un instant. Et l'on ne remarque point de nos premiers fruits du Printems qui durent jusqu'à l'arrière-saison. Le proverbe Espagnol a son rapport à cela, quand il assure, qu'il vaut bien mieux être Meurier, qu'Amendier, ou Abricotier, *antes Moral que Almendro.* Cependant comme il y a des rivieres qui ne font jamais tant de bien, que quand elles dé-

bordent, il se trouve de certains genies, qui passent pour excellens, dont tout le bon, & le rare, consiste dans le transport, & dans l'excès. Vous en connoissés un de cette trempe, que vous avés en vain tâché de moderer, & j'en admire souvent un autre, de qui l'ame semble avoir été faite pour un autre corps que le sien, tant toutes ses inclinations, & ses emportemens ordinaires, vont à le ruïner. Je m'assure donc, que vous préféreriés à cette grande & prématurée vivacité, la pesanteur *Laërt.* des premieres années de Xenocrate & de Cleanthe. Le premier étoit si tardif, que Platon son précepteur le nommoit l'âne de son Academie. Et le dernier ne fut pas mieux traité par Zenon sous ses Portiques. Si est-ce que l'un & l'autre reüssirent de sorte, qu'ils furent des plus grands Philosophes de leur siècle.




---

Imprimé à PFOERTEN,  
Chez ERDMANN CHRISTOFLE BENEKE.